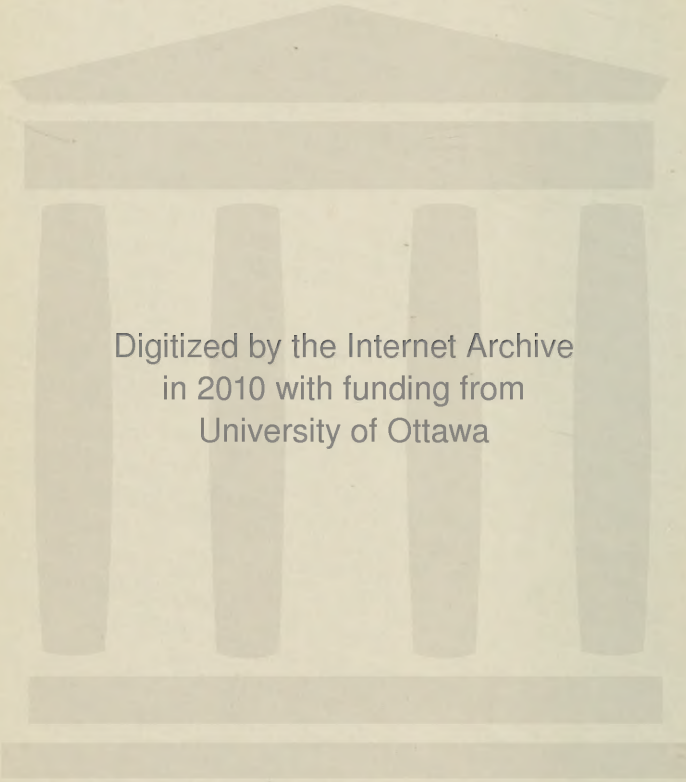


U d' / of Ottawa



39003002020203



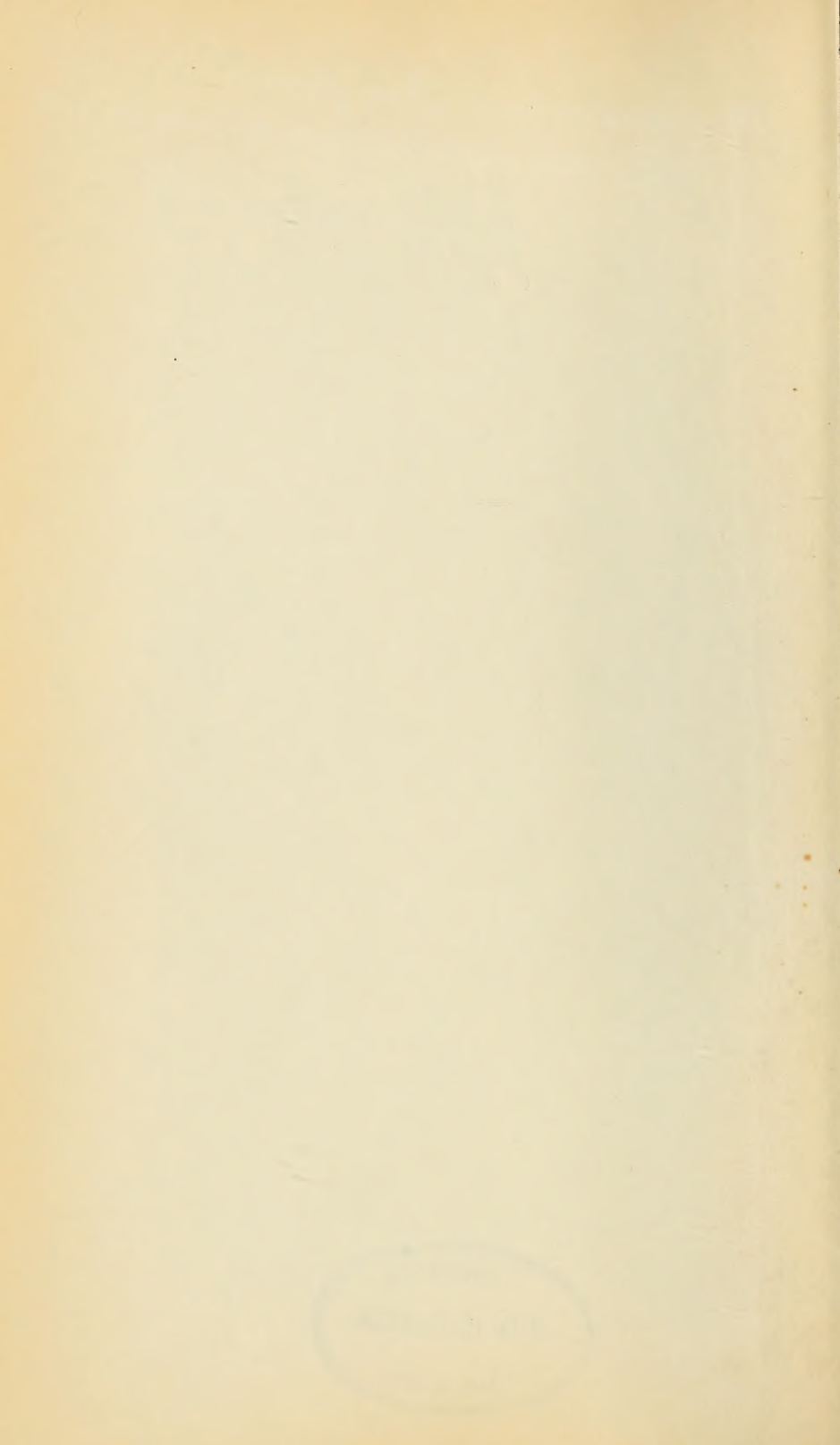
Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



Universitas

BIBLIOTHECA

Cttaviensis



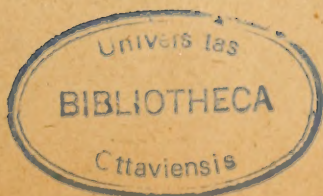


*a messieurs Des bours  
avec des complimens en prose  
avec civilité*

COMÉDIENNES DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

# MADemoiselle GOGO



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

- L'ANNÉE LITTÉRAIRE (1886 à 1893)**, avec préfaces de  
MM. HENRY FOUQUIER, JULES LEMAITRE, JULES CLARETIE,  
FRANÇOIS COPPÉE, JEAN RICHEPIN, ANATOLE FRANCE,  
HENRIK IBSEN et HENRY HOUSSAYE . . . . . 8 vol.
- Lendemain d'amour** . . . . . 1 vol.
- La Marquise de Sade**. Avec portraits et autogra-  
phes. . . . . 1 vol.
- Paris intime en révolution (1871)**. Avec illustrations et  
documents. . . . . 1 vol.
- Mémoires d'une danseuse de corde (MADAME SAQUI,  
1786-1866)**. Avec illustrations hors texte . . . 1 vol.
- Francine, actrice de drame**. . . . . 1 vol.
- 

**Louis XVII**. Énigme historique en un acte, en prose (*en  
collaboration avec M. CH. SAMSON*). 1 vol. . . . . 4 fr.

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE

*10 exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

---







*Fr. Allouard sculp. 1861.*

---

DU CABINET DE M. SOLEIROL

# MADAME BELLE-COUR

Comédie française

1749 - 1791



**PAUL GINISTY**

---

COMÉDIENNES DU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE

---

# MADemoiselle GOGO

MADemoiselle BEAUMÉNARD

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

— 1730-1799 —

---

Ouvrage illustré de douze planches hors texte

---

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1913

Tous droits réservés.





## AVANT-PROPOS

Les existences de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle se sont déroulées dans des circonstances si diverses qu'elles offrent un singulier attrait dans leur évocation, avec tous leurs changements de décors.

Voici celle d'une comédienne, se poursuivant à travers bien des contrastes et, par là, représentative de son époque. C'est pourquoi on a essayé de la dessiner dans son intimité, mais avec la préoccupation, sans quoi l'œuvre eût été un peu vaine, de la replacer dans son cadre, qui ne laissait pas de varier, et dans ses milieux.

La carrière de M<sup>lle</sup> Beauménard, surnommée « M<sup>lle</sup> Gogo », fut longue, précisément. Elle avait commencé dans le temps le plus pimpant, celui qui nous paraît le plus enveloppé de



séductions, si joliment frivole, bien qu'il préparât du sérieux avenir. Elle s'acheva au seuil même du XIX<sup>e</sup> siècle, et M<sup>lle</sup> Gogo, célèbre par son joli rire, mariée, puis veuve, était devenue la citoyenne Bellecour, demeurant rue Barbette, section de l'Indivisibilité.

Les théâtres de la Foire, le roman comique des Tournées, sous la direction du plus amusant impresario; l'amour, la comédie aux camps du maréchal de Saxe, la guerre, encore chevaleresque, avec ses politesses raffinées entre adversaires; la galanterie, la protection du plus fastueux et du plus trompé des fermiers généraux; le théâtre, passionnément aimé et servi avec un talent grandissant jusqu'à la perfection dans l'emploi des soubrettes; deux ou trois passions véritables parmi beaucoup de folies; une manière d'abnégation (en ce sens qu'elle poussait une comédienne, si entièrement comédienne, à l'abandon passager de la scène) dans une liaison, non sans grâce romanesque, avec le colonel des grenadiers de France; le retour aux planches, regrettées, la vie de coulisses, les intrigues, les querelles, les divisions de la Comédie, les rôles



donnés par Sedaine, par Goldoni, par Monvel, par Beaumarchais, la part prise à l'inoubliable représentation du *Mariage de Figaro*.... Puis, tandis que l'invincible habitude d'aimer occupe le cœur de l'actrice vieillie, — et ce dernier amour fait entrevoir un personnage original, — c'est la Révolution, les dissensions, la dislocation, l'effondrement de la Comédie, et l'emprisonnement des comédiens, les déroutantes extrémités où se trouvent ceux qui ont illustré le théâtre ou ceux qui le gouvernaient....

C'est le thème de cette étude, qui embrasse plus de cinquante ans de théâtre, car si M<sup>lle</sup> Gogo avait débuté presque enfant, M<sup>me</sup> Bellecour reparaisait encore sur la scène peu de jours avant sa mort, durant cette période agitée où la Comédie, divisée en trois tronçons, ne s'acheminait qu'avec bien des difficultés vers la réunion générale. Mais qui eût reconnu en elle, bien qu'elle eût conservé ce don du rire souverain qui avait fait sa gloire, qui eût reconnu en cette femme d'âge, venant de prouver son civisme en se mettant en règle avec sa section, l'ancienne favorite du sérail de Maurice de Saxe, la rivale à laquelle

M<sup>me</sup> Favart, dont la fierté avait eu ses premières défaillances, témoignait de la jalousie?

Il n'y avait guère que la chronique scandaleuse qui se fût occupée de M<sup>lle</sup> Gogo. On n'a pas négligé, parce qu'elles appartiennent à l'histoire d'un siècle, les anecdotes galantes, du moins en ce qu'elles ont de significatif, mais on a restitué à l'artiste ses mérites réels, en des services qui parurent indispensables au point de faire retarder, d'année en année, le moment de sa retraite. M<sup>lle</sup> Gogo, qui n'avait eu que du charme et du piquant, acquit, sous ses deux autres noms de M<sup>lle</sup> Beauménard et de M<sup>me</sup> Bellecour, le renom dû à un talent très sûr.

Chemin faisant, l'occasion s'est offerte, malgré les lacunes que présentent forcément certaines périodes, de redresser quelques erreurs communes, d'éclairer de lueurs nouvelles quelques physionomies caractéristiques, et, en tirant parti de sources inédites, de donner la solution de quelques problèmes biographiques (comme en ce qui concerne le compositeur Dezède, personnage qui avait, jusque dans sa mort, sa légende de mystère). On a eu recours aux docu-

ments originaux et on a mis à contribution les archives des notaires, ouvertes avec bonne grâce, ces inventaires, ces papiers d'une apparence si sèche qui, pour le chercheur, ont une magie de résurrection.

En fait, cette vie d'une comédienne, contée depuis la première apparition au théâtre jusqu'à la fin, a été surtout le prétexte de pousser des pointes dans ses entours, dans des mondes divers, dont l'actrice était, pour ainsi dire, solidaire au milieu du déroulement d'événements offrant, parfois, une si violente opposition. En dehors de la forme du roman, et en ne retraçant que la vérité, il y a place pour le romanesque.

J'ai des obligations, dont je ne saurais m'acquitter par une brève mention, à M. Couët, l'érudit bibliothécaire-archiviste de la Comédie-Française; à MM. Lazard, sous-directeur des Archives de la Seine, et René Farge, du même dépôt; à M<sup>e</sup> Constantin, le notaire qui s'intéresse toujours aux études historiques, et à ses confrères M<sup>es</sup> Cremery et Delapalme; à M. Marcel Poëte, conservateur de la Ville de Paris; à M. G. Capon; à M. le lieutenant Escalle, des Archives de la Guerre; à M. Defrécheux, conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Liège. Qu'ils trouvent ici l'expression de ma gratitude.





# MADemoiselle GOGO

---

## I

Le Paris théâtral de 1743 eut, sur celle de ses scènes où, précisément, il avait accoutumé d'exiger de la nouveauté, la révélation d'une petite étoile qui, après avoir causé une impression de surprise amusée, devint une des femmes dont s'occupa le plus la frivole opinion, et, en même temps, une comédienne excellente.

Le privilège de l'Opéra-Comique aux théâtres de la Foire appartenait, depuis 1734, à Boizard de Pontau, habile homme en tout ce qui concernait l'art dramatique, directeur et auteur. On avait dû le rappeler, après l'avoir évincé au profit

de Mayer, dit de Vienne, qui, en peu de temps, avait fait un désert d'une salle où, naguère, s'empressait le public. Pontau avait ramené la foule, qui n'avait pas oublié les spectacles aimables et variés dont il avait l'habitude de lui donner le régál, en n'hésitant pas à faire de la dépense.

Il avait redemandé ses pièces à Fuzelier, à d'Orneval, à Panard, à Laffichard, habitués au succès, ses machines et ses décors à Servandoni; il avait fait revenir à la Foire des comédiens que le dégoût de la direction précédente avait éparpillés; il avait deviné en Favart l'homme de théâtre dont le concours devait être précieux à une entreprise comme la sienne. Il avait connu de nouvelles années heureuses.

A la Foire Saint-Germain, il avait fait construire une nouvelle salle, dans l'impasse des Quatre-Vents, abandonnant celle de la rue de Buci. Cet impresario avait un certain goût naturel du faste, et, chose rare, donnait parfois aux spectateurs plus qu'il ne leur avait promis. Les entr'actes des comédies et des parodies qu'il faisait représenter étaient occupés par mille intermèdes, par ce qu'on appellerait aujourd'hui des « numéros » curieux ou excentriques, voire par des exhibitions de phénomènes, et il fut

sans doute un des premiers qui songèrent à montrer aux Parisiens des clowns anglais. Il n'est guère rien qui ne s'offre, à présent, dans ce genre de spectacle, dont Pontau n'ait réuni les éléments : équilibristes, acrobates musiciens, petits prodiges, danseurs fantaisistes. Quant aux pièces, qui constituaient le plat de résistance, elles étaient montées avec plus de luxe que de soins délicats, parfois, mais elles étaient de la bonne marque, de celle, du moins, qui avait la vogue.

Cependant, après l'année 1741, qui fut celle de la *Chercheuse d'esprit*, de Favart, la fortune cessa brusquement de sourire à Pontau. Il semble, à la vérité, avoir été un peu brouillon, suivant ses propres caprices, s'engageant un peu au hasard en de grands frais. Le hasard, qui l'avait bien servi, lui devint hostile, comme pour lui faire expier ses temps de prospérité. La mauvaise chance s'acharna contre lui. L'année 1742 lui fut fatale : rien de ce qu'il donna ne réussit. Il avait des dettes, qui grossirent terriblement tout à coup, en raison de cette suite d'échecs. Alors, il se découragea, comme s'il eût le sentiment de l'inutilité de ses efforts. Bientôt, lui qui avait eu l'habitude de la somptuosité, il

renonça à tout ce qui, naguère, avait été l'attrait de son spectacle. Il congédia les acteurs en renom, les musiciens, les décorateurs, laissa aller les choses, en homme qui ne compte plus sur un retour de la fortune, préoccupé surtout de ne plus augmenter le total des sommes que lui réclamait l'Opéra, de qui il dépendait. Il avait subitement perdu ses facultés de beau joueur :

L'Opéra-Comique se trouva dans une situation misérable. « L'orchestre était composé par des gens qui jouaient aux noces et aux guinguettes ; la plupart des danseurs figuraient avec des bas noirs et des culottes de drap de couleur ; rien n'était aussi négligé, aussi sale, aussi dégoûtant que les accessoires de ce spectacle <sup>1</sup>. » Le public n'était plus guère composé que de laquais. La garde, qui, souvent, n'était que tardivement payée, se souciait peu de faire régner l'ordre dans la salle et même de tenir la main aux règlements de police. Pontau, humilié de sa déchéance, ne se montrait plus, ne cherchait même plus des combinaisons qui pussent le sauver. Tout allait à vau-l'eau.

C'est dans ces conditions qu'il avait recom-

1. *Mémoires de Jean Monnet*, chap. VII.



mencé la campagne de 1743, à la Foire Saint-Germain, qui s'ouvrait le 5 février. Cette campagne, qui devait se terminer le dimanche des Rameaux, il ne l'acheva pas. L'Opéra, créancier de 60.000 livres (même dans la période heureuse, Pontau, dépensier par goût, avait toujours été en retard pour son bail de 15.000 livres), se fâcha, fit saisir ce qui pouvait être saisi, destitua le directeur, en qui il ne pouvait plus avoir confiance. Le 28 mars, le privilège de l'Opéra-Comique passait entre les mains de Jean Monnet, soutenu « par deux amis qu'il avait dans la finance ». Le bail, concédé par Thuret, directeur de l'Opéra, était consenti aux mêmes stipulations que celui de son prédécesseur : 7.500 livres pour l'exploitation de chacun des deux théâtres de la Foire Saint-Germain et de la Foire Saint-Laurent.

Jean Monnet, une des physionomies pittoresques du XVIII<sup>e</sup> siècle, avait alors quarante ans<sup>1</sup>. C'était un homme que la belle humeur abandonnait rarement et qui avait fait tous les métiers. Page, ou simplement jeune domestique chez la duchesse de Berry, il avait dû à sa gaité

1. Né le 27 septembre 1703, à Andrieu, petite ville du Rhône, de Jacques Monnet, boulanger, et de Louise Bonnardel (Arthur Heulhard : *Jean Monnet*).

et à ses talents d'imitation narquois, l'intérêt de la fille aînée du Régent. Elle lui avait fait donner des leçons de danse et de musique. Jean Monnet était né avec le don heureux d'amuser : enfant encore, il amusait cette extravagante princesse, qui, blasée pour s'être tout accordé, avait ses heures de mélancolie et de repentir. Mais la duchesse de Berry mourut avant d'avoir pu lui être utile. Les exemples qu'il avait eu sous les yeux n'étaient pas pour lui inspirer le goût d'une sévère morale, et Monnet, avec son tempérament d'aventurier, ne fut jamais, en effet, embarrassé par les scrupules. Une certaine veuve, « souhaitant de réparer les vides que le défunt avait laissés dans les dernières années de sa vie », l'avait pris sous sa protection particulière, et les mœurs du temps ne s'effarouchaient point trop de ces avantages faits à des jeunes gens de belle prestance et peu fortunés. La gaieté de Jean Monnet lui avait valu nombre d'aventures, brusquement interrompues, d'une façon assez inattendue, par un séjour au monastère de la Trappe. Monnet trappiste ! Il reconnut vite qu'il n'avait pas la vocation. On le retrouve, prenant sa revanche de sa brève retraite, en une existence des plus agitées, qui parfois le

mène chez le commissaire Lecomte ; celui-ci le salue d'un : « Ah, vous voilà derechef, monsieur le drôle ! » Il s'agit toujours d'une « affaire de fille ». Entre temps, Monnet se fait auteur, auteur licencieux, ce qui lui vaudra un jour d'être emprisonné au For-l'Évêque, et libraire. Libraire de pamphlets et d'ouvrages galants, exposé d'ailleurs à beaucoup de risques pour peu de profits, sauf en quelques cas, comme lorsqu'il colporte les *Soupers de Daphné*, ce pastiche français du *Satyricon*. On voit s'intéresser à lui, séduits par sa verve toujours prête, le prince de Carignan, le duc de Gesvres et même le curé de Saint-Eustache. Il remplit des missions officieuses, comme celles dont il continuera à se charger, après sa retraite, auprès de personnages ayant besoin d'un initiateur à la vie de Paris ; il abonde en projets. Convive aimable,

L'air guilleret

Et folet

Enjoland par son caquet... <sup>1</sup>

sachant être souple, rendant volontiers de ces menus services qui n'exigent point une délicatesse trop vétilleuse, mettant en pratique le

1. Chanson sur Monnet, de l'abbé de Lattaissant.



vieux proverbe « qu'un hôte gai n'importune personne », il ne doute pas de son étoile, bien qu'elle soit un peu lente à briller. Amuseur particulier, pourquoi ne serait-il pas amuseur public? Ne sera-t-il pas à sa vraie place à la tête d'un théâtre? Il a des amitiés et des compagnonnages sur lesquels il peut compter. Il obtient des concours nécessaires; il plaît à Thuret, il jure de relever une scène délaissée, il a mille tours dans son sac, il ne doute de rien <sup>1</sup>.

Le voici donc en possession du privilège. Mais la Foire Saint-Germain tire à sa fin, et il ne peut songer à réaliser tout de suite ses grands projets. Il s'agit seulement, pour lui, d'amorcer, de montrer aux Parisiens que le théâtre est en d'autres mains, qui seront moins débiles. Dès le moment qu'il a poursuivi l'affaire, il a d'ailleurs eu plus d'un entretien avec Favart, qu'il désire s'attacher. Dans le désarroi où se trouvait

1. On connaît l'anecdote furieusement leste, contée par Favart : « Monnet vantait, en présence de Crébillon père, ses talents amoureux et les dons brillants que lui avait départis la nature. Crébillon, ennuyé de ses forfanteries, met en évidence le sceptre redoutable que le dieu des jardins osa présenter à Syrinx et dit à Monnet ces deux vers impromptus :

Ton nez devant le mien à l'orgueil de paraître,  
Courbe-toi, malheureux, et reconnais ton maître! »

l'entreprise, c'est Favart qui, bien que dépourvu de ressources, ne pouvant plus rien obtenir de Pontau, mais restant bravement sur la brèche, donnait son dernier semblant de vie à l'Opéra-Comique, travaillant et faisant travailler les comédiens impayés, les empêchant de désertier. Favart a été le premier à qui Monnet s'est ouvert, et il a préparé éventuellement les éléments d'un spectacle d'inauguration de la nouvelle direction. Ce spectacle peut être donné dès le dimanche 31 mars et n'est pas fait que de reprises : il comprend une pièce nouvelle en un acte, le *Coq de village*, une comédie villageoise, que Favart a diligemment troussée <sup>1</sup>.

1. Le spectacle se composait de la *Chercheuse d'esprit*, de *Marotte*, parodie de *Mérope*, et du *Coq de village*, avec divertissements.

Un manuscrit, qui appartenait au baron Taylor, indique un collaborateur à Favart, Parmentier, dont il sera question plus loin.

Le *Coq de village* fut repris au vaudeville (12 juin 1822), mais avec de sensibles modifications. Ils s'étaient mis à trois — Decour, Charles Hubert et Théodore Aune — pour alourdir et gâter la légère œuvrette de Favart. Le rôle de Gogo était joué par M<sup>lle</sup> Clara. « M<sup>lle</sup> Clara est presque la seule au Vaudeville qui ne confonde pas l'art avec l'affectation et l'afféterie. Elle n'a pas ces balancements d'épaules et de hanches qui font ressembler la plupart des femmes de théâtre à des cerfs-volants qui luttent contre des vents divers. Sa voix est jolie. » (*Grande biographie dramatique* par l'Hermitte du Luxembourg, 1824.)

Une facile et fragile intrigue que résume, dès la première scène, un des personnages, le tabellion :

On dit bien vrai que la rareté fait le prix de toutes choses. Tant qu'il y avait des garçons dans le village, les filles les dédaignaient et Pierrot n'y était pas regardé; mais depuis qu'ils se sont tous enrôlés volontairement pour un motif de gloire, et qu'il ne reste que Pierrot, toutes nos filles lui font la cour. C'est à qui l'aura. Et voici mon Pierrot devenu le coq du village. Je voudrais bien profiter de l'occasion pour lui procurer un bon établissement.

Oui, tout ce qui porte un jupon dans le village court après ce benêt de Pierrot: Mathurine, Colette, toutes les filles et les veuves aussi, M<sup>me</sup> Froment et M<sup>me</sup> Rapé. Le fait qu'il est le seul garçon lui a donné un prix merveilleux. Il succombe sous le poids des bouquets et des rubans que chacune le force à accepter. Mais il n'aime que Thérèse, ce n'est que Thérèse qu'il veut. Il n'est pas jusqu'à une gamine qui ne prétende le conquérir. C'est la fille d'une fermière, une enfant, la petite Gogo, ingénue et effrontée à la fois, en qui s'éveille vaguement l'amour; c'est, dans une sommaire esquisse, une manière de « chérubine » bien avant Ché-

rubin. Elle confie au tabellion que, elle aussi, elle se met sur les rangs des amoureuses de Pierrot :

Tous se le disputent fort.  
 Si je puis devenir sa femme,  
 Cela va les mettre d'accord.  
 Je ferai fort bien la madame,  
 Il ne me faudra pas longtemps  
 Pour me mettre au fait du ménage.

LE TABELLION

Vous n'avez pas encore onze ans !

GOGO

L'amour est de tout âge.

LE TABELLION

(Air : *Je le sais bien.*)

L'amour nous rend l'âme attendrie.  
 Qu'est-ce que l'amour, je vous prie ?

GOGO

Je n'en sais rien,  
 Qu'importe-t-il de le connaître ?  
 Dès que je vois Pierrot paraître  
 Je le sens bien.

(Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*)

De plus, une fille sage  
 N'est heureuse qu'en ménage.

LE TABELLION

Vous me rendez interdit.  
 D'où savez-vous donc, morveuse,  
 Qu'un mari peut rendre heureuse ?



GOGO

Mon petit doigt me l'a dit.

LE TABELLION

Peste, te voilà déjà bien savante.

GOGO

C'est que ma mère m'a menée plusieurs fois à Paris. C'est là que l'esprit se forme, on n'est que des bêtes au village.

LE TABELLION

Voici une petite friponne bien alerte !

Le tabellion imagine de mettre Pierrot en loterie ; les filles y prendront part gratis, mais les veuves devront consigner quelque somme qui servira au mariage du jeune paysan. Le tabellion a son idée : il entend par un artifice favoriser Thérèse. L'avisée petite Gogo, cependant, a surveillé l'opération et révèle la supercherie. Il est trop tard. D'ailleurs, on annonce le prochain retour des garçons du village.

Le nom de Favart n'eût pas eu de grandes chances de survivre si Favart n'avait donné que des badinages de cette sorte. Mais il y eut, dans cette soirée du 31 mars, une de ces « découvertes » auxquelles se plaisait le Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme se plaît toujours, à quelque répétition

générale, le Paris d'aujourd'hui. La fillette qui jouait M<sup>lle</sup> Gogo était charmante, avec sa mine futée, son aplomb, une grâce qui n'avait déjà plus trop de gaucherie. Non pas une beauté régulière, certes. Le nez un peu carré, même. Mais des lèvres finement relevées, un grand front, un joli petit menton volontaire avec une adorable fossette, un air d'intelligente vivacité. Des bras trop longs, mais une taille si bien prise, en dépit de « l'âge ingrat » qu'elle traverse, et de tout petits pieds. Une aisance en scène amusante pour un début et une joie si communicative, aux premiers applaudissements qui fouettent son entrain ! Celle-ci, assurément, est née comédienne ; elle est née aussi enjôleuse. Elle a treize ans. La femme tiendra ce que promet l'enfant.

Voici qu'on s'engoue d'elle, et c'est elle qui fait le succès de la pièce. Sa première apparition à Paris laissera un souvenir qu'on n'oubliera pas de longtemps, et le surnom de M<sup>lle</sup> Gogo lui restera. Le rôle de Pierrot est joué par la demoiselle Cheret « d'une façon aussi comique qu'originale », dit le *Mercury*, mais c'est cette adolescente qui a pris tous les cœurs.

D'où vient-elle ? D'une troupe de campagne

courant les provinces. Elle a pris le nom de Beauménard, qui est le nom de guerre du vieux comédien qui l'a présentée à Favart. Elle s'appelle en réalité Rose-Pétronille Le Roy de la Corbinais<sup>1</sup>.

Son état civil est fort précis. Mais il ne sert pas à expliquer comment la fille d'un « noble homme » de Bretagne, ayant pour parrain et marraine des gens tenant à leur titre, se trouve, à treize ans, à la Foire Saint-Germain, après quelques étapes obscures. Ce qu'on sait, c'est que Beauménard fut un très mauvais comédien (il était peut-être un bon maître, cela s'est vu plus d'une fois) qui, engagé, lui aussi, par Monnet, ne put être gardé, ayant paru plus que ridicule dans le *Siège de Cythère*, de Favart et Fagan, où il avait remplacé Lecluze, une physionomie populaire de la foire, tour à tour acteur et dentiste. Comment avait-il, alors, la responsabilité de la fillette? Si précoce que fût

1. Extrait des registres baptismaux de la ville de Lamballe en Bretagne : « Rose-Pétronille, fille légitime de noble homme François-Michel Le Roy et de demoiselle Rose-Françoise Brouillard, sœur et dame de la Corbinais, née le 20 décembre 1730. a été baptisée le lendemain dans l'église Saint-Jean. A eu pour parrain messire Pierre Guillemot, chevalier, sieur de Vauvert. et demoiselle Françoise Labbé, demoiselle de Grand-pré pour marraine. Et étaient présents les soussignants. »

celle-ci, faut-il admettre, à onze ou douze ans au plus, une escapade de sa part? Les parents de l'enfant l'avaient-ils confiée à Beauménard? Mais il était fort pauvre, car sa femme avait un infime emploi de placeuse dans le théâtre de Monnet. Il reste une autre hypothèse : Beauménard aurait été M. Le Roy de la Corbinais lui-même, entraîné par une vocation tardive ou obligé par des revers de fortune à d'aventureux expédients. Nous retrouverons, plus tard, un frère et une sœur de Rose-Pétronille, mais ils n'auront pas appartenu au théâtre.

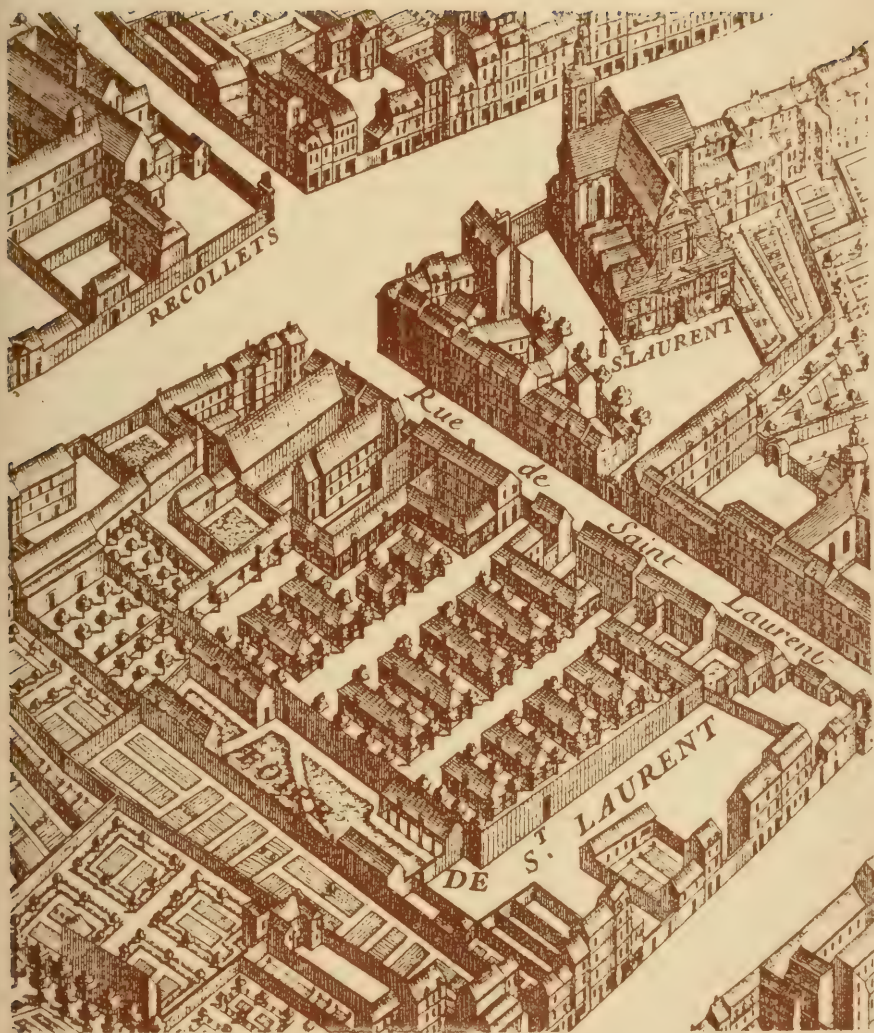
Quoi qu'il en soit, voici « M<sup>lle</sup> Gogo » lancée par un premier succès. La véritable ouverture de l'Opéra-Comique passé sous sa direction, Monnet la fait à la Foire Saint-Laurent, le 8 juin (la Foire Saint-Germain avait fini le 6 avril). C'est là qu'il montre ce dont il est capable. Par la réparation de la salle, — il en a confié la décoration à Boucher, — il atteste qu'il ne veut recevoir qu'un public choisi et il obtient, en effet, une ordonnance, ou le rappel d'une ordonnance défendant les entrées à la livrée. Si Boucher se charge de toute la partie décorative et des habits, c'est Rameau, dont le dernier ouvrage est alors *Dardanus*, qui conduit l'or-



chestre. Monnet a été, à Rouen, chercher Prévile, premier comique de la troupe du sieur Du Chemin. M<sup>lle</sup> Salé, elle, vient diriger la danse, avec le concours de Dupré et Lany. La troupe est composée de vingt-quatre acteurs et actrices et de quatorze danseurs et danseuses.

A la Foire Saint-Laurent, l'Opéra-Comique<sup>1</sup> se trouve en bordure du faubourg Saint-Martin, dans la partie réservée aux spectacles, séparé des établissements de Nicolet, de Colin, de Cardon et des Marionnettes de Bienfait par l'assez vaste jardin du cabaretier Dubois, jardin dont la moitié est aménagée en tonnelles discrètes, d'où l'on entend des rires et des roucoulements. La cave de Dubois est renommée, ainsi qu'en fait foi un couplet de *Le Sage*; la liberté dont on jouit dans ses bosquets ne l'est pas moins. En suivant la rue des Trois-Pavillons ou en traversant la cour du Grand-Cerf, on arrive à un autre jardin de Dubois, une sorte d'annexe, limitée par la maison de l'Image Saint-Laurent, et voisine des boutiques où se tient un commerce plus sérieux : là fréquentent les Parisiens

1. Le prix des places est alors : Premières loges, 4 livres; parquet et secondes loges, 40 sols; amphithéâtre, 25 sols; parterre, 15 sols.



LA FOIRE SAINT-LAURENT  
D'après la planche XIII du Plan Turgot



d'humeur rassise. Dans le premier des deux jardins s'attardent les spectateurs après la représentation, et il n'est pas rare de reconnaître dans les groupes quelque une des actrices qui vient de jouer ou de danser. Mais le commissaire Aubert est là qui veille à ce que ses prescriptions soient observées et à ce que, au dernier coup de onze heures, il n'y ait plus un promeneur dans la Foire, car, à minuit, il ne doit plus apercevoir la moindre lumière dans aucune boutique. Il est vrai qu'on a eu le temps de souper chez Dubois, car le spectacle a fini à neuf heures.

Monnet n'a pas manqué de redonner *le Coq de village*, dont la carrière n'est plus bornée comme elle l'était à la Foire Saint-Germain, et la petite Beauménard retrouve son succès. Tout le monde la veut voir; on fait partie d'aller l'applaudir. Elle concourt à la vogue du théâtre, très fréquenté. Elle peut connaître quelque orgueil (et elle le connaît, en effet, ayant trop l'instinct théâtral pour que sa vanité ne se soit pas fort vite développée), car voici qu'on travaille pour elle. L'ancien souffleur de la Comédie-Italienne, L'Affichard, et son collaborateur Valois d'Orville rajeunissent à son



intention un vieux canevas italien : *la Fontaine de Sapience*, dont la représentation sera donnée le 13 août.

Cette mauvaise langue de Chevrier, dans son *Colporteur*, parlant des débuts de M<sup>lle</sup> Beauménard, raconte que, pour se faire recevoir par Monnet au nombre de ses actrices, elle dut lui promettre quatre louis par mois.

— Révez-vous, Brochure ! s'écria la marquise, quoi, ces filles payent pour se donner en spectacle !

— Mais d'où diantre venez-vous, madame, reprit le chevalier : il me paraît que vous ignorez le code Thuret et les éléments des autres spectacles !

— Monsieur le chevalier sait son Opéra par cœur... Une fille qui veut se faire connaître et qui se flatte de réussir par sa figure se présente au directeur de l'Opéra ou à celui de l'Opéra-Comique ; tous deux, dans la plus grande pénurie de sujets, disent toujours qu'ils ont trop de monde. Une jeune personne qui veut monter sur les planches et se faire voir aux Anglais, aux Hollandais et même aux pesants Allemands, tous gens vénérables, sacrifie quelque chose et demande d'abord de s'engager gratis. Le directeur fait alors valoir les prérogatives attachées aux filles de spectacles... Ces privilèges déterminent les postulantes à faire ce petit sacrifice sur le produit de leurs appas, et elles s'engagent à donner une certaine somme par mois pour être mises en possession

de l'indécence privilégiée. La Beauménard fut dans ce cas, mais ses charmes et sa jeunesse la rendirent célèbre de bonne heure.

Monnet, certes, n'était pas homme à refuser aucun profit. Mais, à l'âge qu'avait Rose-Pétronille et dans les humbles conditions où elle avait été présentée à Favart, puis au nouveau directeur de l'Opéra-Comique, la redevance des quatre louis par mois ne paraît guère vraisemblable. D'ailleurs, M<sup>lle</sup> Beauménard, tôt parvenue au rang de petite étoile, jouissant de la faveur de Paris et de la vogue, a vite bonne opinion de ses mérites. On peut l'imaginer tirant avantage de l'heureuse fortune de ses débuts pour ne point trop réfréner les premières manifestations d'un caractère qui sera un peu fantasque, et parfois difficile, tenant tête à tout le monde avec un esprit primesautier, faisant des progrès rapides dans l'art de la coquetterie : une petite personne décidée, pleine d'assurance ambitieuse, donnant sans indulgence son avis sur les talents de ses grandes camarades, prétendant même aux rôles qu'elle ne peut encore jouer, transportée, au demeurant, d'une manière d'enivrement dès qu'elle foule le plancher de la scène. Elle est déjà tout à fait actrice.

Actrice, elle l'est bien aussi en ne témoignant de la docilité et de la déférence qu'à l'égard de Favart, qui tient, en réalité, son sort entre ses mains, qui la fait travailler, qui compose les pièces où elle espère être employée, qui lui apprend un métier où elle a été surtout servie par la chance, dès son premier contact avec le public. Favart la traite en enfant qu'elle est, mais en enfant gâtée, n'oubliant pas qu'elle a eu grande part à la réussite de sa pièce. C'est à lui qu'elle devra ses meilleures leçons, dont elle se souviendra. L'aimable homme de théâtre, et qui a, en effet, le théâtre dans le sang; reconnaissant en elle un tempérament de comédienne, la dirige, la conseille, lui inspire ce sentiment du goût qu'il porte en lui, l'oblige à fortifier par l'étude son instinct des planches. Favart et M<sup>lle</sup> Beauménard se retrouveront plus tard.

L'ingénieux factotum de l'Opéra-Comique est pourtant bien occupé pendant la période de cette Foire Saint-Laurent. Monnet estime que le succès oblige et il multiplie ses efforts pour varier ses spectacles. On applaudit en son premier sujet Prévile, non seulement un acteur, mais un artiste de race. Cependant les Parisiens adorent la parodie, et il faut que Favart, organisateur,

metteur en scène, chargé de surveiller les répétitions, se livre à son travail d'auteur. Il expédie une parodie des *Indes galantes*, mais il compose sa féerie d'*Acajou*, et, pour M<sup>lle</sup> Gogo, il écrit *la Coquette sans le savoir*.

A la Foire Saint-Germain de l'année suivante, la petite Beauménard, qui a un peu grandi, continue à ravir le public, la suivant avec un intérêt amusé dans cette autre comédie villageoise. Elle a beau porter dans la pièce le nom d'Agathe, c'est toujours M<sup>lle</sup> Gogo que l'on retrouve et que l'on veut retrouver, avec ses petits airs futés. Elle est charmante dans la scène où Agathe, pour dépitier Colin, qu'elle croit infidèle, a, d'instinct, recours à toutes les armes de la coquetterie et feint de favoriser à la fois trois soupirants, en donnant à chacun d'eux, en même temps, à l'insu des deux autres, une marque d'acquiescement à ses vœux. Pas beaucoup plus tard, c'est un art dans lequel, non plus seulement au théâtre, mais dans la réalité, excellerà M<sup>lle</sup> Beauménard.

Mais au directeur de l'Opéra, Thuret, suzerain des théâtres de la Foire, succède Berger, qui entend exploiter directement ces scènes, trop prospères maintenant. Monnet est brusquement dépossédé



de son privilège avant d'avoir pu se transporter, avec l'été, à Saint-Laurent. Le coup, qu'il n'a pas prévu, est assez dur pour lui, mais Monnet ne se décourage pas facilement. Il sait qu'il aura sa revanche de la dispersion de son Opéra-Comique. En attendant, avec la protection du duc de Villeroy, il devient directeur du théâtre de Lyon, et, puisque les circonstances ne lui laissent plus Paris comme champ d'action, il entend éblouir les Lyonnais, jaloux de la capitale, par un triple spectacle d'opéra, d'opéra-comique et de comédie. Il inaugure ses représentations le 15 décembre 1745.

## II

M<sup>lle</sup> Gogo a un peu plus de quinze ans. Elle s'est épanouie ; elle n'est plus l'enfant pleine de vivacité, mais encore grêle, de ses débuts. Les bras paraissent toujours un peu longs, mais cette particularité s'est atténuée avec le développement de la taille, le ferme et joli dessin du corsage, l'aimable proportion des lignes, tout ce qu'il y a en elle de grâce alerte. Elle a le plus piquant visage du monde, éclairé par des yeux malicieux. Ce visage s'est rempli ; le nez court et massif chez l'adolescente donne maintenant seulement, dans une distribution plus harmonieuse de l'ensemble, une impression d'amu-

sante hardiesse et de vie robuste, dans la fraîcheur délicate de cette physionomie particulièrement avenante. Les portraits que l'on a de M<sup>lle</sup> Beauménard (et l'un d'eux se trouve au Foyer de la Comédie-Française) datent de son âge mûr. Mais ils permettent de reconstituer la séduction de la jeune femme dans tout son éclat. Un dessin au crayon de Vivant-Denon, bien que fait à l'heure voisine de la retraite, est notamment expressif. Par tout ce que le temps a épargné, on imagine ce que dut être cette figure captivante, rieuse et railleuse. Des sourcils vigoureusement arqués lui donnent de l'accent, avec je ne sais quelle intrépidité de gaminerie, mais la bouche, avec ses plis sensuels, est d'une coupe exquise, et tous les amours habitent la petite fossette d'un menton bien potelé. Le caprice est dans ce front mobile, dans cet œil pétillant, qui est assez profond pour pouvoir être langoureux, s'il lui plaît de l'être, en jouant toutes les comédies, même celle de la passion, dans le frémissement de ces lèvres agiles. Au théâtre, c'est le type même de la soubrette. Dans la vie, comme cette jolie fille, bien armée, fantasque, pleine de contrastes, sera bien de son xviii<sup>e</sup> siècle!

Monnet a emmené M<sup>lle</sup> Beauménard à Lyon et elle tourne la tête aux Lyonnais. Il serait extrêmement téméraire de chercher à démêler quel fut son premier attachement. Bientôt, elle conduira alertement plusieurs intrigues de front. Mais il semble bien qu'une aventure de coulisses, qui ne laissera pas d'influer sur sa destinée, ait fait précéder la galanterie par l'amour, un de ces amours qui subsistent à travers mille infidélités, semblent s'évanouir et se réveillent, sans exiger, d'ailleurs, l'exclusivisme.

Dans la troupe de Monnet se trouve un garçon de vingt ans que Préville, qui a joué la comédie avec lui à Besançon, à ses débuts, a signalé à l'impresario et a fait engager. La nature l'a bien traité, et il le sait, d'ailleurs. Elle lui a donné des traits réguliers et fins, une taille bien prise, un air d'élégance, et elle l'a affranchi de toute timidité. Il s'appelle Gilles Colson, et il a pris le nom de Bellecour. Il a étudié la peinture, il a même travaillé dans l'atelier de Carle Vanloo, mais le démon du théâtre lui a fait jeter ses pinceaux, et il a été s'essayer dans les provinces. Préville, déjà maître de son art, lui a donné d'utiles conseils, a refréné sa fougue, l'a exhorté à l'étude de la



vérité, et Bellecour a assez vite profité de ses leçons. Pendant cette campagne, à Lyon, il est déjà un agréable comédien. Il n'est nullement sot, d'ailleurs; sa carrière le prouvera. A ce moment, il joint à l'aplomb du comédien une sorte de belle humeur d'ancien rapin, une amusante vivacité, et il a un bel appétit de conquêtes. Tel qu'il est, il ne doit pas soupirer longtemps. De quelque plaisanterie échangée avec la Beauménard naît la petite étincelle qui, à diverses époques, se rallumera et fera se rejoindre, en des circonstances fort changées, les deux amoureux de Lyon. Au demeurant, il n'a pas le tempérament jaloux. Mais pour expliquer, plus tard, ces rencontres et ces reprises, il faut bien qu'un brin de sentiment se soit mêlé au plaisir légèrement cueilli et ait laissé un souvenir attendri. Puis, femme de théâtre, ayant besoin de l'atmosphère du théâtre, — elle ne le quittera que pendant une brève période et pour le regretter bientôt, — M<sup>lle</sup> Beauménard reviendra volontiers au comédien qui la comprend, qui parle son langage, qui a, avec elle, des émotions communes. Cette affection rappelant, avec les premiers emportements du cœur, les débuts, le pittoresque des voyages de ville en ville, les incidents

de représentations parfois improvisées, la camaraderie des « tournées » de Monnet reviendra, dans la vie amoureuse de M<sup>lle</sup> Gogo, comme une sorte de refrain : il ne faudra, un jour, rien moins que le mariage, pour dégoûter définitivement l'un de l'autre ces deux êtres qui ont eu bien des affinités.

L'existence est amusante, d'ailleurs, autour de Monnet, qui n'engendre point la mélancolie et supporte allègrement la tyrannie de sa maîtresse, Agnès Doucet, dont les deux noms sont bien trompeurs, et que, en raison de son véritable caractère, il a surnommée Violentine. De Lyon, on se transporte à Dijon et à Châlons, par le coche d'eau. On a des aventures de route et d'auberge. Je ne sais qui a fait présent à M<sup>lle</sup> Beauménard d'un perroquet dont elle ne se sépare pas et auquel elle a donné des leçons un peu libres, dont s'effraye une chanoinesse, peu à peu moins revêche, et ne quittant plus qu'avec regret la compagnie des comédiens. On imagine des stratagèmes d'opéra-comique pour s'assurer le meilleur gîte, et les roueries du répertoire du théâtre de la Foire servent à se procurer quelques commodités dans les hôtelleries les plus dépourvues. Préville ne montre pas,

en ce cas, moins d'imagination que Monnet, se pare, au besoin, de qualités et de titres qui impressionnent l'hôte; la gaiété, du moins, ne fait jamais défaut. De jeunes officiers, qui voyagent, eux aussi, s'attachent à la troupe et se montrent galants pour les actrices. Fierville, qui a dû quitter la Comédie-Française et parcourt désormais les provinces, se venge de son exil en contant mille historiettes narquoises sur l'illustre maison. Bellecour et Gogo roucoulent et se disputent tour à tour, car il y a très vraisemblablement déjà des intermèdes dans leur liaison. Parfois, on court des dangers, dont on rit le lendemain. A Dijon, l'hôtel où sont logés les comédiens risque, une nuit, de brûler et chacun se sauve comme il peut. Les instincts et les tempéraments se révèlent en cette minute critique. Bellecour, qui se rappelle l'époque, peu éloignée où il ne disposait, comme garde-robe, que d'un habit noir et d'une culotte de velours usé, jette d'abord par la fenêtre, pour les préserver, ses vêtements. Préville, infiniment soigneux dans sa façon de se présenter en scène, songe, avant tout, à sa boîte à maquillage. M<sup>lle</sup> Beauménard, qui n'a pas eu le temps de s'habiller, ramasse ses bijoux en hâte, les jette

dans sa chemise qu'elle relève comme un tablier et, dans cet état, court au hasard devant elle en s'écriant : « Sauvez-moi, Messieurs, sauvez-moi la vie et mes bijoux ! » Elle a oublié son perroquet, qui est la seule victime de l'incendie. Cet événement ne nuit pas, d'ailleurs, au succès de la troupe, et les Dijonnais s'empressent de réparer les dommages qu'elle a subis.

Puis on retourne à Lyon, où les affaires deviennent, pour Monnet, plus difficiles, mais non pour M<sup>lle</sup> Gogo, qui s'est fort émancipée, tout en gardant la meilleure part à Bellecour, dont les susceptibilités ne sont point trop vives. Lui aussi, il est tout à fait de son siècle. La magistrature, le haut négoce, l'armée se succèdent dans les bonnes grâces de la comédienne ou se les partagent en même temps. Il lui arrive même, parfois, de s'embrouiller un peu et d'envoyer au conseiller la réponse qu'attend le commerçant. Le magistrat, raconte-t-on, reçoit cette lettre dans le moment qu'il accueille un plaideur en séparation, lui exposant tous les griefs qu'il a contre sa femme ; les termes du billet sont trop précis pour que subsiste le moindre doute sur l'infidélité de M<sup>lle</sup> Beauménard. « — Ah, la fourbe, l'ingrate, la coquine ! »



s'écrie l'homme de robe. Et le plaideur croit bonnement que le juge s'associe à son indignation, et se félicite d'avoir trouvé en lui une telle attention, allant jusqu'à le déterminer à embrasser sa cause avec chaleur.

Cependant, Monnet quitte Lyon, où il ne s'est pas enrichi, mais il n'est nullement découragé des entreprises théâtrales, et il va tenter la fortune en Angleterre avec une troupe de comédiens français. Cette fois, M<sup>lle</sup> Beauménard ne le suit point. Favart vient d'être chargé de la direction du spectacle à l'armée du maréchal de Saxe : il recrute ses acteurs et ses actrices, et il songe à la petite Gogo du *Coq du village*, devenue une fort séduisante personne et d'humeur assez aventureuse pour se plaire en une vie de théâtre qui s'annonce pleine de pittoresque et d'imprévu.

### III

C'est la période charmante et si joliment française de la « Guerre en dentelles », avec ses légendes de grâce et de raffinement d'élégance, aux jours de bataille. Le goût du plaisir et le goût du danger vont de pair. A la vérité, les opérations sont longues, préparant les heures décisives, et, à cette époque, où l'on fait, d'une façon frivole, de grandes choses, on est capable de tout, sauf d'accepter l'ennui. En donnant à Favart l'investiture de la direction de sa troupe théâtrale, le maréchal de Saxe peut dire « qu'il ne regarde pas sa comédie comme un simple objet d'amusement, mais qu'elle entre dans ses

vues politiques et dans le plan de ses opérations militaires ». Il semble là bien détaché pour lui-même : on sait pourtant qu'il s'occupe fort des comédiennes, tout au moins. Mais le maréchal, lent et prudent, quand les circonstances exigent là lenteur et la prudence, aime mieux qu'on discute dans son camp, sur les pièces et les interprètes de son théâtre que sur ses mouvements militaires. C'est là sans doute ce qu'il entend par ses vues politiques.

Favart avait eu, à Gand, une première entrevue avec Maurice de Saxe, en janvier 1746, dans le temps que le maréchal entreprenait cette campagne d'hiver qui troublait fort les Hollandais et les Autrichiens par d'incessantes surprises, et qui allait aboutir à la prise de Bruxelles. Favart n'avait pas déjoué sans peine (le maréchal ne connaissait pas encore M<sup>me</sup> Favart) les pièges tendus par Parmentier, le directeur qui l'avait précédé pendant la campagne de 1745. Parmentier avait fait envelopper l'homme de guerre qui fut le plus accessible aux séductions féminines par de gracieuses actrices de sa troupe; elles avaient plaidé sa cause, et l'avaient sans doute bien plaidée, puisque Favart, appelé, cependant, par une lettre pré-

cise, avait eu à recommencer toutes les négociations. Sa supériorité d'homme de théâtre était apparue si évidente, quoi qu'il en fût, qu'il avait eu gain de cause, tout en étant forcé d'accepter une association avec Parmentier. Puis il fut entendu que celui-ci s'occuperait particulièrement de la troupe du comte de Lowendahl<sup>1</sup>. L'association, non sans ennuis pour Favart, dura pourtant jusqu'au mois de novembre.

Favart fit diligence pour constituer sa troupe, et les circonstances lui permettaient de se rendre directement à Bruxelles, où il arrivait, fort opportunément, le 23 février; la ville, défendue par le comte de Kaunitz, venait de

1. Si Maurice de Saxe était fils naturel d'un roi, le comte de Lowendahl était, lui, petit-fils naturel du roi de Danemark. On sait que ce grand soldat, à qui la prise de Berg-op-Zoom valut en 1747 le bâton de maréchal de France, avait été successivement au service de l'Autriche et de la Russie. En 1746, il s'empara de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, de Niuport. C'était une manière de colosse. Une estampe satirique, publiée à La Haye pendant la guerre de Flandre, représentait le Diable tuant d'une main le maréchal de Saxe et de l'autre le comte de Lowendahl, avec cette légende :

Tous deux vaillants	Tous deux paillards
Tous deux prudents	Tous deux bastards
Tous deux galants	Tous deux sans loy
Tous deux paillards	Tous deux sans foy
Tous deux à moy!	



capituler. Elle n'avait point l'air désolé d'une ville forcée et vaincue. Sans doute, il y avait eu douze jours de tranchées ouvertes, mais les conditions de la capitulation avaient été fort honorables, et les Bruxellois ne pouvaient oublier que, même pendant le siège, ils avaient été protégés par le maréchal de Saxe, qui, dans une lettre attestant une jolie coquetterie d'homme de guerre, avait prié Kaunitz de ne pas mettre le feu aux faubourgs de Bruxelles, ces dommages causés à une belle ville « devant être inutiles ». A son prestige s'ajoutait celui d'avoir été un vainqueur généreux. Il n'y avait rien eu de plus galant et de plus courtois que la correspondance échangée entre l'assiégeant et les assiégés. Il est vrai qu'on ne tarda pas à s'apercevoir que le maréchal, qui s'était installé à l'hôtel de Tour-et-Taxis, ne laissait pas que d'être exigeant pour lui-même, avec ses habitudes de faste et de magnificence, pour ne pas dire de pillage. Mais son entrée dans Bruxelles ne ressembla point à celle d'un ennemi de la veille; ce n'était pas seulement une grande curiosité qui faisait se presser la foule sur son passage; de l'Hôtel de ville, où s'était rassemblée la société la plus brillante, partirent les

premières acclamations. Le soir même, on répétait partout un couplet fort avisé de Favart à la louange du maréchal.

C'étaient d'excellentes conditions pour commencer les représentations. Outre M<sup>lle</sup> Chantilly, sa femme, Favart avait emmené avec lui M<sup>lle</sup> Dorimath, qui avait été remarquée à la Comédie-Française et aux théâtres de la Foire; M<sup>lles</sup> Blin, Armand, Fleury; M<sup>lle</sup> Beauménard était l'une des plus jeunes de ces pimpantes comédiennes. Favard savait les égards qu'il devait à M<sup>lles</sup> Navarre et Marie Verrière, favorites en exercice du maréchal, qui ne devaient pas tarder à le rejoindre à Bruxelles, et il avait réservé leur place dans la troupe.

Celle-ci allait s'augmenter sur place. Le théâtre de Bruxelles avait été dirigé pendant le gouvernement de Charles de Lorraine par d'Hannetaire, un homme d'expérience qui avait déjà fait ses preuves à Aix-la-Chapelle. Avec l'arrivée de Maurice de Saxe tombait son privilège, mais il fit la cour à Favart, il l'attendrit sur sa situation, il se rendit utile à son successeur. Il lui demanda d'abord d'engager sa sœur, qui était d'ailleurs fort jolie; il se fit acheter ce que Favart aurait pu prendre, et ayant l'art de

mettre de la bonne grâce dans des obligations auxquelles il lui était malaisé de se dérober, il tira pied ou aile de sa dépossession. Pour reconquérir son théâtre, il devait attendre assez patiemment la paix, en utilisant ses loisirs à composer un traité de *l'Art du comédien*.

Favart s'assura le concours de quelques-uns des sujets les plus goûtés du public bruxellois qui avaient été recrutés par d'Hannetaire : Dubois, Bercaville, dont il fit son régisseur ; M<sup>lle</sup> Bercaville, soubrette, et Durancy. Il les mêla aux acteurs enrôlés par lui : Moly, Lecluse, Desormes, Dreuillon et sa femme, Beaumont, Parent, Rebours, Cholot. Une danseuse, M<sup>lle</sup> Auguste, allait bientôt passer à la troupe de Parmentier et plaire, encore qu'elle fût loin d'être belle, au comte de Lowendahl. La nature, en lui refusant des grâces, lui avait donné un tempérament de feu ; Lowendahl, qui était bâti en athlète, s'attacha à elle. C'était une belle revanche pour une jeune femme qui, à la vérité, excellait dans son art, mais que le public avait trouvé si peu avenante qu'il avait exigé que, en dansant, elle portât un masque.

Les représentations dont le répertoire de Favart fit les principaux frais, se suivirent régu-

lièrement. A ce moment, le maréchal, qui devait avoir la curiosité, fût-ce par de simples passades, de toutes les comédiennes de la troupe, s'intéressait à M<sup>lle</sup> d'Hannetaire. L'arrivée de Louis XV à Bruxelles donna une grande animation à la ville, et le spectacle en profita largement. Les affaires de Favart, définitivement débarrassé de Parmentier, étaient des plus prospères.

Mais la pittoresque vie aventureuse allait commencer dans cette série de marches et de contre-marches qui devaient mener le maréchal d'Anvers à Liège. Grandes manœuvres des comédiens s'habituant à s'installer promptement, sur le terrain qui vient d'être disputé à l'ennemi, campant comme des soldats et répétant tandis que tonne encore le canon ! Favart, vaillamment, partait en avant, exposé parfois à des rencontres inquiétantes, ne pouvant même, toujours, user d'un carrosse que lui avait donné le maréchal, se renseignait, prenait les ordres, rejoignait sa troupe. Ces jeunes femmes, qui en faisaient le charme, s'aguerrissaient peu à peu. Des précautions étaient prises, sans doute, pour épargner à leur sensibilité de tragiques spectacles, mais il y avait l'imprévu, et les rires



clairs s'arrêtaient soudain, parfois, devant un convoi de blessés. Au demeurant, c'était la sensation d'un peu de danger possible qui donnait à ces gens de théâtre l'orgueil de vivre des heures singulières et l'illusion d'un brin d'héroïsme. Un incident attestait parfois la vraisemblance du péril, comme la surprise, aux alentours de Louvain, de la petite danseuse Grimaldy et de trois de ses camarades, dévalisées par des busards autrichiens, et menacées de pis encore, si on ne fût opportunément venu à leur secours.

Il y avait de la bravoure dans l'air et elle exaltait le cœur de ces belles pécheresses. L'amour frivole s'ennoblissait par la menace qui planait sur l'existence de l'amant, qu'une balle guettait, peut-être, à la première escarmouche. Le désir s'exaspérait à la pensée des incertitudes du lendemain, car enfin, cette gaieté et cette turbulence ne préservaient pas de la mort, et toute cette élégance n'empêchait pas l'éclaboussement du sang. Dans cette hâte d'un bonheur qui risquait d'être court, les rigueurs n'eussent-elles pas été cruelles? Aussi, à l'exception de M<sup>me</sup> Favart, qui n'avait pas encore été tentée et qui ne pensait encore qu'à son mari, les séduisantes actrices de

la troupe n'offraient-elles que peu de résistance aux assauts.

Au demeurant, on s'accoutumait aux hasards des mouvements militaires. Parfois, l'ordre de lever le camp arrivait au moment où le théâtre venait d'être dressé, et des roulements de tambours remplaçaient la symphonie des musiciens. On quittait les gîtes improvisés, on repartait, on accomplissait de nouvelles étapes. En juin, notamment, ces mouvements, nécessités pour rompre les positions de l'ennemi, furent incessants, déconcertèrent toutes les prévisions de ceux qui n'étaient pas dans le secret des opérations. On se transporta de Malines à Louvain, de Louvain à Lierre, de Lierre à Anvers, pendant le siège de la citadelle, d'Anvers à Raust, de Raust à Aerschot, puis à Saint-Ghislain, et, avec des retours, des pointes dans tous les sens, le quartier général s'établit à Wespeläer, à Walhem, à Corroy, à Thiries, à Villers. Les comédiens arrivaient dès qu'on pensait avoir quelque répit, mais un contre-ordre modifiait souvent tous les projets. C'était une partie seulement de la troupe — l'autre étant restée à Bruxelles — qui, accompagnée d'une escorte pour la préserver des attaques des pandours et

des compagnies franches du général Dann, tentait de donner spectacle, et il semble, de même les officiers étaient de grand'garde ou de tranchée, qu'il y ait eu des « tours de service ».

Favart a parlé de cette « promptitude des déménagements », l'obligeant à des dépenses supplémentaires, lui imposant des fatigues extrêmes, lui donnant mille soucis. Il a parlé aussi des risques de sa compagnie, guettée par des pillards, bravement défendue, parfois, et jusqu'à l'échange de coups de feu et de coups de sabre, par les cavaliers désignés pour la protéger. Les comédiennes avaient souvent de volontaires gardes du corps d'un rang plus élevé, qui s'entendaient le mieux du monde à les rassurer, et qui se faisaient galamment leurs fourriers.

On jouait, au camp, pendant cette période, *les Amours grivois, le Coq de village, les Fêtes publiques, les Vendanges de Tempé, le Bat bourgeois, le Bacha d'Alger*. On joua aussi, en 1746, après la prise du château d'Anvers, une pièce nouvelle, une pièce de circonstance, œuvre, évidemment, d'un des comédiens de la troupe, car Favart, quelque facilité qu'il eût au travail, n'avait guère le temps d'écrire, au milieu de ses allées et venues.

Cette *Brabançonne généreuse* ne mériterait guère d'être tirée de l'oubli, si elle n'avait été composée, répétée et jouée pendant qu'on attaquait vivement la citadelle, défendue avec opiniâtreté par M. de Vied, qui obtint, en capitulant, les honneurs de la guerre. La très rare brochure qui subsiste ne donne pas la date de la représentation, mais la capitulation est du 3 juin, et l'on peut donc supposer que le spectacle, fêtant le succès remporté contre les Alliés, est du 6 ou du 7. Ce fut probablement au camp de Rauth qu'il fut donné.

L'action de la *Brabançonne généreuse* était assez ingénue. Un riche bourgeois de Bruxelles, M. de Flamenbourg, habitant présentement dans les environs d'Anvers, a fiancé — avant l'arrivée des Français — sa fille Angélique à M. de Rottenville, « membre des États de la République d'Hollande ». Mais M. de Rottenville, qui plaisait déjà assez peu à Angélique, ne tarde pas à lui devenir odieux. C'est qu'elle a remarqué, pour sa galanterie et la bonne grâce de ses manières, un jeune capitaine français, le comte de \*\*\*, qui a été logé chez son père. Elle confie ses sentiments à sa servante Marton, et Marton lui affirme que le capitaine les partage. Rien de



plus facile que de s'assurer de cette passion du comte de \*\*\*; il suffit, par un artifice élémentaire, d'écouter une conversation du comte avec son valet : le jeune officier parle avec des transports d'Angélique, mais il ne songe pas à la séduire; il a trouvé en elle des charmes si parfaits qu'il ne conçoit qu'un tendre et respectueux attachement. Or, comment espérer obtenir la main d'Angélique, dont le père s'est déclaré l'irréconciliable ennemi des Français? Pour s'étourdir, il a joué; il a joué éperdument, et il a perdu sur l'honneur quarante mille livres. Il ne saurait les trouver, et il ne voit d'autre solution que de s'aller faire tuer au plus vite. L'occasion d'une mort glorieuse lui est offerte : son colonel vient de le charger d'un des postes les plus périlleux à l'assaut d'Anvers.

Angélique s'émeut, et « généreusement », elle imagine de venir au secours du capitaine, sans qu'il se puisse douter d'où lui arrive le salut. Marton a tôt fait de trouver un coquin de valet de ses amis, La Jeunesse, qui se chargera de jouer le rôle d'un prêteur d'argent. Mais La Jeunesse se voyant en possession de quarante mille livres, en voudrait bien garder une bonne partie, au moins; il obéit si traîtreusement à ses ins-

tructions que le comte de \*\*\* le prend pour un abominable usurier, de qui il ne tirera qu'une aide insuffisante. Le capitaine va se mettre à la tête de sa compagnie.

Marton découvre les fourberies de La Jeunesse et se désole du mauvais succès du stratagème. Il faut bien apprendre à Angélique la trahison de l'infidèle valet, et déjà Angélique pleure le bel officier, car il y a toute apparence, dans les dispositions où il était, que celui-ci se soit fait fracasser la tête. Le chagrin de la jeune fille est si violent qu'il inquiète M. de Flamenbourg, mis au fait de la situation par Marton. C'est un bonhomme de père, au fond; il s'attendrit; il promet à Angélique de l'unir au comte de \*\*\*, si l'intrépide militaire est épargné par la mitraille.

Mais on entend, au loin, une terrible canonade. Chaque détonation fait tressaillir Angélique. Est-ce ce boulet-là qui va frapper le capitaine? Tout à coup paraît Dauphin, le valet du comte. — Victoire! Son maître s'est couvert de gloire et est indemne. Angélique court à sa rencontre : le comte de \*\*\*, qui maudissait le sort de lui avoir conservé la vie, change bientôt d'opinion devant son heureuse fortune. Tableau final,

agrémenté de couplets martiaux, représentant la victoire des Français.

Marlon, c'était M<sup>lle</sup> Beauménard, très alerte, très délurée, en sa merveilleuse fraîcheur de jeunesse. Elle amusa le maréchal de Saxe, elle lui plut, et elle ne résista guère au héros, peu accoutumé d'ailleurs à des défenses qu'il ne devait connaître qu'avec M<sup>me</sup> Favart. Ce n'était pas qu'il fût alors bien séduisant. Vingt-cinq ans s'était passés depuis qu'il apparaissait à Adrienne Lecouvreur beau comme un jeune dieu, charmant par la douceur qu'il avait alors avec elle, lui qui pouvait être terrible par sa force, cassant en deux le fer d'un cheval « comme on partage un biscuit ». Il était devenu fort gros, au point d'être souvent impotent ; son visage basané s'était bouffi, déformé, si ses yeux avaient encore du feu, des bourrelets entouraient ses paupières et il portait lourdement ses quarante-huit ans. Mais il avait le prestige du conquérant et sa volonté avait force de loi. Au demeurant, il fut outrageusement trompé par toutes ses maîtresses.

Cependant, Maurice de Saxe était fort préoccupé du succès de ses vastes opérations pour affaiblir l'armée des alliés : il attendait la prise

de Mons par le prince de Conti et celle de Charleroi, pour charger le comte de Clermont du siège de Namur, tandis que lui-même épuisait l'ennemi par ses mouvements. Ce ne fut que la saison suivante, à Bruxelles, qu'il se reprit d'un goût très vif pour M<sup>lle</sup> Beauménard, au point de le transformer en une sorte d'attachement de deux années, attachement qui n'empêchait pas, d'ailleurs, des retours à des affections plus anciennes ou d'autres aventures.

En attendant, c'était la période martiale des représentations de la troupe, celle où elle faisait vraiment campagne, où elle était sans cesse en chemin, dans son appareil militaire, et, en ce temps de courtoisie entre adversaires, elle allait parfois donner le plaisir de la comédie aux Impériaux. Entre deux combats, le maréchal de Saxe, par galanterie, prêtait ses comédiens à l'ennemi<sup>1</sup>. On a du moins la preuve d'un de ces spectacles dans l'autre camp, par un laissez-passer du duc Charles-Alexandre de Lorraine, à la date du 9 août 1746. On peut croire que ce

1. A ce moment, le maréchal de Saxe écrivait à Louis XV : « J'ai contenu le prince Charles, qui est actuellement vis-à-vis de moi à une portée de canon. Un petit ruisseau nous sépare... Notre position est établie sur des principes solides



n'était pas une escorte de pandours qui était expédiée pour recevoir, aux limites fixées, les représentants de l'esprit et de la grâce français, mais qu'elle était composée des plus brillants cavaliers envoyés par le beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse qui, tout en faisant la guerre aux Français, avait gardé un goût déterminé pour tout ce qui venait de France.

Il y eut une halte au camp de Tongres, dans la vieille ville, entourée de ses remparts déjà ruinés. Le théâtre se dressa sur la place, dominée par l'énorme tour de la cathédrale Notre-Dame. Pendant quelque temps, les représentations purent avoir quelque régularité. Les spectateurs venaient des cantonnements des environs, et même de loin, comme les officiers du corps de M. d'Estrées, dont les positions s'allongeaient jusqu'à Waremme. L'abonnement était de douze livres par mois. On allait annoncer le spectacle à son de trompe. M<sup>lles</sup> Blin, Drouillon, Fleury, Deuventenne étaient alors, avec M<sup>lle</sup> Beauménard, parmi les actrices présentes. On joua pour la première fois à l'armée, *Cythère assiégée* et

et je tâche de ne rien donner de capital au hasard. Le simple soldat s'y connaît, et, lorsqu'il est bien posté, on s'en aperçoit d'abord à sa gaieté et à ses propos. »

*les Jeunes mariés*, de Favart, qui ne donnait guère que son répertoire.

On sait l'épisode fameux qui a entouré d'une légende de jolie crânerie ces représentations de Tongres, le maréchal faisant annoncer par des couplets de Favart la bataille du lendemain :

Demain, nous donnerons relâche,  
Guerriers, Mars va guider vos pas.  
Demain, bataille, jour de gloire.  
Que, dans les fastes de l'Histoire,  
Triomphe encore le nom français.  
Revenez, après vos succès,  
Jouir des fruits de la victoire...<sup>1</sup>

l'enthousiasme électrisant ce public de militaires, les officiers entourant Favart, l'interrogeant, lui demandant confirmation de la nouvelle (car personne n'avait été prévenu, et Favart, mis au fait des intentions de Maurice de Saxe, avait bien gardé le secret, selon les ordres reçus), la joie de l'action prochaine sur tous les visages, les bravades à l'adresse de l'en-

1. Ce que le soldat traduit plus simplement, par cette chanson qui resta :

Malgré la bataille  
Qu'on donne demain  
Viens, faisons ripailles  
Charmante catin...

nemi, les serments de ne pas contredire les couplets, l'entrain des soldats, bientôt avertis, la promesse de la bataille, se répandant comme une traînée de poudre dans la ville et dans le camp...

Le baron d'Espagnac allait trouver le maréchal à Orthey, et lui disait avec quelle joie on avait salué la pittoresque annonce.

— *S'il plaît à Gott*, répondait-il, dans son pittoresque langage où les mots allemands se mêlaient aux mots français, c'est une victoire pour demain, car le cœur humain s'en mêlera.

C'était charmant, cette façon galante d'informer les troupes de leur rencontre avec l'ennemi (la bataille n'eut d'ailleurs pas lieu le lendemain, mais le surlendemain). Cependant, à cette élégance et à cette fantaisie se mêlaient les dispositions les plus sérieuses. La victoire de Rocoux fut préparée de manière à ne pouvoir échapper au maréchal. Tandis que Favart composait ses couplets, il réglait, lui, l'ordre de marche :

Toute l'armée laissera le camp vide sous la protection des vieilles gardes de cavalerie. Le corps d'armée marchera sur huit colonnes, quatre de cavalerie aux deux ailes et quatre d'infanterie au centre. Chaque division aura en tête l'artillerie qui lui sera

assignée, et sera précédée de travailleurs. MM. les officiers généraux, conduisant les colonnes, sont priés d'observer dans la marche de rester à même hauteur, pour ne point se dépasser, se réglant sur leur droite, et de laisser 500 pas d'une colonne à l'autre et 100 d'intervalle d'un bataillon à l'autre, afin d'avoir le terrain nécessaire pour les quarts de conversion et l'intervalle des lignes. Après le corps de bataille marcheront les deux réserves, commandées, la première par M. du Chayla, la seconde par M. de Contades. Ces quatre lignes devront attaquer par le centre et protéger les attaques de la droite et de la gauche, etc.

De la tour de la cathédrale Notre-Dame, M<sup>lle</sup> Beauménard et ses camarades virent s'ébranler l'armée, suivant la chaussée de Saint-Trond à Liège, allant gagner un champ de bataille très étendu. Puis les escadrons et les bataillons disparurent, et le bruit lointain du canon leur apprit, vers midi, que l'action s'était engagée. Favart allait aux nouvelles et rapportait ce qu'il avait appris, l'attaque du village d'Ars par M. d'Estrées, la surprise des Hollandais, le délogement des Anglais, des Hanovriens et des Hessois de Rocoux, la brillante charge de Voroux par les brigades de Mailly, de Bretagne et d'Artois, sous les ordres de M. de Clermont-Gallerande, l'en-



vahissement du camp ennemi, à Wottem, par le maréchal, la confusion et la déroute des Alliés.

Les comédiennes avaient des amis dans les divers régiments qui étaient en ligne. On les entendait demander anxieusement aux messagers, arrivant bride abattue : « Où est Picardie ? Où est Navarre ? Où est Royal-Vaisseaux ? »

Trois jours plus tard, l'armée revenait au camp de Tongres. Elle avait perdu le lieutenant général de Salignac, tué d'un coup de canon, deux lieutenants-colonels, dix-sept capitaines, treize lieutenants, onze cents soldats. Deux brigadiers, dix colonels, onze lieutenants-colonels, cent cinquante capitaines, cent trente-sept lieutenants, deux mille cinq cents soldats avaient été blessés. Mais on avait enlevé à l'ennemi vingt drapeaux, onze étendards, soixante et onze pièces de canon<sup>1</sup>.

Le théâtre du camp faisait sa réouverture avec

1. A Rocoux, le duc de Boufflers, n'ayant pas de commandement, combattait à pied sous les ordres de son fils, colonel d'un régiment. « — Je me raccommode avec l'infanterie », disait Maurice de Saxe après la bataille. L'infanterie y avait eu, en effet, le rôle principal. Cette victoire n'avait pas eu, d'ailleurs, des résultats décisifs. « — Je souhaite, disait le chevalier de Belle-Isle, lieutenant-général, que le fruit de cette action soit plus considérable pour la politique qu'il ne l'est pour le militaire. »

*le Coq de village* et *les Amours grivois*, et quelques scènes de circonstance improvisées par Favart. On imagine ce qu'il y eut de fiévreux dans cette représentation, et quel public chaleureux eurent les comédiens en ces combattants de la veille, sentant encore la poudre.

L'objectif du maréchal était alors le siège de Maëstricht, mais la saison était trop avancée pour l'entreprendre. Le maréchal de Saxe envoyait ses troupes dans leurs quartiers d'hiver et, le 22 octobre, il levait le camp de Tongres. La compagnie des comédiens, pour qui la devise donnée par Maurice de Saxe à son théâtre : *Ludunt in armis*, avait été une réalité, retournait à Bruxelles, rejoindre les camarades sédentaires. Elle avait l'orgueil d'avoir été mêlée à de l'Histoire.

## IV

Il ne reste que très peu de programmes des représentations données à Bruxelles. Mais on a la trace, par la correspondance de Favart, par quelques lettres privées et les heureuses épaves de papiers de théâtre, d'une grande activité. Les documents les moins rares sont ceux qui concernent l'année 1747.

Sauf le temps consacré à quelques inspections et à un voyage à Versailles, le maréchal de Saxe passa l'hiver à Bruxelles et suivit volontiers les représentations de sa comédie.

Il avait réduit toutes les places des Pays-Bas autrichiens, étendu sa domination partout où il

s'était transporté, il avait augmenté sa gloire. Il n'était point pressé de la paix qui lui eût enlevé cette sorte de vice-royauté qu'il s'était constituée par la force des armes. Au demeurant, les alliés, bien qu'affaiblis, entendaient tenter encore un suprême effort. Il faut bien dire que sa popularité, à Bruxelles, n'avait pas suivi la marche ascendante de sa renommée. Il avait des habitudes d'exaction que ses succès n'étaient pas pour atténuer; ce n'était plus l'administration paternelle de Charles de Lorraine : celle du maréchal, rançonnant sans cesse la ville, était singulièrement coûteuse, outre qu'elle était tyrannique. Avec les dépouilles des Flandres, Maurice de Saxe embellissait son château de Chambord. Il levait des contributions excessives destinées à ses plaisirs, et nombre de ses générosités lui étaient peu onéreuses.

Favart, qui n'en était encore qu'à l'admiration de son héros, ne se doutant pas des persécutions prochaines, louait le maréchal de sa magnificence, sans se demander si elle ne se prodiguait pas à bon compte. Il y eut, en cette année 1747, des « galas » dont l'impresario n'avait pas seul fait les frais. C'étaient des spectacles tout à fait galants, comme celui qui fut



donné le 9 janvier. Pour cette occasion, la troupe se transforma, sur le programme, en « Compagnie de la Toison de Gédéon, attitrée de l'Amour vainqueur ». Titre singulier, mêlant à la légende biblique un aimable paganisme. Gédéon, c'était le maréchal, comparé au héros qui jetait la terreur parmi les Madianites. La Compagnie se parait de cette devise :

Ainsi que le soleil parcourt son hémisphère  
 S'enfonçant dans la mer, remontant sur la terre,  
 De même, la Toison de Gédéon descend  
 Et reparaît encore avec plus de brillant...<sup>1</sup>.

C'était, cette fois, une tragi-comédie qui était donnée, « ornée de ballets, de spectacles et de danses », *Abdallas, roi de Thrace, ou la constante Olimpie*. Le programme annonçait que cette tragi-comédie « attirerait à M<sup>lle</sup> Chantilly les applaudissements des spectateurs ». C'était un faste devant lequel eût reculé le prudent Favart réduit à ses seules ressources. Déjà, le maréchal, qui avait écrit à M<sup>me</sup> Favart la lettre fameuse où il la traitait « d'enchanteresse plus dangereuse que M<sup>me</sup> Armide », s'attachait à lui montrer sa protection, et il pensait que les occasions de

1. Faber. *Le Théâtre français en Belgique*. Bruxelles, 1878.

briller données à la comédienne n'avanceraient pas peu ses affaires auprès de la femme. *Abdallas*, avec la pompe théâtrale qui avait été déployée, dut exciter quelque curiosité : on avait accoutumé d'applaudir M<sup>me</sup> Favart dans des rôles plus légers ; il est vrai que ce tragique ou quasi-tragique était mêlé d'intermèdes souriants<sup>1</sup>.

A Bruxelles, on joue aussi pour la première fois *les Nymphes de Diane*, où M<sup>me</sup> Favart, dans le rôle qu'a écrit pour elle son mari, est charmante. On connaît le sujet de cet acte aimable qui devait être souvent donné au camp dans les campagnes de 1747 et 1748. Quand une nymphe se doit engager au service de la déesse, une épreuve lui est imposée par la grande prêtresse.

1. Le singulier sujet d'*Abdallas* est celui-ci : Le roi de Thrace, *Abdallas*, est épris de sa sœur *Olimpie* qui se refuse à l'inceste et aime, d'ailleurs, le noble et généreux *Ariamène*. Celui-ci, à qui le roi ne pardonne pas les sentiments qu'il a inspirés à *Olimpie*, est, par son ordre, jeté au fond d'une prison. Mais *Abdallas* est attaqué par les Byzantins, il est vaincu par eux. Les Byzantins célèbrent leur victoire et délivrent *Ariamène*, ils veulent même faire de lui leur général.

*Ariamène* est un héros qui a toutes les délicatesses : il se souvient qu'*Abdallas*, pour coupable qu'il soit d'intentions, est le frère d'*Olimpie*. Il refuse les honneurs qui lui sont offerts et, avec une troupe de partisans levée par lui, il délivre le roi de Thrace qui connaissait, à son tour, les rigueurs de la captivité. « *Abdallas*, dit le livret, promet d'être plus raisonnable, et accorde la main d'*Olimpie* à son magnanime rival. »

Un jeune homme se présente à elle et essaie de toutes les séductions pour la détourner de ses vœux. Urémire va subir cette épreuve, et c'est le bel Agénor, l'aimant en secret depuis longtemps, qui se présente. Il met une telle ardeur et une telle sincérité dans ses efforts pour détourner Urémire du culte de la déesse que la nymphe se sent fort troublée. Des sentiments qu'elle ignorait lui sont révélés, et la grande prêtresse, indulgente, consent à ne pas consacrer à Diane une néophyte qui a gardé d'aussi profanes attachements. Au reste, l'Amour lui-même paraît pour unir Urémire et Agénor.

A côté de M<sup>me</sup> Favart, jouaient, dans *les Nymphes de Diane*, M<sup>lle</sup> Durancy (la Prêtresse), M<sup>lle</sup> d'Hannetaire (Cyane), M<sup>lle</sup> Jacmont (Églé), une fillette, la petite Evrard, qui représentait l'Amour, et Durancy<sup>1</sup>, Lécuse, Rebours et Alexandre, ce dernier dans le rôle burlesque d'une vieille nymphe.

Mais M<sup>me</sup> Favart et M<sup>lle</sup> Beauménard, bientôt rivales, se rencontraient souvent dans les pièces représentées. Ainsi en était-il dans *Cythère assiégée*, où M<sup>me</sup> Favart jouait Carite et M<sup>lle</sup> Beau-

1. Durancy, très utilisé par Favart, restera cependant à Bruxelles après son départ.

ménard Chloé, tandis que les autres rôles étaient tenus par Parent, Durancy, Drouillon, M<sup>lles</sup> d'Hannetaire et Jacmont. Ainsi en était-il encore dans *Acajou*, dont le prodigieux succès au Théâtre de la Foire de 1744 se renouvelait à Bruxelles. Le rôle d'Acajou était dévolu à M<sup>lle</sup> Beauménard, celui de Ziphile à M<sup>me</sup> Favart<sup>1</sup>.

Le maréchal, après un caprice pour M<sup>lle</sup> Bliné, était revenu à M<sup>lle</sup> Beauménard, en attendant qu'il se montrât plus pressant à l'égard de M<sup>me</sup> Favart. Il est bien peu probable que « M<sup>lle</sup> Gogo » se piquât d'une extrême fidélité, mais elle tenait à n'être point supplantée dans sa situation de favorite. Favart, sans le savoir, avait en M<sup>lle</sup> Beauménard le meilleur défenseur de son honneur conjugal, car elle dut tenter tout le possible pour faire renoncer Maurice de Saxe à la conquête de la Chantilly. Elle feignait la jalousie, ce qui était un artifice de coquetterie auquel pouvait n'être pas insensible un quinquagénaire dès lors fort disgracié, tout grand homme qu'il fût. Il faut croire qu'elle réussit à

1. Autres rôles : Fée Harpagine, le sieur Rebours; fée Ninette, petite Evrard; Podagrambo et Metromane, le sieur Drouillon; Mortifer, le sieur Lécluse; Gueulard, le sieur Beaumont; Glapissant, le sieur Parent.



garder quelque empire sur ce sultan qu'était le maréchal puisque, l'année suivante, au moment de la première chute de M<sup>me</sup> Favart, elle ne consentait point à battre en retraite. Il est piquant de se représenter cette petite comédienne de dix-sept ans, d'un tempérament emporté, sûre, d'ailleurs, de se faire pardonner ses violences par la fraîcheur de sa jeunesse, tenant tête, en parodiant son fameux « s'il plaît à Gott », à l'homme de guerre qui, selon le mot de Marmontel, disait que ses maîtresses lui donnaient plus de tourments « que les hussards de la reine de Hongrie »<sup>1</sup>.

Avec le printemps, l'armée se remettait en campagne, et les comédiens suivaient l'armée au quartier général. Cette fois, la troupe était plus nombreuse, et M<sup>me</sup> Favart avait dû s'y joindre. M. de Lowendahl, parti de Gand, envahissait la Hollande. Le maréchal opérait d'abord de grands mouvements autour de Bruxelles, s'installait à Malines, retournait à Bruxelles pour y recevoir le roi, regagnait Louvain, puis prenait position à Tirlemont. L'année 1746 avait vu la victoire de Rocoux; 1747 allait voir

1. Marmontel. *Mémoires*, tome I.

celle de Lawfeldt, où furent culbutées les troupes anglaises, hanovriennes, hessoises, autrichiennes, séparées dans leur retraite désordonnée. L'action avait été acharnée et avait coûté aux troupes françaises plus de sept mille hommes ; les alliés en avaient perdu onze mille et avaient laissé deux mille prisonniers. Pendant les sérieuses opérations qui devaient aboutir à la bataille du 3 juillet, la comédie était retournée à Bruxelles. Elle était rappelée et se dirigeait vers Tongres, d'où le maréchal surveillait le duc de Cumberland.

Une pièce satirique<sup>1</sup>, qui donne plaisamment des commandements et des grades aux comédiennes, a conservé le nom des artistes alors présentes à l'armée, celles dont on se souvient pour quelque raison, et celles qui sont bien oubliées aujourd'hui. Sur ces narquois états, l'importance du grade correspond à des raisons de galanterie. Les danseuses se mêlent là aux comédiennes. Il y a le « corps détaché » sous les ordres de M<sup>lle</sup> Mortagne, dont les « lieutenants-généraux » sont M<sup>lles</sup> de Villeneuve, Faune, Villiers ; les « brigadiers », M<sup>lles</sup> Prévost, Le-

1. MSS. français. *Chansons historiques*. Tome XXXV.

grand, Vallois. L'« état-major » se compose de M<sup>lles</sup> Chantilly, Verrière et Lacombe. Il y a, dans cet ordre de bataille de l'armée féminine en Flandre, le « corps de M<sup>lle</sup> Navarre », avec comme « lieutenants-généraux » M<sup>lles</sup> Drouillon, Bline, Deuventenne, Fleury. La « seconde ligne » est sous les ordres de M<sup>lle</sup> de Nenon. Puis ce sont des « maréchaux de camp » et des brigadiers qui n'évoquent plus aucun souvenir, M<sup>lles</sup> Julie, Dancourt, Arman, Commartin, Candache, Blause, Iris, Cartier...

M<sup>lle</sup> Beauménard aurait droit, alors, au titre de « généralissime ». Elle est fort orgueilleuse de sa faveur auprès du maréchal; elle se soucie peu de ses passades; mais elle fait bonne garde s'il s'agit d'un attachement risquant d'être plus durable. Il n'est pas impossible qu'elle ait alors, par toutes sortes de roueries, déterminé M<sup>me</sup> Favart au parti qu'elle prit de quitter brusquement l'armée et de retourner à Bruxelles. Elle avait trop d'intérêt à cette sorte de fuite pour n'y avoir pas aidé, sous les dehors de l'amitié.

Mais, l'année suivante, M<sup>me</sup> Favart était à bout de résistance et « la divinité du parterre adorée » cédait au maréchal. On pourrait supposer, par la suite de son aventure, que, faisant de la

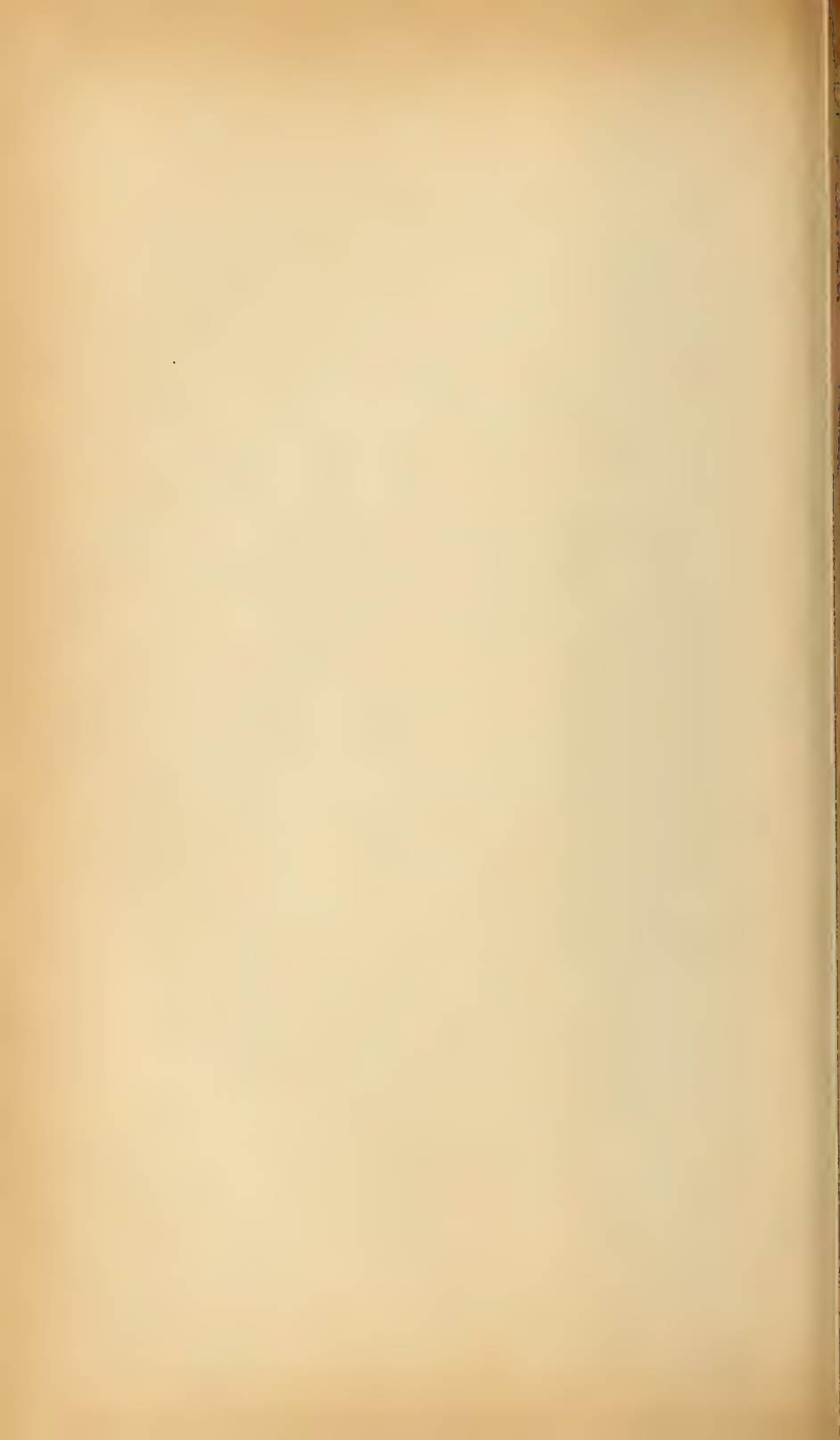


JOSEPH DE MEUNIER DE VALL

Frenchman

Engraved by R. Smith. Original by J. B. de Meunier, in the collection of the British Museum.





politique à sa manière, selon un calcul qui ne se devait point trouver juste, elle s'était donnée pour n'être plus désirée. Les luttes qu'elle devait soutenir en 1749 contre Maurice de Saxe sembleraient indiquer cette résolution extrême. Mais le témoignage de Marmontel dément cette hypothèse, et Marmontel savait bien, par son intimité avec d'autres maîtresses du maréchal, ce qui s'était passé en Flandre. Il parle nettement de la « rivalité » de M<sup>lle</sup> Beauménard et de M<sup>me</sup> Favart, et de leur mutuelle jalousie. M<sup>me</sup> Favart ne s'immola pas pour être plus tôt délivrée d'obsessions qui lui étaient déplaisantes, puisque, à son tour, elle supporta malaisément le partage et se donna la peine de combattre, avec des armes qui n'étaient pas peu redoutables, — son esprit moqueur, sa finesse, sa vivacité mutine, — la première occupante. Tout cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'aimer fort son mari.

M<sup>me</sup> Favart ne retourna pas à l'armée. M<sup>lle</sup> Beauménard, pendant la campagne de 1748 qui se termina par la capitulation de Maëstricht, en mai, prit part encore à quelques représentations du camp, plus espacées que l'année précédente, se retrouva de nouveau à Tongres, ville

morte que ressuscitait tout à coup un grand appareil militaire. Les représentations reprurent à Maëstricht même, pendant les négociations pour la paix. Puis ce fut le retour à Bruxelles et la dislocation de la troupe, à la suite de la débâcle de Favart, dénouement imprévu d'une aventure théâtrale qui avait eu des heures si pittoresques, encore entourées aujourd'hui du prestige de jolis défis d'élégance et de crânerie<sup>1</sup>.

1. La paix devait être funeste à Favart. La restitution des Pays-Bas à l'impératrice Marie-Thérèse le privait des privilèges qui lui avaient été accordés sous l'occupation française, et il y eut une sorte de coalition des intérêts qu'il avait lésés à son arrivée à Bruxelles. Le marquis de Botta, qui représenta d'abord l'Autriche dans le Brabant, était assez naturellement disposé à soutenir les revendications contre Favart, soudain accablé de procès, assailli de toutes parts, ayant déjà subi des pertes pendant sa dernière année d'exploitation du Théâtre de la Monnaie. On sait la lettre désespérée de Favart, contraint à prendre la fuite, à Bercaville : « Je suis persuadé que vos soins et votre expérience sauveront quelques débris du naufrage. Eh, qui n'aurait pas donné, comme moi, contre l'écueil que la mauvaise foi me cachait ! »

## V

Les lauriers moissonnés dans les camps donnent un brin d'héroïsme aux aventures galantes de M<sup>lle</sup> Beauménard. On la retrouvera plus tard, pas un de ces caprices sentimentaux qui mettent un peu de joli roman dans cette très libre existence de comédienne, dans d'autres camps, en Allemagne. Mais la voici, en 1748, rentrée à Paris, très décidée à toutes les conquêtes. Elle a été une charmante actrice d'opéra-comique : d'autres ambitions lui sont venues, et ce ne sont pas les appuis qui lui manqueront, ceux que trouve aisément une jeune femme, jolie et particulièrement piquante. Elle a une voix d'un



timbre agréable, le sentiment de l'expression, le goût de la musique, et elle s'avise de rêver de faire figure à l'Opéra. On n'a pas de peine à obtenir pour elle la bienveillance du directeur Tréfon'aine, qui, prévoyant déjà la catastrophe dans laquelle il sombrera, ménage les influences par lesquelles elle pourrait être atténuée. Quel est, à ce moment, le protecteur de M<sup>lle</sup> Beau-ménard ? Il n'est pas toujours aisé de s'y reconnaître parmi tant d'amis, qui sont rarement des amis exclusifs. Est-ce déjà Milord Stafford, un de ces fastueux Anglais qui sont déjà nombreux à Paris, et qui, quelques années plus tard, sembleront être venus en France tout exprès pour édifier la fortune des « demoiselles de moyenne vertu », selon l'expression, très euphémique, de l'époque<sup>1</sup>, Mylord Stafford, qui a eu deux de ses ancêtres décapités, et qui com-

1. N'est-ce pas M. Fanke, qui traitera la Gourdon elle-même, cette pourvoyeuse, avec les plus exquis raffinements de la galanterie ? M. Vooderburn emploiera toute une stratégie pour faire la conquête de la petite Verdault, qui s'estime heureuse des dix louis par mois du chevalier de Boissenet. Lord Coventry épousera M<sup>lle</sup> Lacroix, de la Comédie-Italienne. Mylord Crawford, trouvant M<sup>lle</sup> Desforges, également de la Comédie Italienne, « entre deux draps » avec le danseur Grenier, se bornera à hausser les épaules, et à lui dire : « Mademoiselle, ce petit gremlin vous ruinera, je vous en avertis.

pense, par son goût du plaisir, les infortunes de ses aïeux !

M<sup>lle</sup> Beauménard, frivole dans la vie et sérieuse dès qu'il s'agit de théâtre, travaille le chant avec application. Ce n'est pas sans quelque curiosité qu'on s'apprête à assister aux débuts de M<sup>lle</sup> Gogo dans le grand art. Mais débute-t-elle ? Les registres journaliers de l'Opéra ont été brûlés pour cette période, et les recueils de distributions d'ouvrages nouveaux ne contiennent point son nom. Il se peut qu'elle ait paru dans un opéra du répertoire : le *Mercury* est muet à son sujet. Il est certain, en tout cas, qu'elle abandonne bientôt la musique, pour revenir à la comédie, pour laquelle elle est faite.

Bellecour, son camarade très intime de Lyon, se faisant alors une réputation en province, d'où il attirera sur lui l'attention, semble, pendant un de ses retours à Paris, qui n'a pas été sans une rencontre désirée de part et d'autre, avoir été le bon conseiller. C'est lui qui remet M<sup>lle</sup> Beauménard dans sa véritable voie ; elle est soubrette des pieds à la tête. C'est à cet emploi que la destinent, par un ordre de la nature, sa vivacité, son visage piquant, l'instinctive gaité de son geste. Ce n'étaient pas de ces conversations qu'elle pouvait

avoir avec mylord Stafford : de là, pour intermittente qu'elle soit, la persistance de la liaison de la comédienne avec le comédien.

Cette fois, l'homme de qui dépend l'ordre de début à la Comédie-Française est le duc de Richelieu, l'un des quatre premiers gentilshommes de la Chambre, qui a la haute direction des théâtres. Le maréchal de Richelieu a alors cinquante-trois ans. Le temps est déjà loin où il possédait toutes les grâces et où, selon le mot de Rulhière, il était de ceux « dont la figure donne peu de modèles ». Il est fort épaissi, les lignes de son beau visage se sont empâtées, et, s'il prétend toujours être un grand vainqueur, les capitulations ne sont plus déterminées par le seul entraînement qui poussait vers un séducteur charmant : elles sont dictées par des raisons moins désintéressées. Il n'est pas encore, cependant, « la vieille coquette » que dépeindra un jour fort crûment M<sup>lle</sup> Duthé, la ruine encore prétentieuse qui répand autour d'elle une odeur dont tous les parfums ne peuvent avoir raison, l'ancien héros dont les derniers jours seront ternis par l'interminable et misérable procès intenté par lui contre son ancienne maîtresse, la présidente de Saint-Vincent. Il s'occupe fort

de sa charge et de tous ses détails, se querellant sans cesse même quand il n'est pas « d'année » avec son collègue le duc de Gesvres, puis avec le duc de Duras, dont les attributions se mêlent aux siennes; plus il ira, d'ailleurs, plus il deviendra, avec un autoritarisme où il y a de la taquinerie, d'humeur difficile. On sait dans quelles crises de désespoir il jettera, par les modifications constantes apportées dans ses décisions, l'intendant des Menus, Papillon de la Ferté, si souple que soit celui-ci.

Mais c'est encore pour lui la période de la gloire. D'autres campagnes l'attendent, les heureuses, et les autres. C'est plus tard « qu'il goûtera les figes de Minorque » en prenant Port-Mahon. Dans l'administration des théâtres, il est fort brouillon, mené surtout par ses préférences du moment. Plein de morgue, il est, cependant, familier avec les comédiens; il souffre, de leur part, quelques libertés. Il les reçoit chez lui, s'amuse de propos de coulisses, s'accommode d'un certain oubli des distances. Quant aux comédiennes, nombreuses sont celles qui lui ont payé leur tribut; elles attestent leur intimité de quelques heures ou de quelques jours avec lui, dans ces assemblées, « en le pre-



nant par le bras et en lui demandant des confitures et des bonbons, qu'il va leur chercher »<sup>1</sup>.

Faite comme elle l'est, il n'est point malaisé à M<sup>lle</sup> Beauménard d'obtenir l'attention du maréchal, « moyennant une petite complaisance »<sup>2</sup>. Elle est trop avisée, d'ailleurs, pour n'accorder ses bonnes grâces qu'à bon escient : sa malice, son esprit primesautier ont séduit le maréchal autant que son éclatante fraîcheur. Le duc de Richelieu est, au demeurant bon connaisseur en fait de théâtre et sent que, cette fois (ce qui ne lui est pas toujours arrivé), il aura l'opinion avec lui. Il donne un ordre de début pour le spectacle de la Cour, à Versailles, le 11 mars 1749.

La Comédie-Française, à partir du mois de novembre, va jouer deux fois par semaine, le mardi et le jeudi, à Versailles. Les comédiens sont « voiturés » aux frais de Sa Majesté, et chacun d'eux reçoit un droit de présence de six livres, payés par le trésorier des Menus-Plaisirs<sup>3</sup>. Dans ces représentations, se manifestent les sollicitudes particulières des premiers gentils-hommes de la Chambre pour les sujets auxquels

1. Journal de Papillon de la Ferté.

2. Chevrier, *Le Colporteur*.

3. *Etat de la musique du Roi et des trois spectacles*.

ls s'intéressent. Le maréchal de Richelieu, notamment, n'hésite pas à remanier les programmes, fût-ce au dernier moment, en dépit de toutes les objections que présente l'intendant des Menus, se heurtant parfois à d'inextricables difficultés, car il faut que le service de Paris ne souffre point trop de ces changements brusquement décidés. L'intendant des Menus est alors, avant Papillon de la Ferté, M. de Civry. Il prend moins au sérieux que son successeur ces complications, ou, du moins avec plus de philosophie, mais, pour n'avoir pas discrètement réparé les imprudences des ducs et les avoir laissés s'apercevoir de leurs torts, il s'aliénera leur faveur.

C'est dans les *Ménechmes* (rôle de Finette) et dans *Colin-Maillard* que débute M<sup>lle</sup> Beauménard. *Colin-Maillard* est une bagatelle alors presque cinquantenaire de Dancourt, se terminant par un vaudeville qui, à la première représentation, a semblé le plus ingénieux du monde :

Votre plaisir nous intéresse  
 Pour nos soins ayez quelque égard,  
 Sur les défauts de notre pièce  
 Faites, messieurs, Colin-Maillard.

Le *Mercur*e, à l'article « Concerts et Comé-

dies de la Cour », rend compte, fort sommairement, à son habitude, de cette représentation. Si le nom de Gogo est fort répandu, celui de Beauménard doit l'être moins, alors, car l'actrice est appelée M<sup>lle</sup> Boismenars :

« La D<sup>lle</sup> Boismenars débuta le 11 mars avec succès. Sa figure plut beaucoup ; elle avait le droit de s'y attendre. »

La brièveté est rachetée par la galanterie.

Le 17 avril, ce sont les débuts à la Comédie, débuts attendus depuis ceux de Versailles qui n'ont pas peu fait grandir la faveur mondaine de M<sup>lle</sup> Beauménard, déjà très répandue. Le *Mercur*, usant encore d'une autre orthographe, lui consacre cette note :

« M<sup>lle</sup> de Boisménard, jeune et nouvelle actrice débuta avec éclat pour les rôles de soubrettes. Elle joua dans *le Tartuffe* et *le Galant Sardinier*. On compte fort qu'elle soutiendra les espérances qu'elle a fait naître. »

C'est, en effet, l'accueil le meilleur qu'elle a reçu. La franchise de son rire a charmé. Ce rire aura d'ailleurs, avec le temps, une manière de célébrité. Mais il est alors si frais et si jeune ! M<sup>lle</sup> Beauménard applaudie dans Dorine

applaudie dans Marton, ne trouve guère qu'un étracteur : c'est Collé. Mais Collé, dans ses jugements de théâtre, n'est tendre pour personne. Ne s'acharne-t-il pas déjà sur M<sup>me</sup> Favart, dont il trouve le jeu, non seulement vulgaire, mais indécent? Il y a deux hommes bien différents en Collé. Il y a l'amuseur, le « pourvoyeur » des libres représentations intimes du duc d'Orléans à Bagnolet, le parodiste gaillard, le gaulois, très gaulois; et il y a en même temps en lui, à d'autres moments, un censeur des mœurs, quelque chose comme un bourgeois à l'esprit étroit : ces deux hommes se livrent en lui des luttes singulières. Il proteste contre les engouements de Paris, et son *Journal* pourrait porter comme épigraphe cette phrase qu'il contient et qui revient souvent avec quelques variantes : « Mais le parterre est fou, et il aura bientôt besoin d'un curateur. »

Il poursuivra M<sup>lle</sup> Beauménard de ses railleries et même de ses injures sans répit, seul, où à peu près de son opinion :

Le 17 avril, je vis débiter à la Comédie-Française M<sup>lle</sup> de Beaumesnard (encore une autre orthographe!) dans les rôles de soubrettes de *Tartuffe* et du *Galant Jardinier*. C'était une petite créature de dix-huit à



dix-neuf ans, qui était à l'Opéra-Comique il y a huit ou dix ans sous le nom de Gogo<sup>1</sup>. Depuis, elle a fait ses caravanes dans les troupes de province et surtout à l'armée, où elle été du sérail du Maréchal de Saxe. C'est une bien mauvaise actrice à mon gré, sans feu et sans agrément, une voix désagréable et un accent disgracieux.

Je l'ai vue dans *Démocrite*; c'était encore plus mauvais.

Collé est, cependant, forcé de constater son succès : il est vrai qu'il fait une prédiction qu'une longue carrière démentira :

Le public l'applaudit. Dans six mois, il ne pourra plus la souffrir et il la sifflera. Il ne sera plus temps quand elle aura été reçue; il est si aisé de coucher avec les premiers gentilshommes de la Chambre!

S'il est sévère pour l'actrice, il ne méconnaît pas les charmes de la femme. En juin 1750, à propos d'un rôle refusé par M<sup>lle</sup> Dangeville dont hérite M<sup>lle</sup> Beauménard, Collé écrit d'elle :

La jeunesse et la beauté lui tiendront peut-être lieu de ce qui lui manque du côté du talent.

1. Ces huit ou dix ans eussent fait débiter bien jeune M<sup>lle</sup> Beauménard! Collé mettait bien de la marge entre la première apparition sur les planches de la comédienne et son entrée à la Comédie-Française.

Malgré Collé, elle réussira, — la liste de ses rôles sera là pour le prouver, — elle sera une actrice brillante et sûre, et, parallèlement à son existence galante, se déroulera une vie de théâtre bien remplie.

## VI

C'est le moment où, selon l'expression de Chevrier, M<sup>lle</sup> Beauménard « subjugue » tout Paris, et où « les conquêtes les plus flatteuses et les plus *respectables* viennent couronner ses espérances ».

Elle demeure alors, rue Saint-André-des-Arts, au coin de la rue des Grands-Augustins, « en porte cochère », une maison dont elle occupe le premier et le second étages<sup>1</sup>. Mylord Stafford est encore le protecteur en titre, un protecteur très épris, qui ne peut s'éloigner de Paris sans emporter plusieurs de ses portraits, qu'un de ses

1. *Arch. de la Bastille*. 10, 235.

laquais porte dans une grande boîte. Est-il obligé d'aller faire une cure aux eaux de Bourbonne? A chaque halte, le laquais ouvre la boîte et, sur le désir de son maître, met sous ses yeux l'une ou l'autre des chères effigies. Il y a toujours, sous les ordres de mylord, un peintre occupé à tracer une nouvelle image de l'aimée. Une fois, l'Anglais se voyant dans l'impossibilité de retarder son départ, pour une absence de quelques jours, emporte, toute fraîche encore, avec mille précautions, la peinture qui vient d'être achevée sous ses yeux.

C'est dans le carrosse de mylord Stafford que M<sup>lle</sup> Beauménard se rend à la Comédie<sup>1</sup>, où elle affiche volontiers son luxe, qui n'en est pourtant encore qu'à sa première phase. Elle est dans l'enivrement de son succès de jolie femme et de comédienne, car le public fait fête à son rire éblouissant, et elle est officiellement « reçue » en octobre. Elle double M<sup>lle</sup> Dangeville, qui appartient depuis vingt ans déjà au théâtre où elle restera onze années encore, devant laisser bien

1. On a les premiers reçus de M<sup>lle</sup> Beauménard à la Comédie : « Reçu pour le moy de may 1749 de cent livres — Beauménard. » « Reçu pour les mois d'aouût et septembre 1749 de cent livres. »



des regrets après cette longue carrière. Par là M<sup>lle</sup> Beauménard joue successivement tous les rôles de soubrettes. Mais M<sup>lle</sup> Dangeville, qui est la perfection même, a le caractère le plus doux et le plus aimable : elle le prouve en supportant avec patience les algarades de M<sup>lle</sup> Clairon. M<sup>lle</sup> Beauménard est vive et emportée, et pendant sa jeunesse, du moins, ne se conciliera pas, à la Comédie, l'affection qui entoure son aînée. M<sup>lle</sup> Dangeville est réservée dans sa vie intime, se plaît dans un long attachement, qui n'est même pas sans une sorte de discrétion, pour M. de Choiseul. M<sup>lle</sup> Beauménard ne se soucie d'aucun ménagement, et, à cette période, elle a la fortune insolente — tout en gardant le goût des caprices. Elle aura toujours des caprices ; elle en aura presque jusqu'à la fin de son existence. Elle aime le faste, mais elle aime aussi l'amour, et, somme toute, elle aimera plus encore l'amour que les chaînes dorées, qu'elle secouera parfois avec une manière d'insouciance contrastant avec ses goûts d'opulence. N'est-ce pas précisément par les contrastes qu'une physionomie est amusante ?

A mylord Stafford succède M. de la Cerda, ministre à Paris du roi de Portugal. Les « Mou-

ches » du subtil observateur Meunier constatent qu'il n'est guère de soir où M. de la Cerda ne quitte son hôtel de la rue des Petits-Champs pour se rendre rue Saint-André-des-Arts. Il est vrai que le chevalier de Bouas, bien reçu chez la comédienne, y occupe les heures laissées libres par l'ambassadeur. Ces indiscrets rapports font varier souvent le nom de l'amant en titre, sans oublier les « guerluchons »<sup>1</sup>. M<sup>lle</sup> Beauménard est alors fort liée avec deux « demoiselles du monde », selon l'expression du temps, M<sup>lle</sup> de Vosse, qui a pour protecteur le marquis de la Chétardie, revenu de Russie après sa disgrâce, et M<sup>lle</sup> Romainville, qui a des bontés tarifées pour M. d'Hérouville, lieutenant général des armées, et ce sont de bruyantes parties à six (car on suppose bien que la soubrette de la Comédie y vient accompagnée), ne laissant pas, parfois, de faire quelque scandale.

M<sup>lle</sup> Beauménard a quitté la rue Saint-André-des-Arts pour la rue du Colombier; puis, peu de temps après, on la trouve installée rue de l'Université. Il n'y a point, alors, de batailleuse de l'amour sans une personne expérimentée auprès

1. *Arch. de la Bastille*, dossiers 10.235, 10.239, 10.240, 10.244.

d'elle ; cette personne passe généralement pour mère, tante ou tout au moins parente. On voit que c'est alors une certaine Le Blond, mariée à un tailleur, qui remplit ce rôle de confiance. Elle sera remplacée, un peu plus tard, par une femme infiniment plus experte, ayant, jadis, fait campagne pour son compte, et, par là, très avisée, assurément, la Desaignes, qui a, de beaucoup, précédé la comédienne dans l'intimité du maréchal de Saxe. Ce ne sont pas là les plus jolies touches à donner à ce portrait d'actrice qui, par sa personnalité d'artiste, ne fut pas, cependant, qu'une courtisane ; mais aurait-il toute sa vérité d'époque sans ces nécessaires indications ?

Il serait oiseux de relever les noms des amis de M<sup>lle</sup> Beauménard, et, d'ailleurs, on courrait le risque d'en oublier beaucoup. Il en est aussi qui reviennent. Les malicieux rapports secrets donnent des listes des attachements de comédiennes ; sur une de ces listes (on a fort affaire pour les tenir au courant), M<sup>lle</sup> Beauménard l'emporte par le nombre de ses adorateurs en titre :

M<sup>lle</sup> Dangeville, rue du Petit-Lion : M. de Choiseul.

M<sup>lle</sup> Gaussin, rue des Marais : M. le chevalier de Bonne.

M<sup>lle</sup> Grandval, rue Mazarine : n'a personne.

M<sup>lle</sup> Dumesnil, rue des Cordeliers : Grandval, comédien.

M<sup>lle</sup> Clairon, rue des Marais : M. le marquis de Beauffremont.

M<sup>lle</sup> Beauménard, rue du Colombier : MM. de Maillebois et de Villepinte.

M<sup>lle</sup> Brillant, rue des Fossés M. le Prince : l'abbé d'Hérétaire.

M<sup>lle</sup> Husse, rue Mazarine : M. Bertin de Blagny.

Cette libre vie n'empêche pas, au demeurant, le zèle le plus exact pour les devoirs du théâtre, mais, au théâtre même, M<sup>lle</sup> Beauménard a bien des occasions de caprices. Et voici que, chargée du rôle de la confidente Iras dans la tragédie de *Cléopâtre* (car une actrice comique doit alors pousser au moins une pointe dans le tragique), il lui prend fantaisie d'avoir l'auteur, Marmontel, à qui ne manquent point, alors, les bonnes fortunes. Il hérite des maîtresses du maréchal de Saxe, M<sup>lle</sup> Navarre et M<sup>lle</sup> Verrière, et rien n'est plus piquant que ses remords de tromper « le défenseur de sa patrie ». La période de bonheur terminée, il reste en termes d'amitié avec celles qui ont eu des faiblesses pour lui ; il aide M<sup>lle</sup> Verrière, à qui le maréchal n'a pas pardonné



son infidélité, à retrouver un parti convenable par la protection du prince de Turenne ; pour M<sup>lle</sup> Navarre, elle a gardé un si bon souvenir de lui qu'elle lui envoie son successeur, le chevalier de Mirabeau, venu de Bruxelles à Paris, le complimenter. La scène est charmante. Pour être reçu chez Marmontel, le chevalier invoque précisément ce titre de « successeur ». — « Monsieur, lui dit-il, je dois à M<sup>lle</sup> Navarre de lui rendre ce témoignage qu'elle a pour vous l'estime la plus tenace. J'ai été souvent jaloux de la manière dont elle me parlait de vous. A mon départ de Bruxelles, ce qu'elle m'a le plus expressément recommandé a été de venir vous voir et de vous demander votre amitié. » Et Marmontel de répondre que cette manière, noble, loyale et franche de se présenter lui inspire beaucoup d'estime pour M. de Mirabeau. On ne saurait déployer plus de politesse et de galanterie mutuelles — « Monsieur, ajoute Marmontel, puisqu'il m'a fallu être sacrifié, c'est du moins une consolation pour moi que de l'avoir été à un homme comme vous. » Le délicieux xviii<sup>e</sup> siècle est bien dans la philosophie de cette conversation.

M<sup>lle</sup> Clairon a aussi des bontés pour Marmon-

tel, ce qui ne l'empêche pas (car elle le traite en ami) d'avoir d'autres lubies, dont elle le prévient, en s'excusant auprès de lui de l'impossibilité où elle est de résister à un désir, mais elle ne veut point de faussetés, du moins. M<sup>lle</sup> Beauménard dispute Marmontel à M<sup>lle</sup> Clairon, et c'est là une des premières raisons des querelles, qui iront en s'envenimant, entre la soubrette et la tragédienne. A la vérité, il n'y a rien qui renseigne exactement sur la tournure que prit cette amourette. Mais il serait bien étonnant que Marmontel, bien qu'il n'ait parlé que fort sommairement et fort légèrement de M<sup>lle</sup> Bauménard, eût perdu l'occasion des bonnes grâces d'une troisième ancienne maîtresse du maréchal.

On sait d'ailleurs que *Cléopâtre* ne réussit point. La sérénité de Marmontel, à l'heure où il écrivait ses mémoires, ne l'a pas empêché d'atténuer, de beaucoup, la chute de sa tragédie, en en faisant « un demi-succès de onze représentations ». La pièce, à la vérité, fut sifflée, et un merveilleux aspic mécanique, qu'avait imaginé le subtil mécanicien Vaucanson pour la mort de Cléopâtre, contribua même à cet accueil ironique. « — N'est-ce pas l'aspic qui donne l'exemple? » disait-on. Vaucanson avait, en effet, poussé la

conscience, dans l'imitation de la nature, jusqu'à faire pousser au serpent un sifflement.

La création d'Iras n'est qu'un médiocre titre de gloire pour M<sup>lle</sup> Beauménard, mais elle paraît de plus en plus à l'aise dans les grandes sou-brettes du répertoire. Sa voix prend plus de mordant, le geste a plus d'ampleur et d'expression, son jeu a plus de brio. En un style un peu pompeux, un contemporain<sup>1</sup> dira d'elle, la revoyant, en ses souvenirs, telle qu'elle lui est apparue en ces années de jeunesse : « Elle inspire le plaisir en paraissant l'aimer, et, comme il est difficile de communiquer des sentiments que l'on n'éprouve pas, le caractère de son talent est de sembler dire, en sortant de la coulisse : « Je « suis d'un naturel heureux. Venez apprendre à « mes leçons à vous jouer du trouble de la vie, « des chagrins des amants, des soucis qui vous « suivent sous les lambris dorés. »

Cette même année, 1750, elle joue le rôle de l'Amour dans une comédie, le *Tribunal de l'amour*, qui n'a qu'une représentation. Mais si la pièce tombe, M<sup>lle</sup> Beauménard recueille ce galant madrigal :

1. Charrois. *Costumes et annales des théâtres de Paris.*

Ces jours passés, on vint dire à l'Amour  
 Qu'une beauté qui lui ressemble  
 Dont les yeux blessent chaque jour  
 Plus de mortels que tous ses traits ensemble  
 Vive, enjouée, et tendre tour à tour...  
 — Tendre, dit-il, je connais bien ma cour  
 Telle beauté n'est pas commune  
 Dans mes Etats, je n'en vois qu'une,  
 C'est Beauménard, ou je m'y connais mal.  
 — Oui, reprit-on, est-il une autre belle  
 Qui, dans Paris, tient votre tribunal ?  
 Sous vos habits que d'amants la friponne  
 Va désormais enchaîner sous sa loi  
 — Mais, dit l'amour, il faut qu'on lui pardonne  
 Chacun va la prendre pour moi<sup>1</sup>.

Le répertoire de Marivaux, dans lequel elle s'essaye aussi, n'est pas fait pour elle, cependant : elle a une gaité trop épanouie, qui trouve mieux son compte dans Molière et dans Regnard. Mais elle a des partisans si déterminés qu'il s'en faut de peu qu'ils ne déclarent que c'est la faute de Marivaux si elle ne réussit point dans son théâtre avec autant de bonheur que dans ses autres rôles. Par contre, elle triomphe dans *Zerbinette* des *Fourberies* et dans le *Bourgeois gentilhomme*. « Les personnes qui lui ont vu jouer *Zerbinette*

1. Grimm, 16 novembre 1750.



et Nicole n'oublieront jamais la vérité parfaite qu'elle offrait toujours au milieu de la gaieté la plus folle; elle la portait au point d'électriser les spectateurs, et de leur faire éprouver également les accès d'un rire inextinguible<sup>1</sup>. »

A ces rôles de soubrettes, elle donne aussi le piquant du costume. Bien conseillée, suivant les idées de réforme qui sont dans l'air, elle qui a, à la ville, toutes les élégances, elle s'avise d'abandonner à d'autres le taffetas, les plumes, la gaze<sup>2</sup>; elle se coiffe d'une cornette, s'habille d'une robe simple, revêt un tablier tout uni. L'innovation étonne un peu d'abord, mais, d'une jolie femme, tout paraît charmant. C'est Préville, sans doute, Préville, son ancien camarade des tournées de Monnet, poussant si loin le souci du

1. Lemazurier, tome II.

2. « Quand les paniers furent inventés et que cette mode fut devenue essentielle pour la parure des dames françaises, les comédiennes, avec raison, firent usage de cet ajustement dans les pièces où elles peignaient les mœurs de la nation... Mais bientôt Cornélie, Andromaque, Cléopâtre, Phèdre et Mérope se montrèrent sur la scène vêtues de cette manière; c'est ce qu'on ne se persuadera jamais qu'en admirant la foule des contradictions que la cervelle humaine se plaît à rassembler. Les rôles de paysannes, jusqu'à celui de Martine des *Femmes savantes*, furent joués avec de grands paniers, et l'on aurait cru pécher contre les bienséances en paraissant autrement. »  
(Lettre de M. de Crébillon sur les spectacles.)

costume, qui l'invite à cette habile simplicité. Prévile en Crispin, M<sup>lle</sup> Beauménard en Lisette, c'est un feu d'artifice dont les fusées éblouiront encore les vieux amateurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, évoquant leurs souvenirs.

## V II

Mais, au milieu de ces liaisons et de ces passades, une rencontre s'était produite. Le sort faisait vivre côte à côte dans ce même théâtre M<sup>lle</sup> Beauménard et Bellecour, l'amant, qui n'avait jamais été oublié, de la période des débuts, le comédien avec qui il y avait les affinités de métier, en outre de celles du plaisir partagé.

Le tragédien Lekain<sup>1</sup>, le protégé, l'élève de

1. Le *Mercur*e de septembre 1750 l'appelle « M. Kin ». Il lui trouve de l'intelligence, « une expérience très pathétique », mais des défauts sans remède. Le *Mercur*e, suivant l'opinion du parterre, devait bientôt changer ces défauts en qualités.

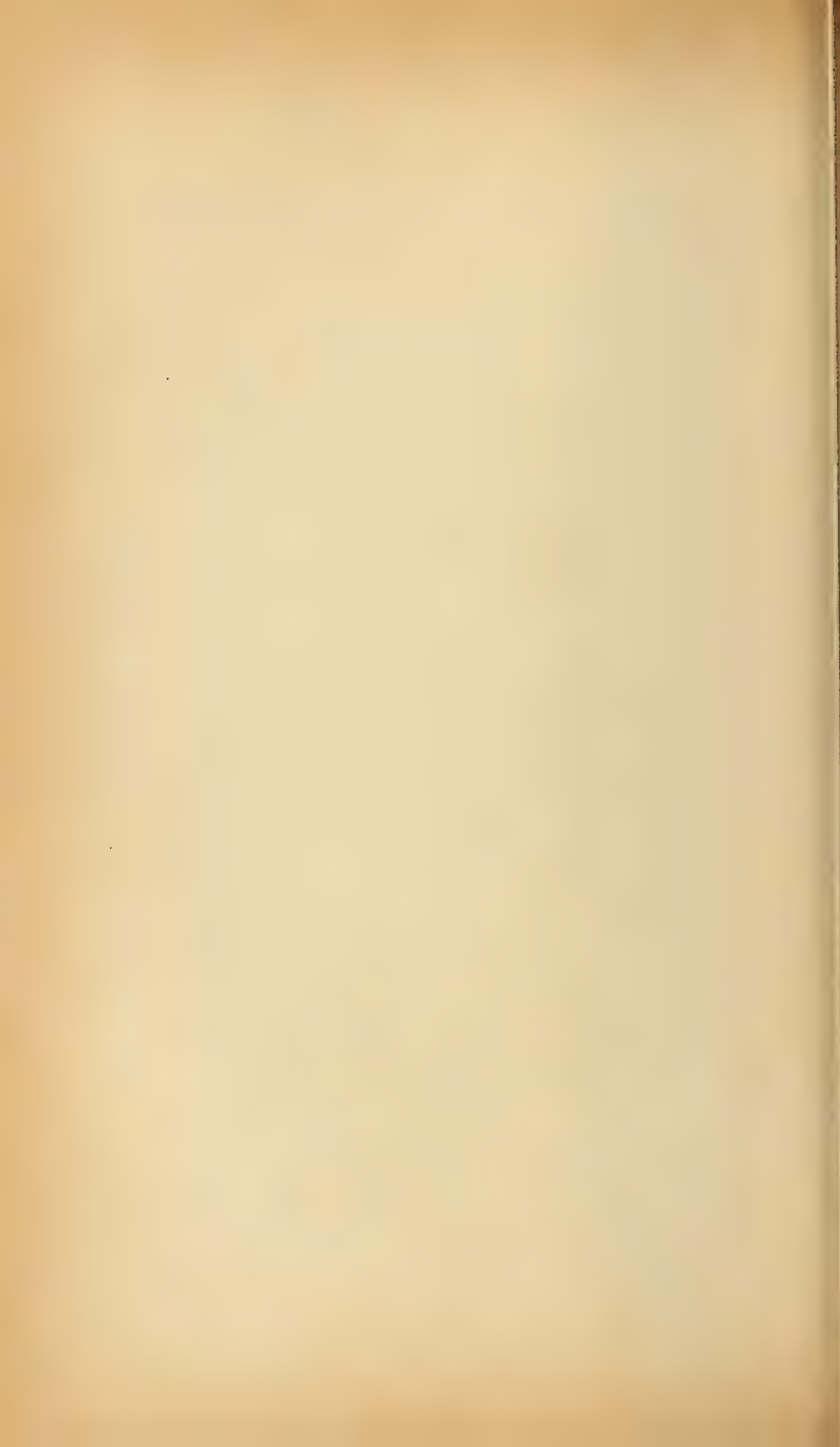


**COLIN**  
*Dans les Aveux indiscrets*

PORTRAIT DE BELLECOUR  
(Rôle de Colin des *Aveux indiscrets*)

D'après une aquarelle conservée à la Comédie-Française





Voltaire, dont les débuts avaient été imposés par un ordre du duc d'Aumont, avait trouvé chez ses nouveaux camarades de la Comédie une hostilité singulière, et M<sup>lle</sup> Clairon menait la campagne contre lui, âprement, avec une méchanceté aiguisée : qui se fût douté, alors, qu'un jour viendrait où une réconciliation, scellée dans l'alcôve, entre les deux artistes, serait un des racontars de Paris ! Aux répétitions et en scène, tous les moyens de nuire à Lekain, dont on ne pouvait nier la puissance tragique, étaient savamment employés ; sa disgrâce physique, que le public oubliait, ne pensant plus qu'à la véhémence de son jeu, était sans cesse exploitée contre lui. « Il a l'apparence d'un homme qu'on est entrain de rouer », disait Collé. A la Comédie, le mot d'ordre était qu'il avait l'air « hideux et ignoble » ; on lui reprochait « de manquer de tenue », et, puisqu'il était malaisé de l'attaquer dans son talent, on l'accusait d'un déplorable abandon « dans ses habits ». Lekain, ayant la conscience de sa valeur, s'exaspérait, ripostait par de redoutables épi-grammes contre M<sup>lle</sup> Clairon, organisatrice de la cabale. Les choses s'envenimaient. « — Monsieur, lui disait publiquement la tragédienne,

vous avez l'âme aussi laide que la figure. » Dans son irritation, Lekain cédaux suggestions du chevalier de la Morlière, un aventurier de plume toujours disposé à pêcher en eau trouble, et signait la lettre fameuse que celui-ci avait rédigée, qui se terminait par ces mots sanglants : « Le meilleur moyen de vous venger de moi, madame, c'est de me donner une de vos nuits. »

M<sup>lle</sup> Clairon éclatait en transports d'indignation, menaçait de se retirer si l'insolent n'était pas exclu de la Comédie, et faisait tant que Lekain était, en effet, obligé de quitter le théâtre, où il ne devait rentrer que l'année suivante, après avoir obtenu, par l'intervention du duc de Belle-Isle, son pardon de la tragédienne offensée. Pendant son exil, on lui avait cherché un remplaçant. Quelle importance avaient alors dans l'État les affaires de théâtre ! Après le maréchal de Richelieu, M<sup>me</sup> de Pompadour elle-même avait été mêlée à des négociations qui avaient eu pour résultat d'appeler Bellecour de Bordeaux à Paris. Au point de vue extérieur, il ne pouvait pas y avoir un plus grand contraste entre Lekain et son successeur. Bellecour était tout à fait un joli homme, bien

qu'il eût le front un peu fuyant ; il était l'élégance même, jusqu'au raffinement ; nul ne portait avec plus d'aisance le costume ; nul ne singeait mieux que lui la grâce dans l'impertinence. Le 21 décembre 1750, Bellecour avait débuté dans Achille d'*Iphigénie*. Il était habillé avec soin, il avait belle prestance, c'était un Achille charmant. Mais on avait bien dû reconnaître que la tragédie n'était pas son fait. Il avait fort plu, au contraire, dans la comédie, et il semblait créé pour jouer le marquis de Moncade de l'*Homme à bonnes fortunes*. Il avait lui-même compris, avec son intelligence théâtrale, qu'il ne devait pas forcer son talent, qu'il avait tout intérêt à ne pas sortir d'un emploi où il réussissait, et il arriva que, choisi pour éclipser Lekain, il fut de ceux qui souhaitèrent le plus vivement son retour. La place qu'il s'était faite devenait peu à peu assez brillante pour son ambition ; pendant vingt ans, il allait être une des colonnes de la Comédie.

Les circonstances réunissaient donc de nouveau M<sup>lle</sup> Beauménard et Bellecour, dont l'attachement se ravivait, sans qu'ils prétendissent l'un et l'autre y mêler de la jalousie. Bellecour était un homme raisonnable, qui comprenait les



exigences de l'existence d'une jolie femme fort à la mode; il avait, de son côté, des succès, qui étaient aussi une condition de son prestige sur les planches.

Dans son rôle, quand Bellecour  
Feint d'être amoureux de l'actrice,  
En secret, quelque spectatrice  
Souvent lui promet du retour,

disait un quatrain, alors répandu. Entre M<sup>lle</sup> Gogo et lui, ce devait être une série de reprises et de quitteries, pendant longtemps, une amitié qui avait des retours de passion, du caprice qui revenait, au milieu de préoccupations mutuelles de métier, des conseils demandés et donnés, dans une nuit accordée au plaisir. Il y avait entre eux ce lien du théâtre, plus fort que les autres, noués par le hasard ou l'intérêt.

Bellecour, avec sa mine avantageuse, était un comédien appliqué et attentif, « exact et épluché », a dit de lui Fleury, qui ne le vit, il est vrai, que sur le tard. Il avait un grand sens du théâtre, et ses avis étaient précieux à M<sup>lle</sup> Beauménard. Si Voltaire fut sévère à son égard, c'est qu'il ne pouvait oublier, alors que personne ne pensait plus à ces incidents, les conditions dans

lesquelles il était entré à la Comédie, contre Lekain. En dehors de ses rôles, toujours remplis avec soin, il était fort utile au théâtre, et, en souvenir de ses études de peintre, c'était lui qui devait, bientôt, s'occuper particulièrement des décorations nouvelles. En diverses circonstances, il fut chargé des intérêts communs. L'aisance de ses manières, sa facilité de parole, un air d'assurance aidaient à ces missions.

Il était évidemment tolérant pour les autres et pour lui-même, mais il passait pour honnête homme, et il était ombrageux en ce qui concernait son état de comédien. Un soir qu'il avait été convié, avec Préville, à souper dans une brillante compagnie, à Neuilly, il entendit le gentilhomme dont il allait être l'hôte dire à un ami : « Nous avons Bellecour et Préville qui nous amuseront : ce sont deux drôles de corps. » Bellecour prévint Préville, et tous deux s'entendirent pour ne pas desserrer les dents pendant le souper, ou pour ne répondre au plus que par des monosyllabes. L'amphytrion s'étonna de cette attitude et ne cacha point qu'il avait espéré, de la part des artistes priés à sa table, plus de gaîté. « Si vous voulez bien vous rendre à la Comédie demain, dit Bellecour, nous

tâcherons de vous satisfaire par nos talents<sup>1</sup>. »

La liberté de M<sup>lle</sup> Beauménard n'était donc en aucune façon aliénée par ses intermittents retours à sa première affection. En 1753, le fermier général Daugny s'éprend de la comédienne; il s'éprend d'elle furieusement, avec une hâte extrême de mettre à ses pieds ses trésors. C'est une figure bien représentative de son temps que ce Daugny, qui, vingt ans auparavant, avait hérité de la charge de son père. Celui-ci avait laissé la réputation d'un gourmand illustre, prisant à ce point l'art de la table que lorsqu'il avait été mis au régime par ses médecins, il n'avait pu renoncer à voir bien manger, tout au moins. Avec une manière d'héroïsme, il continuait à donner à des convives choisis, dignes appréciateurs d'une cuisine raffinée, des dîners auxquels il ne prenait part qu'en spectateur. Il faisait servir les mets qu'il avait préférés, les vins dont il connaissait l'origine, et, tandis que ses hôtes les savouraient, il se recueillait et *il se souvenait!* Conso-

1. Bellecour a été mis à la scène dans un vaudeville de Villeneuve et Leroy (Palais-Royal, 10 août 1838), *Mademoiselle Dangeville*. Il aide là à mystifier le jésuitique pédant Patouillet, l'ennemi des comédiens.

lation toute philosophique. Son estomac délabré ne lui permettait plus de goûter à ces chefs-d'œuvre culinaires, mais il en respirait le parfum. Ainsi ce riche en était-il venu à faire comme ce pauvre, qui dînait de l'odeur des cuisines.

Son fils avait eu, lui, le goût de l'amour. Il était de fort bonne compagnie, il avait des manières aimables, il n'était point mal fait, et il ne manquait pas d'une sorte de culture. Mais il n'y eut guère d'homme plus trompé que lui. Il admettait bien, sans doute, de l'être un peu, et il eût été, en effet, du plus mauvais ton d'attacher trop d'importance à ces mésaventures. Mais il le fut dans des proportions dépassant les bornes, et dans des conditions qui s'accompagnaient de ridicule.

Quelques années avant qu'il rencontrât M<sup>lle</sup> Beauménard, sa liaison avec M<sup>lle</sup> Coupée, actrice-récitante à l'Opéra, lui avait valu des déboires dont Paris s'était fort égayé. M<sup>lle</sup> Coupée, qui était la fille d'un fiacre, était une petite personne extrêmement jolie; les cheveux châtains presque blonds, le teint d'un éclat admirable, la bouche la mieux dessinée, les yeux vifs, le nez un peu pointu peut-être, mais élégamment pointu, un ensemble aristocratique



que le hasard avait donné à cette Parisienne née dans une quasi-misère. Elle s'était fort vite affinée. On l'avait dénichée pour le comte de Durazzo, le futur impresario en chef des spectacles impériaux de Vienne.

Daugny avait succédé au comte de Durazzo, et il avait traité magnifiquement M<sup>lle</sup> Coupée. Il l'avait installée, dans un cadre digne de sa beauté, rue Saint-Honoré, et il n'était soins et attentions qu'il ne lui témoignât. Ce n'était pas seulement la vanité de Daugny, qui était satisfaite d'afficher une des plus charmantes filles d'Opéra; il prétendait à l'amour, et M<sup>lle</sup> Coupée ne se faisait pas faute d'assurer au financier qu'elle lui rendit sa tendresse. Cependant, il eut, une nuit qu'il était venu à l'improviste rue Saint-Honoré, le désagrément de trouver sa maîtresse couchée avec le duc de Grammont. Le fermier général tombait du haut d'un beau rêve. Il eût sans doute pardonné, cependant, si le duc de Grammont, loin de s'excuser, n'eût eu l'impertinence de manifester son impatience d'être inopportunément dérangé en ses aimables occupations. Il avait même renvoyé Daugny, non sans le persifler. Daugny, presque battu et mécontent, avait congédié M<sup>lle</sup> Coupée. Celle-ci

n'avait point trouvé chez le duc de Grammont, qui était engagé avec M<sup>lle</sup> Fauconnier, un remplaçant à son fastueux ami. Songeant à tout ce qu'elle avait perdu, pour un caprice, elle avait été trouver Helvétius, le fermier général philosophe, pour lui demander d'être entre elle et Daugny un messenger de paix. Helvétius avait fait consciencieusement la démarche, mais il avait trouvé Daugny encore trop irrité pour réserver un bon accueil à ces ouvertures d'une réconciliation. Alors, Helvétius, touché des larmes qui coulaient sur un beau visage, avait proposé à M<sup>lle</sup> Coupée de se charger d'elle jusqu'à qu'il eût apaisé les ressentiments de son collègue. Grâce à ses soins, M<sup>lle</sup> Coupée fut fort galamment logée rue Saint-Marc. N'était-ce pas un joli arrangement, cette façon de donner le temps à la délaissée de se faire amnistier d'une incartade ?

Tout entier à l'humanité

A l'instruire, à l'aider, il consacra sa vie...

disent les premiers vers d'une dédicace sur un portrait d'Helvétius. Il restait là fidèle à la devise composée pour lui. L'auteur de *De l'Esprit* n'était pas toujours absorbé dans ses méditations ; d'ailleurs, il était bel homme, il avait du

goût pour les femmes, et on raconte qu'il dansait parfaitement bien.

Mais, à ce moment, il songeait à son mariage avec M<sup>lle</sup> de Ligniville, et il ne désirait pas s'attarder en une liaison, tant que M<sup>lle</sup> Coupée lui plût. Il bénéficiait de ses bonnes grâces, mais, en même temps, il disait à Daugny les regrets et le repentir de la belle coupable, et, étant mieux à même que quiconque de porter ce témoignage, il garantissait la décence de sa conduite. L'amant présent plaidant la cause de M<sup>lle</sup> Coupée auprès de l'amant de la veille pour qu'il redevienne celui du lendemain, n'est-ce pas bien là un trait d'époque?

Daugny finit par pardonner, et M<sup>lle</sup> Coupée, qui ne pouvait nier, trouva sans doute le moyen de persuader son fermier général qu'elle ne l'avait trompé que par mégarde. Cette « reprise » dura trois ans, pendant lesquels M<sup>lle</sup> Coupée eut une fille. Daugny, assez fier de sa paternité, montra de la magnificence en cette occasion. Sa sensibilité s'éveilla et il allait voir l'enfant mis en nourrice à La Garenne. Mais il apprit une particularité qui ne put pas ne point le frapper. Un conseiller de la Chambre des Enquêtes, M. Doublet de la Bauche, avait, de

son côté, donné une somptueuse layette. Pourquoi M. de la Bauche s'était-il permis cette libéralité? Daugny s'avisa de vouloir être renseigné et ce fut avec un vif déplaisir qu'il connut que le conseiller avait commencé à avoir les faveurs de M<sup>lle</sup> Coupée dans le temps même qu'il lui ouvrait de nouveau les bras.

Cette fois, Daugny, se jugeant un peu trop joué, eut de grands transports de colère. Il renvoya assez rudement l'incorrigible infidèle et jura de se venger de M. de la Bauche. Une vengeance qui manquait d'élégance. Accompagné de quatre laquais, qu'il avait armés de bâtons, il attendit le conseiller de la Chambre des enquêtes sur la route de Versailles, une nuit, et ordonna à ses hommes d'arrêter le carrosse qui le ramenait à Paris. Mais l'aventure tourna mal pour Daugny. M. de la Bauche, bien qu'il n'eût avec lui qu'un cocher poltron, bondit bravement, l'épée à la main, sur ses agresseurs, les mit en fuite, et, ayant reconnu le fermier général qui surveillait l'opération, le traita sans ménagements, en se servant de son épée comme d'une canne<sup>1</sup>.

1. *Arch. de la Bastille. Rapports de Meunier.*



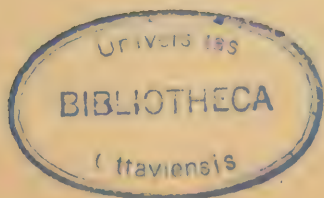
La façon dont avait tourné cette entreprise rendit Daugny plus prudent vis-à-vis de M. de la Bauche, mais, son irritation croissant contre M<sup>lle</sup> Coupée, il organisa contre elle un assez misérable guet-apens, quelques jours plus tard. On n'a pas de détails précis sur cette seconde attaque. On sait seulement qu'il s'agissait de dépouiller entièrement la jeune femme de ses vêtements, sans qu'il lui fût fait plus de mal, pendant que, elle aussi, elle revenait de Versailles. Il y a quelque obscurité dans cette affaire, sur laquelle on n'a que les traces sommaires d'un interrogatoire au corps de garde de la barrière de la Conférence.

La fantaisie prit à Daugny de guerluchonner, à son tour, lui qui avait été tant dupé. M<sup>lle</sup> de Lair, maîtresse du marquis de Castremontès, lui voulut bien donner l'illusion de jouer ce rôle d'amant préféré, qui ne dut guère lui coûter moins cher que celui d'entreteneur. Il s'imaginait prendre une revanche. Mais M<sup>lle</sup> de Lair, qu'on représente d'ailleurs dans les rapports des inspecteurs de police comme une fort méchante créature, lui accordait bien peu de tendresse, pour un amant de cœur, et Daugny finit par douter d'un bonheur si peu évident. Il

n'était pas fait, décidément, pour jouer les guerluchons.

Au moment où il rencontra M<sup>lle</sup> Beauménard et s'engoua d'elle, il était engagé dans une liaison avec une aventurière, M<sup>me</sup> Varnier, qui se donnait comme la femme d'un président au Parlement de Grenoble. M<sup>me</sup> Varnier ne se faisait pas faute, d'ailleurs, de recevoir à son insu M. de Colignon, major du régiment de la Couronne-infanterie, ou d'avoir des bontés pour M. de Montmorin, gouverneur de Fontainebleau, de sorte que Daugny avait beau changer de maîtresse, ce qui ne changeait pas, c'était l'obstination de celles-ci à n'avoir aucun souci du pacte conclu. Pour M<sup>lle</sup> Beauménard, le fermier général Danguy retrouvait des feux tout neufs et aussi des illusions toutes neuves. M<sup>me</sup> Varnier fut congédiée en hâte avec un présent de dix mille écus.

Tel était l'homme qui se flattait, disposé à tous les sacrifices pour plaire, de retenir un cœur volage qu'il devait être bien difficile d'emprisonner, fût-ce dans la prison la plus dorée.



## VIII

Une période de faste. C'est une aile de l'hôtel même de Daugny, dans la partie de la rue Grange-Batelière qui est devenue la rue Drouot, qu'habite M<sup>lle</sup> Beauménard<sup>1</sup>. Cet hôtel, construit sur les terrains achetés à M. de Laborde, par

1. Cet hôtel portera, d'après le premier système de numérotage, le n<sup>o</sup> 498 de la rue Grange-Batelière. Danguy l'habitera encore en 1789. Une partie de la mairie de la rue Drouot se rattache à ce qui en reste. Il y a eu souvent confusion entre trois hôtels distincts, celui de Daugny, celui du comte de Mercy-Argenteau et l'hôtel situé en face de celui de Daugny, qui servit un moment au ministère de la Guerre. La présence de Daugny, qui possède un cabinet d'histoire naturelle renommé (la dernière passion que lui permette son âge!), est constatée par l'*Almanach de Paris*, chez les Clapart, 1789.

l'architecte Brizeux, est parfaitement magnifique. On y accède par une large avenue et sa façade présente un bel aspect, imposant plus que gracieux, d'abord, mais d'une remarquable pureté de lignes. Cet hôtel fait figure de palais. Mais ce sont l'aimable et le charmant qui ont présidé à sa décoration intérieure, et on peut l'imaginer, cette décoration, par les noms des maîtres qui y ont contribué. On a leurs noms<sup>1</sup> : ce sont Boucher, Vanloo, Eisen, Le Lorrain, Huilliot, le sculpteur Pineau. Tous les raffinements de l'art ont été réunis. L'agrément particulier de cette demeure, dont les jardins s'étendent jusqu'au faubourg Montmartre actuel, c'est qu'elle est aussi agreste, selon les goûts du temps. On a ménagé l'amusement d'une campagne artificielle, une prairie, des étables, une laiterie, une ferme coquette. Il y a de plus dans ces jardins un petit temple dédié à l'amour et des ruines factices. C'est une des curiosités du nouveau Paris que ce mélange de splendeurs et de grâces bucoliques. Il y a aussi un grand manège couvert. Que n'y a-t-il pas dans cette merveilleuse habitation, dont M<sup>lle</sup> Beauménard

1. *Voyage pittoresque dans Paris*, 1765.



se trouve la reine ! Ses appartements privés sont d'un goût délicieux d'ameublement. L'ébéniste Cressent a travaillé les commodes, les secrétaires, les bonheurs-du-jour ; Pierre Germain a fourni les objets d'orfèvrerie, dont une toilette d'argent ; le clavecin, avec ses peintures sur fond d'or, a été commandé à Ruckers. Lazare Duvaux a réuni les objets de Chine qui apportent, au milieu de ces élégances françaises, la note exotique. Le cabinet en niche, blanc avec motifs peints au vernis Martin ; le boudoir, argent et rose, avec plafond en glaces ; la chambre à coucher avec son lit — cet autel — en bois sculpté et doré, au dossier représentant des amours, surmonté d'un dôme et posé sur une marche ; les salons à l'orientale (car la turquerie est fort à la mode), et, dans le dernier goût de l'époque, la salle de bains en marbre, à l'antique, qui forment dans l'hôtel le domaine de M<sup>lle</sup> Beauménard, semblent à peine assez beaux à Daugny pour son idole. Les bijoux, diamants, pierreries, bracelets, colliers, boîtes d'or émaillées, tablettes, s'amoncellent dans les écrins. Quand la reine de ce somptueux logis veut sortir, c'est dans un magnifique carrosse à sept glaces.

De ce luxe vraiment princier, elle se grise quelque temps; elle prend de grands airs; elle a même des pudeurs imprévues. Ainsi se scandalise-t-elle du manque de tenue de M<sup>lle</sup> Hus, sa camarade, celle-là qui, plus tard, sera l'héroïne fort décontenancée de l'aventure si joliment contée par Diderot. M<sup>lle</sup> Hus n'est-elle pas restée enfermée, trois heures durant, dans sa loge, avec M. de La Vaupallière? M<sup>lle</sup> Beauménard s'indigne, et s'écrie « qu'on peut être p... à la Comédie-Française, mais pas tant qu'elle<sup>1</sup>. » La petite Hus, fort effrontée, riposte vivement, et a, à la vérité, de quoi riposter. La querelle s'envenime. M<sup>lle</sup> Beauménard interdit à M<sup>lle</sup> Hus de lui parler, désormais, défense qui ne provoque que des moqueries. Il faut, au foyer, séparer les deux actrices.

L'insolence qu'a prise M<sup>lle</sup> Beauménard, avec le train que Daugny lui permet de mener, lui vaut d'ailleurs, à ce moment, des épigrammes assez âpres. Il ne faut pas d'ailleurs s'étonner du trait final d'un couplet fait sur elle : c'est, alors, une accusation communément lancée contre toute femme qui a la faveur de la mode.

1. *Arch. de la Bastille*, 11.846.

Baisse, Gogo, ta tête altièrè,  
 Rougis de tes succès honteux.  
 En vain ta contenance fière  
 Attire sur toi tous les yeux :  
 Paris, théâtre de ta gloire  
 Sur des tréteaux, dans une foire,  
 Vit éclore tous tes talents,  
 Et dans Lyon on trouve encore  
 Plus d'un malheureux que dévore  
 Le virus de tes agréments<sup>1</sup>.

Dans un autre pamphlet rimé, elle est appelée  
 « galérienne de Cythère ».

Toi chez qui l'heureux don de plaire  
 Se change en un art infernal...

Même pointe perfide, qui est monnaie courante satirique.

Dieux! que vois-je, de pierreries  
 Ta gorge étale un triple rang  
 ... De Desaigne, écolière habile,  
 La ville, en dupes si fertile  
 Ne peut suffire à tes exploits...

M<sup>lle</sup> Beauménard hausse les épaules : on ne chanssonne ainsi que celles qu'on envie. Elle éprouve seulement quelque irritation de ce surnom de Gogo qui lui reste avec tant de persistance,

1. *L'Espion anglais*, t. V, p. 223.

encore qu'elle ait conquis quelque éclat à son nom de théâtre. Elle vit dans la compagnie brillante, au moins par ses dehors, de Messieurs des Fermes générales, les Caze, les Brissart, les Le Bouexière, qui rivalisent avec Daugny de luxe et de dépenses ; mais sans doute pense-t-elle au trait de Diderot « qu'ils engloutissent des millions sans avoir dit un bon mot ». C'est le temps où les « Ventres dorés » mènent rondement les fortunes le plus souvent scandaleusement acquises. Quelques-uns d'entre eux sont nés dans la finance, dévorent l'héritage paternel et les revenus de leur charge : ils ont la folie des femmes, la folie de bâtir, la folie du coûteux, sous quelque forme que ce soit. C'est l'heureuse génération des « enfants de Plutus » ; celle qui viendra après elle rendra de terribles comptes, et plus sage, pourtant, payera pour les autres. Les dépenses de quelques-uns d'entre eux ont « cet air distingué » dont parle Grimm à propos de celles de Bouret, qui finit par se ruiner et par n'avoir plus de ressource que le suicide, après que se sont fondus entre ses mains quarante-deux millions. Certains ont de l'esprit, aiment les tableaux, les œuvres d'art, les livres, le théâtre, reçoivent les gens de lettres et les



artistes, sont curieux de belles choses. Mais combien d'autres n'étaient que des splendeurs dérisoires, n'ont que des goûts inspirés par la mode, ne sont que des goinfres en toutes leurs fantaisies!

Daugny trouve son plaisir dans l'ostentation. Il veut la plus belle maison, la table la plus fastueuse, la maîtresse la plus enviée. Mais il peut tout donner, sauf, avec son propre fonds, quelque amusement à une femme d'intelligence alerte et vive. Cet amusement, M<sup>lle</sup> Beauménard n'a pas de peine à le trouver ailleurs, et le fermier général est, de nouveau, exposé à quelques mésaventures. Un officier aux gardes françaises, le chevalier Dasnière, fort bel homme, et qui n'a pas accoutumé d'avoir d'onéreuses bonnes fortunes, est bien traité, semble inspirer un assez vif caprice, confie peut-être parfois ses embarras à l'amie du financier, s'acquitte de ses emprunts en gaîté et en exploits amoureux. Les représentations de la Desaignes, qui tient alors auprès de M<sup>lle</sup> Beauménard l'emploi de très experte demoiselle de compagnie, n'empêchent pas la comédienne de recevoir le chevalier dans ses appartements. Elle se plaît même à le garder près d'elle pendant plusieurs jours sous des

déguisements, avec des artifices de théâtre. Ce n'est pas pour rien qu'elle a joué le *Galant Jardinier* : comme le Léandre de la pièce de Dancourt, le chevalier Dasnières passe pour un aide-jardinier, employé aux travaux du parc, prêt, au premier signal, à quitter le râteau, dont il se sert gauchement, pour rejoindre l'instigatrice de cette comédie. Elle s'en divertit, avec des déris, et elle reproduirait volontiers, avec M. Daugny pour dupe, la scène où M. Dubuisson, trouvant Léandre aux pieds de Lucile, celle-ci feint aussitôt de suivre le dessin sur le sable d'un projet de parterre.

Mais, malgré son goût du moment pour le chevalier, elle souffre malaisément que Bellecour se soit engagé dans une liaison avec une jolie fille, M<sup>lle</sup> Herny. Si occupée qu'elle soit de son côté, il semble que M<sup>lle</sup> Beauménard ne lui veuille permettre que des passades, et qu'elle éprouve quelque jalousie d'un attachement prenant un semblant de sérieux. Ce cœur volant de l'actrice reste pourtant tyrannique, et ce sont là d'amusantes complexités : elle se permet tout, mais elle prétend garder des droits sur Bellecour, dans certaines limites. En dépit de tous ses entraînements, c'est toujours à lui qu'elle revient.

Elle jette feu et flamme dès qu'elle apprend que Bellecour ne quitte plus M<sup>lle</sup> Herny, sent se raviver pour lui des sentiments ardents, tout comme si elle n'avait pas et Daugny, et Dasière, et d'autres encore, et, avec son impétuosité et sa violence coutumières, elle fait grand éclat. C'est un heurt singulier d'instincts et d'emportements. Elle guette Bellecour et M<sup>lle</sup> Herny, fait un terrible esclandre, sépare les deux amants, ramène victorieusement Bellecour, laisse l'autre désespérée, et si désespérée, en effet, qu'elle tente de se poignarder<sup>1</sup>. Au milieu de cette fureur de plaisirs d'une époque légère, il y a, parfois, un peu de tragédie, des amourettes qui tournent à la passion, des résolutions extrêmes, des âmes emportées, du sang. Un peu plus tard, ne sera-ce pas l'empoisonnement de M<sup>lle</sup> Gernancé, une « impure » fort à la mode, qui ne supporte pas l'abandon de M. de Flammanville, officier aux gardes, et s'empoisonne? A la vénalité, aux frivolités, à tout le tapage du luxe et des vanités, se mêle, d'aventure, de l'amour, qui est du véritable amour.

Cette « reprise » de Bellecour sur M<sup>lle</sup> Herny

1. *Arch. de la Bastille*, 11.846.

fait du bruit à l'Opéra, auquel appartient la délaissée, et à la Comédie; elle en fait dans la ville, qui raffole des histoires de coulisses, et il est bien difficile que M. Daugny ne soit pas instruit de l'aventure où M<sup>lle</sup> Beauménard a joué un rôle de tigresse. « Il n'est pas trop content », dit, plaisamment, le rapport de police; mais il se rappelle qu'on s'est fort moqué de lui quand il a montré un peu trop vivement son impatience des infidélités de ses autres maîtresses, et il juge prudent de se taire, cette fois, ou de garder ses reproches pour l'intimité. Puis, peut-il avoir la prétention, qui sentirait son homme du commun (et il a ses origines dans une bonne famille de robe), d'exiger une perpétuelle constance? M<sup>lle</sup> Beauménard lui répond, sans doute, que ce sont là affaires de théâtre, qui ne le regardent point.

L'amour-propre de la comédienne étant satisfait, elle permet à Bellecour d'autres distractions et s'en accorde à elle-même : « Je lui dois cette justice, écrit Chevrier, que tous ses guerlu-chons étaient des gens comme il faut. » Ce serait une tâche hasardeuse que de les dénombrer, et ce ne sont, du reste, que des indications caractéristiques qui importent dans cet essai de



reconstitution d'une existence représentative d'un temps et d'un milieu. C'est encore Chevrier qui raconte que, dans un caprice sentimental, elle vient en aide à un certain marquis de V. P., enfermé pour dettes au For-l'Évêque : selon lui, elle accourt, apportant les six mille livres qui sont la rançon de la liberté du marquis, et l'emmène, victorieusement. Ces largesses, faites avec les fonds qu'il fournissait, auraient, à la fin, révolté Daugny et cette dernière frasque aurait été cause de la rupture entre le financier et la comédienne. La vérité oblige à dire que les registres d'érou du For-l'Évêque ne contiennent aucun nom commençant par les initiales données par Chevrier, gazetier narquois, accueillant volontiers toutes ces médisances<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, la rupture se produit, et M<sup>lle</sup> Beauménard reconquiert une liberté que, d'ailleurs, elle n'a jamais beaucoup aliénée.

1. M. Funck-Brentano a pris la peine, sur ma prière, de faire cette vérification. C'est dire que, par les soins de l'historien de la *Bastille des comédiens*, elle a été minutieuse.

## IX

Si l'on se fie à ces amusants rapports des inspecteurs de police qui jettent tant de clartés sur la vie intime du xviii<sup>e</sup> siècle, Daugny fut « inconsolable » de son divorce avec M<sup>lle</sup> Beauménard<sup>1</sup>. Elle l'avait fort trompé, mais c'était une si séduisante maîtresse ! non pas une jolie poupée, comme d'autres, mais une femme, prime-sautière, d'un esprit mordant, toujours nouvelle, tant elle avait d'humeurs différentes. Applaudie, d'ailleurs, car sa situation à la Comédie grandissait, applaudie non point complaisamment, mais par le parterre ravi de son rire triomphant,

1. Rapport du 12 octobre 1754.

et ces applaudissements chatouillaient l'amour-propre du fermier général. Il n'y a donc rien de plus improbable que la version de certains récits de seconde main, d'après lesquels Daugny aurait « chassé » M<sup>lle</sup> Beauménard. Elle l'avait habitué à la patience, à une patience qu'il n'avait pas connue autrefois, et, des reproches, elle l'eût tôt conduit aux excuses, si elle l'eût voulu. Mais elle était lasse d'un semblant de contrainte; elle était lasse d'un décor trop doré, elle était lasse du Trianon de la rue Grange-Batelière et de ses merveilles.

Daugny finit par demander l'oubli de son dépit à une fille d'Opéra, M<sup>lle</sup> Liacourt, qu'il prit un jour le parti d'épouser, après lui avoir fait quitter Paris quelque temps.

On voit successivement, parmi les adorateurs de M<sup>lle</sup> Beauménard, M. Fabus, trésorier général des Invalides, M. Le Maistre de la Martinière, trésorier général des Fortifications, le comte de la Marche, liaisons coupées de retours à Bellecour, poursuivant, en dépit des mauvais augures de Voltaire, une heureuse carrière de théâtre.

Puis, dans cette vie frivole, une vraie passion, soudain, non plus un engouement, un caprice, mais de l'amour, de l'amour ardent,

romanesque, qui met sa poésie dans une vie qui n'a été que légère, la relève, en quelque sorte.

L'homme qui l'inspirait était un officier de vingt-sept ans, séduisant et charmant, Charles-Joachim Rouault, marquis de Gamaches. Sous le nom de comte de Cayeu (il ne prit son autre nom qu'à la mort de son père) il avait commencé à servir en 1746, comme lieutenant au régiment du Roi, l'année même où M<sup>lle</sup> Beauménard faisait campagne militaire, elle aussi, dans la troupe du maréchal de Saxe. A la bataille de Rocoux, il commandait une compagnie. Sans doute, il avait applaudi la comédienne dans *Cythère assiégée* ou dans *le Coq du village*. Elle n'avait alors été pour lui que cette piquante M<sup>lle</sup> Gogo dont les aventures défrayaient les conversations du camp. Il s'était trouvé aussi au siège de Maëstricht, comme capitaine au régiment du Romain. Depuis 1749, il était colonel des grenadiers de France<sup>1</sup>. Il était le frère de ce comte d'Egreville, de complexion fort galante, dont il est souvent question dans les mémoires secrets et les gazetins du temps, pour ses folles équipées. Il avait pour sœur cette marquise du

1. Arch. de la Guerre.



Rumain, fort crédule aux oracles, que mystifia Casanova par un tour de sa façon.

Lui-même avait eu des aventures assez rentissantes, notamment avec la princesse de Chimay, auprès de qui lui avait succédé le baron de Talleyrand<sup>1</sup>. Il avait de l'esprit et, entre deux campagnes (il fut de presque toutes celles du règne), c'était un gentilhomme très parisien.

Sa liaison avec M<sup>lle</sup> Beauménard avait commencé par jeu, par un goût mutuel, par « un échange de deux fantaisies ». Qui eût pu croire qu'il y eût quelque sentimentalisme secret en M<sup>lle</sup> Gogo, camarade amusante, aux réparties acérées, souvent agressive dans les coulisses de son théâtre, fantasque, et dont la fidélité à ses amants avait été le moindre souci? L'amour lui vint insensiblement, sans qu'elle s'en doutât. Mais il vint, changeant le penchant en transports, faisant jaillir la flamme d'un cœur qui avait accoutumé d'être plus maître de lui.

Le marquis de Gamaches, marié depuis peu, par convenances de famille et de fortune, n'avait pas traité fort différemment M<sup>lle</sup> Beauménard

1. Rapports des inspecteurs de police. *Paris sous Louis XV*, 2<sup>e</sup> série.

qu'il avait fait de ses autres maîtresses. Il avait la galanterie volontiers généreuse : on parla du carrosse « doré sur tranche » dont il lui avait fait présent et d'autres munificences auxquelles il se plut. Mais il ne prenait pas très au sérieux cet attachement, qu'il estimait fragile. Il devait durer quatre ans et être resserré par un sentiment dont ni l'amant ni la maîtresse ne s'étaient crus vraiment capables : la jalousie. Ces liens, formés par le plaisir, devinrent des chaînes qu'ils rendirent par là plus étroites. A vingt-six ans, le cœur de M<sup>lle</sup> Beauménard s'éveillait. La soubrette avait à la scène son joli rire étourdissant, mais elle connaissait des tourments nouveaux.

Comment découvrit-elle que les passades de l'aimable colonel, qui n'avait point juré fidélité, lui causaient plus que le froissement d'un orgueil blessé de n'avoir pas tout à elle un homme qu'il y avait quelque honneur à afficher? Elle s'étonna et se raila peut-être d'éprouver une sorte d'amertume, mit, avec ce qu'il y avait en elle de naturellement emporté, une gloriole à fixer le marquis, multiplia ses séductions, fut prise à ce jeu d'amour-propre, cependant que M. de Gamaches, de son côté,

subissait le charme d'une sincérité toute fraîche. C'était un cœur renouvelé qui s'offrait à lui. Et lui-même, non sans quelque trouble aussi, en arrivait, dans cette idylle imprévue de deux blasés, à s'impatienter de souvenirs gênants, du milieu où vivait M<sup>lle</sup> Beauménard, de tout ce qui rappelait nécessairement ces aventures. M<sup>lle</sup> Gogo ! ce surnom qu'on persistait à donner à l'actrice, leur était odieux à tous deux. M<sup>lle</sup> Clairon, qui plaisantait cette réserve inattendue, provoqua, à la Comédie, une scène violente, où M<sup>lle</sup> Beauménard défendit âprement cet amour qui s'était emparé d'elle.

C'est alors qu'elle se résolut au plus grand sacrifice que pût faire une comédienne : elle prit le parti de renoncer au théâtre. Métamorphose incroyable ! Elle qui avait le théâtre dans les moelles, elle abandonnait sans regret un public toujours bien disposé à son égard, elle quittait les planches qu'elle avait foulées dès son enfance, elle pensait dire adieu à des rôles où elle avait été fêtée... Et sa résolution avait été si prompte, dans son désir de retraite et de disparition, qu'elle avait immédiatement demandé son congé aux gentilshommes de la Chambre. La brusquerie de sa détermination causait quel-

que embarrass à la Comédie; cependant, et après un mois d'interruption de son service, elle consentait à reparaitre sur la scène :

6 février 1756. — La demoiselle Beauménard, qui avait quitté la Comédie-Française, y'est rentrée dimanche 1<sup>er</sup> de ce mois. On dit, néanmoins, qu'elle ne doit y rester que jusqu'à Pâques. Presque toutes ses compagnes seraient, dit-on, charmées que ce fût là son dernier mot et qu'elle tint parole, car peu l'aiment à cause de sa hauteur et de sa fierté<sup>1</sup>.

Elle tenait parole, en effet, malgré les moqueries qui accueillaiènt cette manière de conversion, malgré les conseils de Prévillè s'intéressant toujours à sa carrière, et lui faisant entrevoir les suites de cette trop héroïque abnégation, quand cette grande passion serait éteinte, malgré les protestations de Bellecour, n'étant pas écouté, cette fois. Paris avait peine à croire aux vrais motifs de ce départ, le passé de M<sup>lle</sup> Beauménard contrastant assez avec cette frénésie de sacrifice et ce dégoût du monde, et cherchait malicieusement d'autres explications à cette fugue. C'était le thème de toutes les conversations, le miracle du siècle! Avait-on vu rien

1. *Arch. de la Bastille*. 10.233.



de pareil depuis que M<sup>lle</sup> Gauthier avait passé de la galanterie au cloître ! Mais ce n'était pas au cloître que s'était réfugiée M<sup>lle</sup> Beauménard : c'était à Gentilly, dans une petite maison du marquis de Gamaches, et les offices qui s'y célébraient étaient en l'honneur du dieu de l'amour. Le colonel des grenadiers de France était devenu aussi presque invisible : il ne se plaisait plus que dans cette solitude à deux.

Cependant, cette bergerie où les deux amants s'oubliaient avec délices, par la nouveauté d'une vie bien différente de celle qu'ils avaient menée allait être brusquement interrompue. M<sup>me</sup> de Pompadour, qui, en 1748, avait voulu la paix à tout prix, voulait maintenant la guerre. Un billet de l'impératrice Marie-Thérèse, se disant « la bien bonne amie » de la favorite, avait achevé le renversement de la politique française. La France s'alliait, pour d'illusoires promesses, avec sa vieille ennemie l'Autriche, attaquait la Prusse et l'Angleterre. Le ministre Bernis s'effrayait trop tard des conséquences de ce changement de front, essayait, sinon de revenir en arrière, du moins de restreindre la lutte déchaînée. L'Europe allait être à feu et à sang pendant sept ans. « Allons, disait un officier,

M. de Mopinot, il me faut mettre en posture pour attendre Frédéric, roi de Prusse, qui ne m'a fait ni bien ni mal ! » Les devoirs militaires du marquis de Gamaches l'obligeaient à partir pour l'Allemagne, l'arrachaient aux douceurs de cette belle endresse, dans laquelle des cœurs un peu blasés avaient retrouvé une fraîcheur. M. de Gamaches était nommé mestre-de-camp au régiment de Royal-Piémont-cavalerie<sup>1</sup>. La séparation s'imposait.

Cette idée accabla M<sup>lle</sup> Beauménard, et, malgré les remontrances du marquis, retrouvant ses ardeurs guerrières, elle ne l'accepta pas. Après cette abdication de sa vie de plaisirs, pouvait-elle demeurer seule ? M. de Gamaches brûlait de se signaler sur les champs de bataille, mais il était cruel de s'éloigner d'une maîtresse si chère. Puis, l'un et l'autre n'avaient vu que la folle guerre, la guerre galante, la guerre en dentelles, la guerre victorieuse, avec ses distractions avant et après le combat. C'était celle-là qu'avait connue M<sup>lle</sup> Beauménard au temps du maréchal de Saxe ; c'était celle-là qu'avait faite le jeune capitaine au régiment du Romain, chargeant à

1. *Arch. de la Guerre*. Pinard : *Chronologie historique militaire*, Paris, 1764.

Rocoux. Pouvaient-ils envisager la guerre pronant, avec un Frédéric, un caractère nouveau la guerre avec des épreuves, des privations, des revers, d'affligeantes retraites, des poursuites dans les reins, des misères, la dérisoire vanité d'un train luxueux? Le débat ne fut peut-être pas long. Le mestre-de-camp se préoccupa seulement de sauver les apparences, au début de la campagne du moins. Il partit seul pour le camp de Richemont, non loin de Thionville, où il devait reformer son régiment. Mais peu après M<sup>lle</sup> Beauménard feignait de s'aller soigner aux eaux d'Aix-la-Chapelle, faisait un détour et arrivait à Richemont.

Elle était d'humeur aventureuse, et la campagne n'était pas pour l'effrayer. Elle retrouvait une gaîté qui se parait d'un semblant de vaillance; dans son costume d'amazone, elle jouait au petit soldat; elle faisait de grandes menaces à l'ennemi. Les opérations mettaient, d'ailleurs quelque lenteur à s'engager, et pendant qu'on avait avec une peine dont on ne se voulait pas inquiéter, on réunissait les subsistances, on commentait les nouvelles. M<sup>lle</sup> Beauménard faisait de la politique! M<sup>me</sup> de Pompadour en faisait bien, et de la moins inoffensive. Les nouvelles

c'étaient celles qui venaient de Bohême, du duel qui s'engageait entre Frédéric et Charles de Lorraine défendant Prague, d'abord avec succès, et rejoignant le maréchal autrichien Daun, moins heureux bientôt, vaincu à son tour. On parlait avec un peu d'étonnement de cette armée de Frédéric, où il n'y avait nulle coquetterie, où on ne connaissait qu'une intraitable discipline, et on y plaignait un peu l'ennui qu'on y supposait. On ne laissait pas de s'intéresser fort, d'ailleurs, à ce roi différent des autres, contre lequel on n'avait point sujet de colère, qui inspirait surtout une vive curiosité, et qui était extrêmement chansonné. On sait « l'atelier de satires » contre lui fonctionnant à Vienne, et, en fait, dirigé par Choiseul. On discutait la singulière idée de Voltaire (qui avait recommencé à correspondre avec le roi de Prusse, mais qui se rappelait parfois sa qualité de gentilhomme du roi de France), d'employer contre Frédéric des chars armés de faux, à l'antique. Il ne pouvait point exister alors de haine nationale, mais l'honneur de l'armée voulait qu'on gagnât la partie, plus rude qu'on ne l'imaginait. Sur cet échiquier de l'Allemagne, les premiers coups seuls devaient être heureux.



Le Royal-Piémont-cavalerie, cependant, rejoignait l'armée qui avait pénétré en Allemagne, au milieu des dissentiments du maréchal d'Estrées et du prince de Soubise. Le prince de Soubise avait bientôt d'autres préoccupations, d'ailleurs, que des préoccupations militaires : c'était le moment du grand scandale de l'arrestation, à Tournai, de sa femme partie pour aller retrouver son amant, M. de Laval-Montmorency. Bref, c'était le maréchal d'Estrées qui allait attaquer le duc de Cumberland.

M<sup>lle</sup> Beauménard, à qui le marquis de Gamaches avait donné une manière de garde d'honneur, suivait les étapes dans un carrosse et, quand elle ne pouvait loger dans quelque bourg, elle avait, elle aussi, sa tente. Des courriers portaient incessamment les billets qu'échangeaient les amants. Le mestre-de-camp étant tenu à son poste, il arrivait à la pimpante comédienne de monter à cheval et de galoper vers lui, non sans crânerie, malgré des chemins abominables et des temps affreux. Et ces premiers dangers, mettant parfois en défaut la vigilance du marquis, donnaient à ces rencontres au milieu d'un appareil de guerre un délicieux piquant.

Mais l'action allait s'engager. Le choc, long-

temps différé, avec l'armée du duc de Cumberland, se produisait, après quatre jours d'escarmouches, à Hastembeck. M. de Gamaches avait, cette fois, fait en sorte que M<sup>lle</sup> Beauménard demeurât à deux jours de marche.

Cette bataille d'Hastembeck fut une bataille singulière. Le maréchal d'Estrées se croyait perdu et ordonnait la retraite (ses équipages étaient déjà partis) quand la situation changea. Le comte de Périgord, faisant faire volte-face aux troupes qu'il avait sous ses ordres, montrait une telle décision qu'à son tour il poursuivait l'ennemi dans les bois où celui-ci s'était établi. Ce mouvement heureux électrisait les autres corps; Chevert, de son côté, prenait l'initiative d'une attaque contre les hauteurs, s'en emparait, canonait ses adversaires se retirant en désordre. Quant au marquis de Gamaches, à cette heure heureuse où l'élan des lieutenants du maréchal réparait son impéritie, il fondait, avec son régiment, sur la cavalerie hanovrienne et la mettait en pièces. La victoire était venue de la résistance même aux ordres du général en chef qui, voyant qu'on était maître du terrain, dit avec étonnement : « Mais nous ne sommes pas battus ! »

Quelques jours après, le maréchal d'Estrées était remplacé par le duc de Richelieu ; le duc d'Orléans, « le gros Philippe », partait pour Paris où il se faisait décerner des lauriers qu'on lui accordait de confiance ; l'armée marchait sur Minden, ayant grand'peine à subsister, si elle trouvait peu de résistance, puis on prenait Hanovre.

Là, on retrouvait quelque trêve. Hanovre se remplissait de mouvement ; on y cherchait les amusements dont on avait été sevré ; les équipages, mis en assez mauvais état, se reconstituaient ; on menait grand train, on voyait arriver une légion de valets, de cuisiniers et de filles. Comme au temps du maréchal de Saxe, il y avait comédie. M<sup>lle</sup> Beauménard n'y paraissait plus que comme spectatrice. Elle était installée dans une belle maison, donnait des fêtes, apprenait aux Hanovriennes à être aimables. Les officiers se chargeaient de les « franciser »<sup>1</sup>. Richelieu donnait l'exemple, faisait de la galanterie un principe de sa politique, « cajolait » tout le monde, tout en levant de fortes contributions. M<sup>lle</sup> Beauménard passa là un temps charmant : cette fine

1. J. Lemoine. *Correspondance de M. de Mopinot et de M<sup>me</sup> de \*\*\**, 28 avril 1757.

Parisienne exerçait une manière de royauté de grâce et d'élégance, car l'heure n'était plus au jaloux isolement de la petite maison de Gentilly. Ces conquérants français, apportant leur goût du plaisir, leurs manières raffinées, leur entrain, semblaient s'être donné pour mission de « changer le caractère des habitants »<sup>1</sup>.

C'étaient les dernières heures insouciantes de la campagne.

1. J. Lemoine. *Correspondance de M. de Mopinot et de M<sup>me</sup> de \*\*\**, 28 avril 1757.



## X

A Richelieu, revenu à Paris les mains pleines, avait succédé le comte de Clermont, ce général-abbé, dont la chanson disait :

Moitié plumet, moitié rabat,  
Aussi propre à l'un comme à l'autre,  
Clermont se bat comme un apôtre.  
Il sert son Dieu comme il se bat...

ce prince de Clermont que, à Paris, on caricaturait, en le représentant à cheval sur une écrevisse. Avec lui, c'étaient les mauvais jours, la retraite, le Weser, le Rhin repassés, la confusion, les déterminations contradictoires. Il avait cependant essayé de réformer la disci-

pline : il avait renvoyé les équipages, supprimé tout le train d'apparat, congédié le personnel de luxe, dispersé les chariots de bagages superflus, dont Soubise s'était encombré dans son armée, à son grand détriment; il avait exigé le départ des femmes.

Le marquis de Gamaches avait dû donner l'exemple de l'obéissance, et M<sup>lle</sup> Beauménard avait pris le chemin de la France, non sans avoir vu avec étonnement, elle qui n'avait connu que les heures militaires heureuses, ces inquiétudes de la défaite. Elle ne s'était pas décidée à regagner Paris, cependant; elle était en Alsace, attendant impatiemment des nouvelles, prête à rejoindre le marquis à la première trêve.

Les circonstances, à la vérité, n'étaient plus aux frivolités. Les maladies décimaient les troupes, fort dépourvues, encore qu'on eût mis, pour l'exemple, un intendant au carcan. Il fallait abandonner successivement les positions occupées; le prince Ferdinand de Brunswick, un des lieutenants de Frédéric, poursuivait les Français l'épée dans les reins et les battait à Crevelt. En cette journée malheureuse, M. de Gamaches avait eu, avec son régiment, la plus belle attitude : la cavalerie, protégeant la retraite, s'était

repliée avec un admirable sang-froid, sans hâte, « manœuvrant comme dans les exercices de paix ».

On chantait encore dans l'armée, mais c'étaient des couplets narquois, révélant le peu de confiance qu'elle conservait en son chef, se gardant mal des surprises :

Messieurs les Allemands  
Sont venus nuitamment,  
Fort incivilement,  
Surprendre notre camp...

A Paris, on pariait pour le roi de Prusse et on faisait des brocards sur nos généraux malchanceux.

En septembre 1758, le Royal-Piémont campait à Unna, avec les troupes saxonnes qui avaient passé au service de la France, et M. de Gamaches s'éloignait plus encore de M<sup>lle</sup> Beauménard. En octobre, il était à la bataille de Lutterberg, qui réparait partiellement l'honneur des armes françaises et consolait, un peu trop facilement, Soubise de sa défaite de Rosbach. Soubise, d'ailleurs, n'avait guère été là que le spectateur des impétueuses attaques de Chevert. A Lutterberg, la cavalerie avait eu aussi un rôle décisif, et ses seize charges successives avaient

assuré le succès de la journée. M. de Gamaches ne devait être fait brigadier de cavalerie qu'un peu plus tard, mais c'était en cette occasion qu'il avait gagné son grade.

Cette victoire, que le soldat, lui, au moins, attribuait à Chevert, pour l'avoir vu à l'œuvre, permettait à Soubise d'aller hiverner sur le Rhin. C'était la réunion des amants, car leur belle ardeur mutuelle durait encore. M<sup>lle</sup> Beauménard chérissait toujours son héros, se montrait fière de sa gloire, et elle eût dit volontiers, dans son enthousiasme : « Quand nous chargerions à Lutterberg... » Entre deux campagnes, M. de Gamaches reparut à Paris, où l'avait précédée la renommée de ses actions d'éclat. Mais peut-être Paris ne s'émerveillait-il pas moins de ce merveilleux attachement, dont la guerre même n'avait pas raison.

M<sup>lle</sup> Beauménard affectait de ne pas paraître à la Comédie : elle se vouait toute à une passion romanesque. N'ayant pas de rôle à jouer sur la scène, peut-être, par ce besoin de théâtre qui est au fond de l'âme de toute comédienne, même quand elle est sincère, jouait-elle, pour elle, le rôle d'une héroïne de l'amour. Cette fidélité, dont elle se piquait, était assurément chose assez



nouvelle pour elle, et qui lui pouvait paraître admirable.

Ces transports, ces risques d'aventures, ces manières d'expéditions pour une rencontre de quelques heures, ces galopades, pour un rendez-vous qui pouvait n'aller point sans périls, étaient choses charmantes à l'armée. Cependant, à Paris ou à Versailles, en pleine sécurité et en pleine commodité, ces belles fureurs n'étaient plus opportunes. Sans que ce fût déjà la lassitude, il semble que le marquis de Gamaches sentit ce qu'il y avait d'un peu excessif dans cet accaparement. Le marquis d'Egreville ne laissait pas, d'ailleurs, de plaisanter son frère sur sa constance, et il prenait peu au sérieux sa belle-sœur de la main gauche. Celle-ci se retournait assez aigrement contre lui, sentant l'ennemi, et, du haut de cette réhabilitation, qu'elle s'était accordée du jour où un amour véritable l'avait reprise, elle parlait dédaigneusement de la bassesse des liaisons de M. d'Egreville, ayant pour maîtresse une demoiselle Verceil, sortie de chez la Gourdan, ou telle autre créature de la même espèce. M<sup>lle</sup> Beauménard se défendait en attaquant. Elle aurait volontiers brouillé les deux frères. Elle tenait à cette liaison, différente des

autres, où le cœur était de la partie, et que l'opinion trouvait « intéressante ».

Mais elle n'avait pas prévu une rivale, une adversaire, en la personne de la marquise de Gamaches. En cet hiver de 1758-1759, que le marquis passa presque entièrement en France, il fit la connaissance — de sa femme, et la trouva fort de son goût, au moins pendant quelque temps. Il l'ignorait à peu près jusque-là. Ce fut une de ces découvertes mutuelles, comme l'époque en permettait. La marquise avait de la grâce et quelque esprit, et M. de Gamaches lui témoigna de la galanterie. M<sup>lle</sup> Beauménard s'indigna, avec son humeur autoritaire, s'estima blessée, souffrit peut-être réellement de cette manière de trahison, du côté où elle l'attendait le moins, se débattit, usa du persiflage, employa le bon moyen de reconquérir tout entier le marquis en le rejoignant inopinément à Dulken pendant une inspection de ses régiments. Là, devant cet appareil militaire, dans un pays à demi barbare, elle reprenait tout son empire. Le voyage de retour, malgré toutes les rigueurs d'un temps abominable, fut délicieux : les obstacles matériels, l'imprévu, un peu de danger même trouvaient

M<sup>lle</sup> Beauménard toujours souriante, avec ce fond de bravoure, presque, qui était en elle. Cependant c'était, à chaque tour de roue, la fin du roman qui s'approchait, et ces amants, qui semblaient n'avoir jamais été plus épris, avaient le pressentiment de l'agonie de leur amour. A Meaux, M<sup>lle</sup> Beauménard voulut s'arrêter trois jours, sentimentalement, pour différer l'arrivée à Paris, s'attardant à revivre des heures de tendresse, à savourer un bonheur tout près de lui échapper. Mais c'était dans le renouvellement de promesses et de serments que se desserraient des liens devenus fragiles. La comédienne avait eu la science achevée de la séduction pour ensorceler un homme qu'il était malaisé d'attacher : elle était moins adroite en éprouvant des sentiments sincères, et elle laissait percer une tyrannie à laquelle répondait un peu d'impatience.

Elle avait connu la passion, dans cette liaison; l'orgueil la ravivait. Elle qui avait si souvent quitté, elle acceptait mal l'idée d'une séparation ne venant point de son fait, après l'éclat de cette grande tendresse affichée, son renoncement au théâtre, la réforme partielle de son existence. Cependant, le marquis, s'il eut

les plus élégants procédés, finit par se dérober à une affection dont il avait la fatigue. Il partit seul, au printemps, ne souhaitant plus être accompagné jusqu'au camp, pour rejoindre l'armée de M. de Contades. Fort occupé de ses devoirs militaires, il allait d'ailleurs faire toutes les campagnes d'Allemagne, mêlé à leurs fortunes diverses. Il devait être à Corbach, à Warbourg, se distinguer particulièrement, plus tard, à Clostercamp, recevoir le brevet de maréchal de camp<sup>1</sup>, prendre ensuite, en cette qualité, une part importante aux opérations de l'armée du Bas-Rhin, faire figure d'un véritable homme de guerre.

M<sup>lle</sup> Beauménard, après cette déception, palliée sans doute par toutes les formes dans la rupture, adoucie par des libéralités, exagéra sans doute, par habitude de mise en scène, un chagrin véritable. On la vit se donner des airs d'inconsolable, et, ne pouvant abdiquer le désir d'étonner, elle chercha quelque consolation à son amertume dans l'étalage de son affliction. Des remplaçants qui s'offraient au marquis furent repoussés avec quelque ostentation du

1. *Arch. de la Guerre*. Le marquis de Gamaches est mort en 1773.



goût du veuvage. Son boudoir était tendu d'une étoffe d'argent, bordée de bleu : c'était en souvenir de l'écusson de M. de Gamaches, qui portait d'argent au chef d'azur. Elle demandait, d'une voix dolente, des nouvelles de la guerre, semblait témoigner d'une grande inquiétude s'il était question du siège de quelque ville ou d'une bataille prochaine, puis hochait mélancoliquement la tête, comme si elle se fût avisée qu'elle n'eût plus le droit de s'intéresser au combattant de l'armée d'Allemagne.

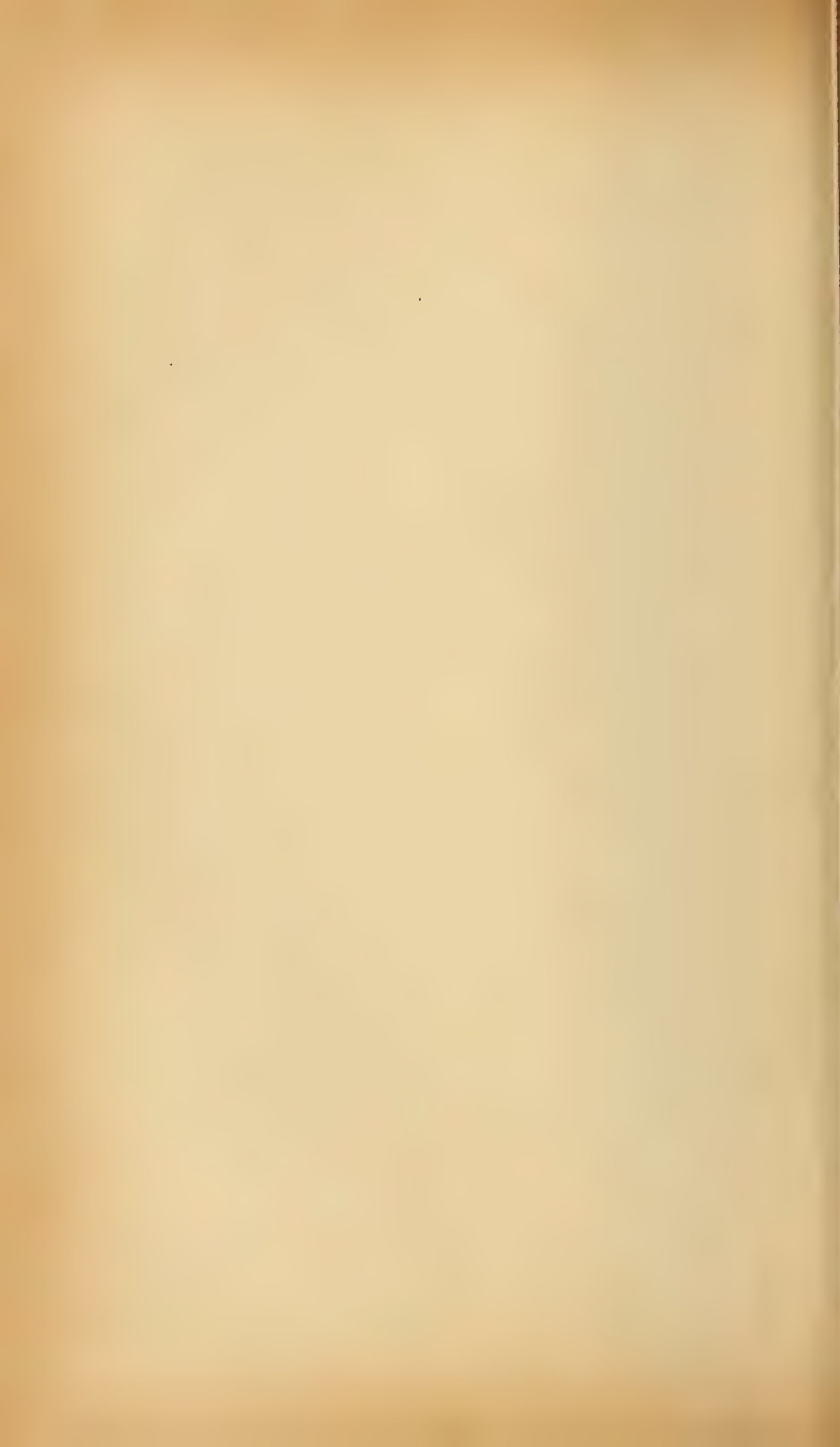
Le bon Favart, un peu sceptique, en homme d'expérience qu'il était, sur la durée de cette grande douleur, venait voir M<sup>lle</sup> Beauménard et lui proposait d'aller jouer la comédie à Vienne, autorisé par le comte de Durazzo à lui offrir un bel engagement. Mais, au lieu d'une soubrette, il trouvait une Arthémise, et il employait vainement toutes les tentations<sup>1</sup>. « M<sup>lle</sup> Beauménard, écrivait-il à M. de Durazzo, paraît avoir renoncé au théâtre pour toujours, puisqu'elle a résisté à toutes les sollicitations pour la faire rentrer aux Français. » Le raisonnable Favart haussait sans doute un peu les épaules, mais il avait vu tant de caprices de comédiennes!

1. *Correspondance de Favart*, tome I. p. 53.



PORTRAIT DE MADAME BELLECOUR

D'après le tableau faisant partie des collections de la Comédie-Française



## XI

Au milieu de son veuvage, Bellecour, le camarade des débuts, l'ami d'ancienne date, souvent retrouvé, reparaissait dans sa vie.

Bellecour était depuis dix ans à la Comédie. On a dit comment il avait eu la sagesse de ne pas vouloir entrer en rivalité avec Lekain : il avait conquis une situation solide. Malgré l'opinion de Voltaire, disant « qu'il ne comprenait pas la rage de ce bellâtre de Bellecour à paraître en public », le parterre lui faisait bon accueil, particulièrement dans les rôles de marquis, demandant de l'impertinence et de la légèreté.



On appréciait sa tenue<sup>1</sup>, un certain ton de bonne compagnie, le soin qu'il apportait toujours dans son jeu, son zèle, constamment prêt. On ne détestait pas jusqu'à cet air d'homme à bonnes fortunes, qu'il avait tout autant que Grandval<sup>2</sup>. A la Comédie même, dans les affaires intérieures, il jouissait d'autant plus de crédit qu'il était souvent chargé de représenter et de défendre les intérêts des sociétaires.

A l'heure de cette nouvelle rencontre des amoureux de jadis, du temps des tournées de Monnet, — des amoureux qui, l'un et l'autre, avaient fait tant d'expériences diverses, — de grands feux ne pouvaient se rallumer. Peut-être M<sup>lle</sup> Beauménard et Bellecour, après bien des orages, sentirent-ils le prix d'une affection calme. Dans le commencement de lassitude d'une existence agitée, une amitié avec des souvenirs attendris, une amitié se donnant encore l'illusion de l'amour, mais sans ses fièvres et ses emportements, est ce qu'il y a de plus souhaitable. Bellecour fut le consolateur opportun.

1. Selon une lettre de Lekain, découverte par M. J.-J. Olivier, la sobriété de gestes de Bellecour s'expliquerait par une légère infirmité de l'un de ses bras, infirmité qui le poussa à aller plusieurs fois aux eaux de Baraduc.

2. *Mémoires secrets.*

Entre eux, dans le moment qu'un peu de raison vient, malgré tout, à ceux qui n'ont pas fait profession d'en avoir, des affinités s'accroissent. Le comédien n'était pas homme à montrer une jalousie rétrospective. Selon Chevrier<sup>1</sup>, il ne laissa pas « de calculer la valeur du mobilier et le produit des contrats que possédait M<sup>lle</sup> Beauménard », mais il est vraisemblable qu'il se mêla aussi du sentiment à sa proposition d'une vie désormais passée en commun. A travers bien des aventures, tous deux avaient fait l'épreuve de ce qui les poussait à se rapprocher. Après la reprise d'une liaison, pendant laquelle M<sup>lle</sup> Beauménard oublia définitivement son « héros », qui, de son côté, ne songeait guère plus à elle, ils décidèrent de se marier. Ce mariage est du 26 janvier 1761. Eussent-ils, dix-sept ans auparavant, alors que, de compagnie, ils couraient les provinces, prévu ce dénouement à un caprice?

On peut croire qu'ils se plurent quelque temps à trouver encore chaudes les cendres de leurs amours d'antan. Cette amitié, qui les réunissait, eut des semblants d'ardeurs recouvrées. Ils pri-

1. *Le Colporteur.*

rent plaisir à se jouer à eux-mêmes la comédie du réveil d'un grand goût mutuel.

Mais, Ariane très consolée, et même mariée. M<sup>lle</sup> Beauménard, devenue M<sup>me</sup> Bellecour, se retournait vers le théâtre, s'étonnait qu'elle l'eût pu quitter, ne songeait qu'à y rentrer. Elle reprenait contact avec le public en jouant *l'Époux par supercherie*, de Boissy, dans la représentation, donnée à Versailles, par une « troupe de campagne ». Elle fit appel à la protection du duc de Richelieu, ayant, pour l'invoquer, quelques raisons anciennes, tandis que, de son côté, Bellecour applanissait les dernières difficultés, et, le 7 avril 1761, elle reparaisait à la Comédie dans Lisette du *Légataire*.

Le *Mercur*e d'avril s'occupait d'elle assez longuement :

M<sup>lle</sup> Beauménard, actuellement M<sup>me</sup> Bellecour (ayant épousé l'acteur de ce nom), est rentrée à ce théâtre après cinq ans d'absence. Elle joua pour la première fois, le mardi 7 de ce mois, dans *le Légataire*, le rôle de Lisette, et celui de la fausse comtesse dans *l'Épreuve réciproque*. Elle a eu lieu d'être satisfaite du parti qu'elle a pris par les applaudissements du public. Elle doit être encore plus encouragée par le sentiment impartial des vrais connaisseurs, qui ont trouvé en elle la même finesse

d'intelligence, le même tact de gaité maligne qui fait le piquant des soubrettes, mais avec plus d'ordre dans le débit, beaucoup plus d'ensemble et de rondeur dans le jeu, qu'elle n'en avait lorsqu'elle a quitté le théâtre. Son action, plus liée qu'elle n'était, avec autant de feu naturel, ne laisse plus échapper brusquement les saillies qui font tort aux grâces.

Elle paraissait, malgré l'embarras inséparable d'une rentrée au théâtre, avoir perdu plus de petites habitudes que de l'usage nécessaire. On doit présumer de ses progrès par les dispositions naturelles qu'on lui connaissait déjà, par l'emploi qu'elle paraît avoir fait de sa retraite au profit de son talent, et surtout par les connaissances et la pratique qu'elle est à portée d'acquérir avec un mari auquel on ne peut refuser une intelligence réfléchie des vrais principes de l'art théâtral.

En mai, le *Mercur*e consacre une autre note à M<sup>me</sup> Bellecour, et cette note atteste l'activité qu'elle a retrouvée :

Le public paraît de plus en plus confirmé dans l'opinion que nous avons déjà rapportée sur les progrès de cette actrice. Molière n'eût pas désiré un sujet plus naturellement disposé à bien rendre le rôle de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme*. Entre autres rôles, un très difficile, dans lequel elle a fait beaucoup de plaisir, est celui de Zerbinette des *Fourberies de Scapin*. La gaité la plus soutenue et la plus agréable, un rire vrai et auquel il était impos-



sible de se refuser, déridaient les spectateurs les plus flegmatiques. Le rôle de Nérine du *Joueur* a été fort applaudi et joué avec beaucoup de succès. On ne peut mettre plus de finesse et de vérité qu'elle n'en a fait paraître dans le rôle d'Agathe des *Folies amoureuses*. Le public semble généralement accorder ses suffrages aux nouveaux efforts que fait M<sup>me</sup> Bellecour pour les mériter.

« M<sup>lle</sup> Gogo » a fait bien du chemin, au point de vue de son art; elle est devenue une comédienne excellente. Au demeurant, sûre d'elle-même, elle a repris, au théâtre, son humeur emportée, et, pour zélée qu'elle soit dans l'accomplissement de ses devoirs, elle aura bien des dissentiments avec ses camarades. Plus tard, dans une de ses lettres, à propos d'une querelle avec M<sup>lle</sup> La Chassaigne, elle s'admira d'avoir pu se maîtriser, ou à peu près. « Vous devez bien juger, dira-t-elle au semainier, que cet *excès de modération* n'est pas naturel à un caractère aussi violent que le mien <sup>1</sup>. » Elle fera ainsi elle-même l'aveu de sa promptitude à s'irriter et à prendre feu et flamme.

Au moment où elle fait sa rentrée à la Comédie, reprenant, ou croyant reprendre, ses droits d'an-

1. Arch. de la Comédie-Française.

cienneté, elle retrouve le vieil Armand, excellent jadis dans les valets, près de sa fin, maintenant, goutteux, n'ayant plus que des lueurs de sa bonne humeur qui lui inspirait mille plaisanteries<sup>1</sup>; Dangeville, le neveu du fondateur de cette dynastie de comédiens et qui n'a jamais été que fort médiocre, fort honnête homme, d'ailleurs; Grandval, qui a été le charmant, le séduisant Grandval, l'inimitable « petit maître », mais qui a débuté, en 1729, et, vieilli, est en butte aux mauvais procédés de ses camarades, le poussant à la retraite<sup>2</sup>; Lekain, en pleine renommée; Molé, qui est depuis un an rentré à la Comédie, où, à ses premières apparitions, on l'avait trouvé trop froid : il s'applique, maintenant, à modérer son impétuosité. C'est Brisard, qui a, en scène, la plus chaleureuse conviction,

1. On connaît celle par laquelle il mystifia un amateur de spectacle bossu, qui le poursuivait de ses critiques. Un soir, celui-ci trouva dans la loge où il prenait généralement place cinq autres bossus, découverts et recrutés par Armand. Il fut décontenancé en apercevant ses confrères en gibbosité, et, devenu le point de mire de la salle, il n'eut point envie de donner ses signes de désapprobation habituels.

2. Voir, à ce sujet, les Mémoires de M<sup>lle</sup> Dumesnil. On sait sa liaison avec Grandval. Grandval est l'auteur de parades et de facéties parodiques extrêmement libres, qui étaient représentées, en petit comité, chez M<sup>lle</sup> Dumesnil.

fort estimé dans le privé ; c'est Blainville, ancien régent de collège, peu à peu poussé vers le théâtre par une irrésistible vocation, le Lusignan de *Zaïre* ; c'est Bonneval, reçu en 1741, après avoir débuté par Orgon dans *Tartuffe* l'homme le plus poli de la Comédie, alors, sur qui on a fait ce quatrain :

Dis-moi, cher Bonneval, par quel art et comment  
Un homme tel que toi, doux, complaisant, affable,  
Peut, d'un vieillard bourru, difficile, intraitable,  
Nous rendre les défauts si naturellement...

C'est Paulin, ancien dragon, qui a joué successivement les amoureux, les grands rôles tragiques (il a été Poliphonte dans *Mérope*) et les paysans ; c'est Dubois, qui se trouvera soulevé dans la tempête du *Siège de Calais* ; il joue les valets dans la comédie et les confidents dans la tragédie, servant bien Thalie et Melpomène ; Préville depuis dix ans qu'il appartient à la Comédie, a marché de succès en succès, mérités par la souplesse et le naturel de son talent.

Du côté féminin, M<sup>lle</sup> Dangeville joue depuis trente et un ans les rôles de soubrettes. L'auteur de la *Lettre du souffleur* a été bon prophète jadis, en lui prédisant la longue faveur de

public. Elle est à la veille de son départ, bien qu'on cherche encore à la retenir, et elle songe à la maison de Vaugirard, où elle aura, dans sa retraite, le témoignage de fidèles amitiés. M<sup>lle</sup> Gaussin ne se décide pas, elle, à quitter la scène, encore que ses coquetteries soient bien fanées, que l'âge pèse sur elle, qu'elle ait compromis les dernières pièces jouées par elle, et que le temps soit loin où elle était « la sensible Gaussin ». M<sup>lle</sup> Clairon est toujours impérieuse, admirable à la scène et terrible dans les coulisses ; M<sup>lle</sup> Hus emplit la chronique de ses aventures, ainsi que M<sup>lle</sup> Dubois, dont Dorat, trahi, mais non tout à fait guéri de son grand caprice pour elle, dira un jour :

... Ce feu dont son œil étincelle  
 Et les sons touchants de sa voix  
 Qui jure une ardeur éternelle  
 A cinquante amants à la fois...  
 Je le déteste, je l'abhorre,  
 Mais c'est trop m'en entretenir  
 Car à force de le haïr  
 Je pourrais bien l'aimer encore...

C'est M<sup>me</sup> Lekain, qu'a tant aimée le tragédien, à qui il a si souvent pardonné, dont il vient de se séparer enfin, mais qu'il retrouve encore avec émotion au théâtre, où il l'a fait



admettre en 1757<sup>1</sup>. C'est M<sup>me</sup> Prévile<sup>2</sup>, reçue depuis la même année, qui jouera de bonne heure l'emploi des mères, la « bonne Angélique », comme l'appellent communément ses amis.

On voit M<sup>me</sup> Bellecour, dès cette année de sa rentrée, assaillir le *Mercur*e de ses réclamations. Dans la reprise de l'*Irrésolu*, de Destouches, on a écrit qu'elle a remplacé au pied levé M<sup>lle</sup> Dangeville, souffrante, à la deuxième représentation ; c'est dès la première représentation qu'elle a joué ce rôle, auquel elle n'était pas préparée. Et le *Mercur*e dit avec bonhomie : « Cette circonstance pourra paraître peu importante à plusieurs lecteurs, mais l'exactitude des faits, dont nous ne nous écarterons jamais, exigeait ce éclaircissement. »

Elle témoigne, d'ailleurs, d'un grand zèle. En outre des rôles du répertoire, elle reprend l'*Ingrat*, le *Curieux impertinent*<sup>3</sup>, la *Gouver*

1. Elle se nommait Christine Sirot. Elle était, dit une lettre de Buhot, « extraordinairement coquette ».

2. Madeleine-Angélique-Michelle Drouin. Ses débuts à la Comédie sont de 1753.

3. On sait l'épigramme faite sur cette autre pièce de Destouches, épigramme qui se terminait par ce trait :

Pour la voir une fois, on n'est que curieux,  
Mais qui la verra deux en portera le titre,

nante<sup>1</sup>. Il semble qu'elle ait hâte de regagner le temps perdu pendant son volontaire abandon de la scène. Le couple Bellecour — il demeure alors rue de Tournon, vis-à-vis l'hôtel de Nivernais — prétend, à la Comédie, à une importance qu'il justifie par la part qu'il prend aux représentations. A cette époque, il n'y a guère contre lui que quelques boutades de Grimm, à qui il arrive de trouver les deux époux également « insupportables », opinion contredite par tout ce qui reste de témoignages du goût du public.

En 1764, M<sup>mo</sup> Bellecour crée Marine de l'*Épreuve indiscrette*, de Bret, un commentateur de Molière, qui, à force de parler théâtre, tâte lui-même de la scène, et Lisette, du *Cercle*<sup>2</sup>, la comédie du petit Poinciset, tant moqué, tant raillé, tant mystifié, et qui s'avise, cette fois, de railler les autres et d'avoir les rieurs de son côté. Grimm, La Harpe et Palissot ne reviennent pas de ce retour des choses, essayant d'amoin-

1. Cette pièce de La Chaussée a été bien souvent refaite : Il s'agit d'une mère, qui ne pouvant se faire connaître de sa fille, s'introduit comme gouvernante dans la maison où celle-ci est élevée.

2. Le *Cercle* a été repris à la Comédie-Française, en 1887, avec MM. Prudhon, de Féraudy, Garraud, G. Beer, M<sup>mes</sup> Pierson, Durand et Kolb.

drir le succès. « On voit à chaque ligne, écrit Grimm, que M. Poincnet n'a pas vécu dans la meilleure compagnie du royaume. » « Le *Cercle*, dit La Harpe, n'est qu'un centon dialogué : rien n'est à M. Poincnet, si ce n'est les inepties qu'il y a semées. » Et Palissot accuse Poincnet de plagiat, affirme qu'il a copié une pièce de lui. On n'en accueille pas moins le mieux du monde ce badinage, consistant en une série de portraits pris sur le vif : la comtesse Fanny de Beauharnais, l'abbé de la Croix, le colonel marquis d'Entraigues, le poète Parnian-Durosoy, le médecin Herrenschwand, alors fort à la mode, homme du monde, superficiel et léger, ne soignant que les vapeurs et les maux élégants, ou le docteur Lorry. Une anecdote fameuse ferait pencher du côté de Lorry, l'anecdote représentant Préville, chargé du rôle du médecin, faisant appeler Lorry sous le prétexte d'une indisposition, mais, en réalité, pour bien s'appropriier son modèle et reproduire ses tics et ses manies. Molé joue le marquis-colonel, brodant et faisant de la tapisserie ; M<sup>me</sup> Préville, Araminte : Bourret, le poète.

L'année suivante, c'est, pour les pièces nouvelles, Marton, du *Tuteur dupé*, de Cailhava, de

ce Cailhava qui devait avoir avec la Comédie-Française de si singuliers démêlés et parler d'elle comme d'une maîtresse qu'on querelle et qu'on adore. Ce *Tuteur dupé* n'est que le développement d'un vieux canevas italien, sans nulle originalité. C'est, ce qui vaut mieux pour M<sup>me</sup> Bellecour, Julie, de la *Gageure imprévue*<sup>1</sup>.

M<sup>me</sup> Bellecour n'a pas laissé que de montrer son humeur emportée avec quelques-uns des auteurs dont elle a joué les pièces. Mais le moyen de se disputer avec le bon et honnête Sedaine, la droiture et la franchise mêmes? Il n'entend rien aux intrigues de coulisses, et il s'amuse ou s'attendrit de ses pièces. Lui dont l'existence a toujours été si calme, il ne voit dans les comédiens et les comédiennes que ses interprètes. Il est assez piquant que d'amicales relations s'établissent entre lui et la soubrette qui a eu tant d'aventures. Sedaine lui conte naïvement son embarras et ses scrupules, car il voudrait se marier et n'ose affliger, en se mariant, une femme qu'il n'aime plus.

Cette année-là, c'est l'année de la tempête du *Siège de Calais*. M<sup>me</sup> Bellecour est mêlée à la

1. Bellecour jouait le rôle du marquis.



soirée fameuse du 15 avril, où la troupe tragique refuse de jouer avec Dubois, que la Comédie a « exécuté » pour le punir de son indécatesse, Dubois ayant nié une dette contractée envers un chirurgien. Les gentilshommes de la Chambre ont approuvé le renvoi de Dubois, mais la fille de celui-ci, à qui le duc de Richelieu ne sait rien refuser, a fait casser cette décision, et l'ordre a été envoyé aux comédiens de jouer le *Siège de Calais* avec Dubois dans le rôle de Melun. Rien n'est plus connu que cette aventure : M<sup>lle</sup> Clairon, exaspérée de cet ordre, mène la révolte ; elle ne jouera point. Lekain, Molé, Brisard, Dauberval prennent le même parti. « Tout était en combustion », a écrit, dans son journal intime, l'intendant des Menus, Papillon de La Ferté.

Le public, cependant, a eu vent du complot ; il s'est porté en foule à la Comédie, il est houleux : il attend avec impatience le lever du rideau. Le semainier Bouret se présente, inquiet de l'accueil qu'il pressent, explique par des raisons qui ne trompent personne comment on ne peut donner le *Siège de Calais*... Aussitôt les protestations se font entendre, des cris éclatent, c'est un tumulte incroyable, « une scène, disent les *Mémoires secrets*, dont il n'y a pas eu d'exemple

depuis l'institution du théâtre ». Les spectateurs expriment leur colère de ce manquement des comédiens à leur égard par des invectives véhémentes contre les rebelles : « La Clairon au cabanon... Molé au Châtelet!... Dauberval à l'hôpital! » Papillon de la Ferté, effaré, tente, avec l'approbation du maréchal de Biron, gentilhomme de la Chambre, d'organiser une représentation du *Joueur*, en remplacement du *Siège de Calais*, et fait lever le rideau. Préville entre en scène et, quelle que soit son habituelle autorité, est accueilli par des huées. — « Nous voulons *Calais* »! répète la foule qui s'exaspère. Il ne peut obtenir le silence pour dire les quelques vers du rôle d'Hector, par quoi commence la pièce. M<sup>me</sup> Bellecour, qui a vu, à l'armée, d'autres champs de bataille, et dont l'humeur n'est pas timide, paraît aussi, résolument, et tente d'attaquer la première réplique de Nérine : « Que fait Valère? » Vains efforts. Contre cette exaltation du public, on ne peut lutter. Le rideau est baissé. Papillon de la Ferté, après quelques minutes, durant lesquelles l'orage ne s'apaise point, demande à Préville et à M<sup>me</sup> Bellecour de renouveler leur tentative, ce à quoi ils consentent, mais sans plus de succès que la pre-

mière fois... Pour en finir avec cette émeute, il n'y a plus qu'à faire évacuer la salle.

Tout le monde sait les suites de ces incidents : les comédiens séditieux emprisonnés au For-l'Évêque; M<sup>lle</sup> Clairon, superbement drapée dans sa dignité, se faisant une gloire de sa brève détention<sup>1</sup>, mais prenant, dans son orgueil blessé, la résolution de quitter le théâtre; la Comédie fermée deux jours, et Bellecour acceptant la « corvée », selon le mot de La Ferté, de présenter des excuses au public, excuses extrêmement humbles, qu'il débita d'un air pénétré : « ... Nous ressentons avec la plus grande amertume le malheur de vous avoir manqué... Notre âme ne peut être plus affectée qu'elle l'est du tort réel que nous avons... Il n'est aucune satisfaction que l'on ne vous doive... Nous attendons avec soumission les peines qu'on voudra bien nous imposer... Notre repentir est sincère, et ce qui ajoute encore à nos regrets, c'est d'être forcés de garder au fond de nos cœurs les sentiments

1. Après cinq jours, elle était autorisée à garder les arrêts chez elle. Les autres avaient été transférés à la prison de l'Abbaye, moins malsaine que celle du For-l'Évêque. Ceux que leur service appelait à la Comédie avaient la liberté de la soirée. Quant à Dubois, il dut prendre sa retraite avec 1.500 livres de pension.

de zèle, d'attachement et de respect que nous vous devons, et qui doivent vous paraître suspects en ce moment-ci... »

Assurément, Bellecour devait être plus à son aise en jouant les marquis impertinents qu'en récitant cette piteuse harangue. Mais ce discours, écouté « avec la plus grande attention », fut applaudi, et, fort de ces applaudissements, Bellecour put se piquer, parmi les services rendus à la Comédie, de celui d'avoir opéré la réconciliation de ses camarades avec le parterre. La réconciliation des comédiens entre eux était plus difficile. Les différends de Bellecour avec Molé allaient plus particulièrement s'accroître. Le duc de Duras, se déclarant, un jour, excédé de ces incessants tiraillements, ordonnait à l'intendant des Menus de rétablir la paix : « Hélas, monseigneur, répondait Papillon de La Ferté, si les comédiens s'écartent ainsi de la subordination en votre présence, vous devez comprendre combien je suis peu le maître de leur en imposer! »



## XII

Au milieu des incidents de la vie théâtrale, que devenait le ménage Bellecour ?

Le comédien et la comédienne s'étaient réunis par goût et par raison, trouvant au mariage des avantages réciproques, liés, d'ailleurs, par bien des souvenirs. Assurément, ils avaient été repris de quelque tendresse l'un pour l'autre, mais, bien que la jeunesse fit place à l'âge mûr, ils n'étaient pas de ceux dont l'affection se fortifie par la vie commune. Il leur manquait le piquant de l'imprévu, le côté aventureux de leurs rencontres de jadis, la fantaisie qui y avait présidé. M<sup>me</sup> Bellecour avait l'humeur autoritaire ; elle

ne laissait pas de faire sentir que les ressources qu'elle avait apportées subvenaient, pour la plus large part, au grand train qui se menait dans la maison de la rue de Tournon. Au demeurant, elle commençait à s'épaissir. Dès 1767, une lettre caustique de Poinciset sur les actrices de la Comédie l'appelait impertinemment « une énorme tétonnière, propre à jouer les nourrices à merveille », en l'opposant à M<sup>lle</sup> Fanier, avec son petit nez retroussé et la malicieuse finesse de sa physionomie. Poinciset exagérait fort, car un portrait bien postérieur, celui de Vivant Denon, ne montre chez M<sup>me</sup> Bellecour qu'un aimable et seyant embonpoint. Du moins, l'heure des succès de jolie femme était-elle en train de passer, sans que la soubrette renonçât à plaire, pas plus que Bellecour ne renonçait aux bonnes fortunes. Sans doute, ils n'étaient point trop chatouilleux sur le chapitre d'une infidélité ; encore y avait-il les conditions de cette infidélité. Les réconciliations n'étaient plus aidées par le désir et devenaient moins faciles. Peut-être les querelles se mêlaient-elles aussi de quelques froissements professionnels.

Une anecdote des *Mémoires secrets* donne la raison de la rupture qui se produisit en 1769.

M<sup>me</sup> Bellecour aurait surpris son mari avec sa sœur, n'aurait pu supporter cet affront, aurait fait un éclat terrible et décidé, d'elle-même la séparation, en usant de ses relations avec de puissants personnages pour obtenir un ordre d'enfermer l'impudente coupable. Il ne paraît guère vraisemblable que le complice de Bellecour fût sa belle-sœur ; celle-ci, mariée à un certain Nicolas-Nathaniel Macdonald, était une obscure petite bourgeoise, et le rapprochement qu'eut M<sup>me</sup> Bellecour avec sa famille, quand elle se sentit vieillir, est plus tardif.

Il ne serait pas impossible d'attribuer cette rupture à une cause beaucoup plus piquante, plus significative de la vie de théâtre, car cette incartade de Bellecour avec une personne vivant dans l'intimité de la maison eût-elle seule suffi à déterminer cet esclandre ? L'époque est pleine d'histoires de trahisons pardonnées, le hasard y eût-il fait assister l'offensé ou l'offensée.

On sait l'aventure de M<sup>me</sup> Dubois, engagée dans plusieurs liaisons. Elle avait reçu chez elle un riche Anglais fort pressé d'être heureux et elle avait oublié de prévenir le danseur Dauberval, pour lequel elle avait d'extrêmes bontés.

précisément convié cette nuit-là. Dauberval arriva donc, à l'heure fixée : une soubrette l'informa du contretemps, mais il ne se retira point et il se cacha dans la chambre même de M<sup>lle</sup> Dubois, où il fut bientôt le témoin d'une scène qui ne pouvait lui laisser aucun doute sur l'oubli où il était passagèrement tenu. — « Ah, disait l'Anglais, dans ses transports, sacrifiez-moi ce Dauberval. — Dauberval ! répondait complaisamment M<sup>lle</sup> Dubois, ce n'est qu'un polisson... Le délire d'un moment, peut-être, mais on en revient toujours aux gens comme il faut... Je vous l'abandonne, milord, vous pouvez lui donner cent coups de bâton si vous le trouvez ici ! »

Dauberval prit peur que son remplaçant n'usât de la permission octroyée par la comédienne, s'il le découvrait. Il estima prudent de s'enfuir, sans bruit. L'Anglais partit, cependant, et, avertie par sa soubrette de la présence du danseur, M<sup>lle</sup> Dubois revint dans sa chambre. Dans la demi-obscurité, une voix venant du lit, l'appela. Pendant qu'elle reconduisait son hôte, le duc de Fitz-James, qui avait la clef d'une porte dérobée, faveur dont il payait le prix fort cher, avait pénétré dans la maison et s'était couché. — « Enfin, dit M<sup>lle</sup> Dubois qui ne pouvait soup-



çonner la retraite du danseur, je suis à toi, mon cher Dauberval! » Le duc ne protesta point contre la méprise; il était bien aise d'une occasion de savoir, grâce à un stratagème, ce que sa très volage amie pensait de lui. Il parla donc le moins possible, en contrefaisant sa voix, et, puisqu'il passait pour Dauberval, il feignit la jalousie contre le duc. — « Le duc! répliqua M<sup>lle</sup> Dubois, mais je ne l'ai pris que pour son nom... C'est le plus insipide gentilhomme qui soit, et je peux compter pour des moments de la plus pénible résignation ceux que je lui accorde. »

Nouvel incident. Le lord avait oublié dans la chambre des papiers auxquels il tenait fort. Il rentra à l'improviste. C'était dans le moment où le duc, après avoir éclaté en reproches commençait à s'apaiser. La difficile politique de M<sup>lle</sup> Dubois, contrainte à de subites évolutions, lui faisait nier, contre l'évidence de ses propos, ses faiblesses pour Dauberval, et avouer l'insulaire, qu'elle déclarait le plus sot et le plus ridicule des hommes. Celui-ci, entendant ce jugement sur son compte, se fâcha, et, en de si malencontreuses circonstances, M<sup>lle</sup> Dubois, médissant successivement, en leur présence, de ses trois amants, n'eut plus qu'à s'évanouir.

Cependant, bien qu'ainsi maltraités, tous les trois ne lui gardèrent pas une longue rancune et continuèrent à se partager un bonheur qu'ils ne pouvaient se flatter, en effet, de croire exclusif.

C'était le ton du temps. M<sup>me</sup> Bellecour n'eût point fait tant de tapage pour une passade de son mari, qui ne fut que le prétexte de la rupture.

Il est plus plausible d'admettre la sournoise vengeance d'un époux, comédien, contre sa femme, comédienne. La situation de Bellecour, à la Comédie, l'amenait à être consulté par les gentilshommes de la Chambre et par l'intendant des Menus sur les modifications nécessaires. Gardant quelques ressentiments de reproches formulés avec violence, il aurait suggéré de retirer à M<sup>me</sup> Bellecour l'emploi des soubrettes pour lui confier celui des duègnes, en remplacement de M<sup>me</sup> Drouin. C'était, perfidement, l'inciter à de moindres prétentions de femme. Duègne, celle qui, on s'en souvenait encore, avait été M<sup>lle</sup> Gogo ! On imagine sa révolte contre les conseils transmis sur l'ordre du duc de Duras, et sa fureur en apprenant que cette indication venait de son mari. Lui faire jouer les

duègnes! voilà qui méritait de terribles représailles! Et là est sans doute la vraie cause de la séparation, qui, si elle ne mettait point Bellecour dans l'embarras, car il était aussi bien pourvu qu'il pouvait l'être à son théâtre, lui imposait pourtant la nécessité d'une existence plus modeste.

Ironique dénouement d'une aventure poursuivie, à travers bien des phases diverses, pendant vingt ans. La vanité blessée opérait la coupure définitive, après de longues indulgences mutuelles. Bellecour s'en alla loger rue du Petit-Bourbon, et M<sup>me</sup> Bellecour, passant l'eau, rue Traversière-Saint-Honoré.

Duègne! Elle se défendit et elle ne devait, en effet, aborder que longtemps après ces incidents les rôles marqués. Elle se donna d'abord le malin plaisir d'exercer le pouvoir de ses attraits, capables encore de séduction, sur le comédien Velaine, qui doublait les rôles de Bellecour: c'en était un dont il héritait, hors de la scène, et dont il s'acquitta avec un suffisant entrain, mais pour peu de temps. Au reste, les relations des deux époux séparés, qui se retrouvaient au théâtre, ne tardèrent pas à devenir courtoises. Ils jouaient parfois dans les mêmes pièces, et ils se

rencontraient surtout dans celles du répertoire. Plus tard, on verra M<sup>me</sup> Bellecour s'attendrir en évoquant le temps de son mariage.

Ils se retrouvaient aussi pendant les excursions dans les provinces, mais ce n'était plus comme à l'époque où, très jeunes et insoucians, ils voyageaient sous la fantaisiste direction de Jean Monnet. Les sociétaires de la Comédie étaient déjà souvent en route, et on plaisantait leur absence de Paris :

Lekain, mon cher, est à Lyon,  
Madame Bellecour est à Lille.  
Molé va partir pour Mâcon,  
Ma femme part pour Abbeville<sup>1</sup>.  
A Rouen, Bouret a du succès  
Et Brisard récolte en Provence.  
C'est bien le théâtre Français,  
Car il est dans toute la France...

En novembre 1771, ils jouaient le *Bourru bienfaisant*, avec Prévillo, Molé, M<sup>me</sup> Prévillo, M<sup>lles</sup> Doligny et Feuillié, tandis que Goldoni se promenait nerveusement derrière le rideau du fond, ne voyant rien, mais écoutant ses acteurs « et faisant l'écho des applaudissements du public<sup>2</sup> ». Paris le vengeait de Venise et des bro-

1. C'était Prévillo qui était censé parler.

2. *Mém. de Goldoni*, tome II.



cards de Gozzi. « M<sup>me</sup> Bellecour, a-t-il dit, donna, avec son enjouement naturel et la finesse de son jeu, tout l'agrément possible au rôle de la gouvernante. »

Ils ne se bornaient pas à se rencontrer au théâtre. Bien que les gentilshommes de la Chambre eussent interdit les représentations dans le monde, ils bravaient cette défense, formant une manière d'association avec M<sup>me</sup> Prévillle et Dalainval pour jouer la comédie de société. « Il faut que ces gens-là soient en fer », disait Collé, en parlant des multiples occupations des comédiens. Ils jouaient encore la comédie pour leur plaisir, comme dans la maison de campagne de Prévillle, à Fontenay-sous-Bois, et l'avocat-conseil du théâtre, Coqueley de Chaussepierre, grand ami des Prévillle, assuré de n'être vu par aucun de ses confrères du Parlement, leur donnait la réplique<sup>1</sup>. Le libre répertoire de Collé faisait souvent les frais de ces petites débauches dramatiques. Collé, qui avait dit tant de mal de M<sup>lle</sup> Beauménard, s'était réconcilié avec M<sup>me</sup> Bellecour devenue son inter-

1. Coqueley de Chaussepierre composait aussi des parodies, comme *M. Cassandre, ou les effets de l'amour et du vert de gris*. Il y raillait le genre larmoyant.

prête, et, ne lui marchandant pas les compliments, il oubliait et lui faisait oublier la vivacité de ses anciennes critiques.

D'ailleurs ces représentations intimes étaient fort de mode chez les comédiens, épris de leur métier au point de jouer encore pour se reposer. On sait que, dans sa maison de la rue Blanche, M<sup>lle</sup> Dumesnil donnait d'assez graveleuses comédies, composées par Grandval, avec qui elle vivait, et pour la fête de M<sup>lle</sup> Dangeville, retirée dans sa maison de Vaugirard, on n'imaginait rien de mieux que de petits spectacles.

En fait, les deux époux, séparés, avaient l'occasion de se voir sans cesse<sup>1</sup>. A l'amour, au désir,

1. M<sup>me</sup> Bellecour conservait d'ailleurs des relations avec la famille de son mari, notamment avec François-Gilles Colson, peintre ordonnateur des bâtiments du duché de Bouillon, et sa femme. Cette lettre (7 mars 1773) adressée au semainier de la Comédie-Française, l'atteste : *Au semainier de la Comédie* : Mes chers camarades, comme j'allais sortir pour aller à l'assemblée, je me suis ressouvenue que ma belle-sœur venait ce matin chez moi pour faire mon portrait. C'est une chose que je ne puis remettre, et j'espère que mes camarades voudront bien m'excuser, si je ne me range pas à mon devoir comme à mon ordinaire. Ce n'est pas un tort qui tienne de l'habitude et l'on peut me le passer une fois. J'espère, de plus, que mes intérêts n'en souffriront pas, et que dans la distribution, ils seront aussi justes que si j'y étais pour soutenir mes droits. Je me flatte, mon cher camarade, que votre amitié pour moi leur fera agréer ces raisons et les assurances du sincère attache-

au mariage, avait succédé la camaraderie, dernière étape de leur aventure. L'un et l'autre allaient bientôt avoir leur dernier roman.

ment que je leur ai voué ainsi qu'à vous : — *De Bellecour* ». (Arch. de la Comédie-Française.)

### XIII

Qui eût prévu, jadis, M<sup>lle</sup> Gogo discutant la valeur d'une tragédie? mais M<sup>lle</sup> Gogo est loin, et M<sup>me</sup> Bellecour prend fort au sérieux ses devoirs de sociétaire, intervient dans toutes les discussions sur les intérêts de la maison <sup>1</sup>.

Le 4 juin 1773, la Comédie avait donné *Térée et Philomèle*, de Renoult, auteur dramatique et secrétaire au gouvernement de Paris. Renoult avait repris ce sujet mythologique, déjà traité

1. Cette année-là, M<sup>me</sup> Bellecour jouait le rôle de Thalie dans l'*Assemblée*, de l'abbé de Schosne, et le même rôle dans le *Centenaire*, d'Artaud, pièces de circonstance, données à l'occasion du projet d'une statue à élever à Molière.



par Roy à l'Opéra et par Lemièrre, douze ans auparavant, à la Comédie elle-même. La tragédie de Lemièrre présentait cette particularité que, au dernier acte, il ne restait plus aucun des personnages, tous ayant été immolés ou ayant eux-mêmes mis fin à leurs jours, ce qui obligeait évidemment à baisser le rideau. Renoult avait ainsi atténué l'horreur de cette sombre histoire : Philomèle, poursuivie par l'amour incestueux de Térée se tuait ; Progné, l'épouse de Térée, se tuait et tuait son fils, pour qu'il ne devînt pas un monstre, comme son père ; Térée faisait tuer Idamas, l'amant de Philomèle ; du moins, le terrible roi de Thrace, qui, selon la fable, fut métamorphosé en épervier, survivait-il, pour confesser tardivement ses remords de tant d'atrocités. Il en était une, pourtant, qui était épargnée : Térée ne faisait point violence à Philomèle. La pièce avait ennuyé les spectateurs, qui s'étaient vengés par des plaisanteries. Ils s'étaient étonnés qu'il n'y fût point question de viol.

— Philomèle sans viol, dit quelqu'un, c'est comme si l'on mettait *Atrée* en pastorale.

La tragédie avait été mal accueillie, et les comédiens se demandaient s'ils devaient en donner une seconde représentation. Ils avaient été con-

J'ay reçu de Monsieur de Roumanou  
la somme de cent livres pour  
le mois de may 1792

Voizt M<sup>r</sup>

Beauménard  
P

12 Juin 1792.

Bellecour

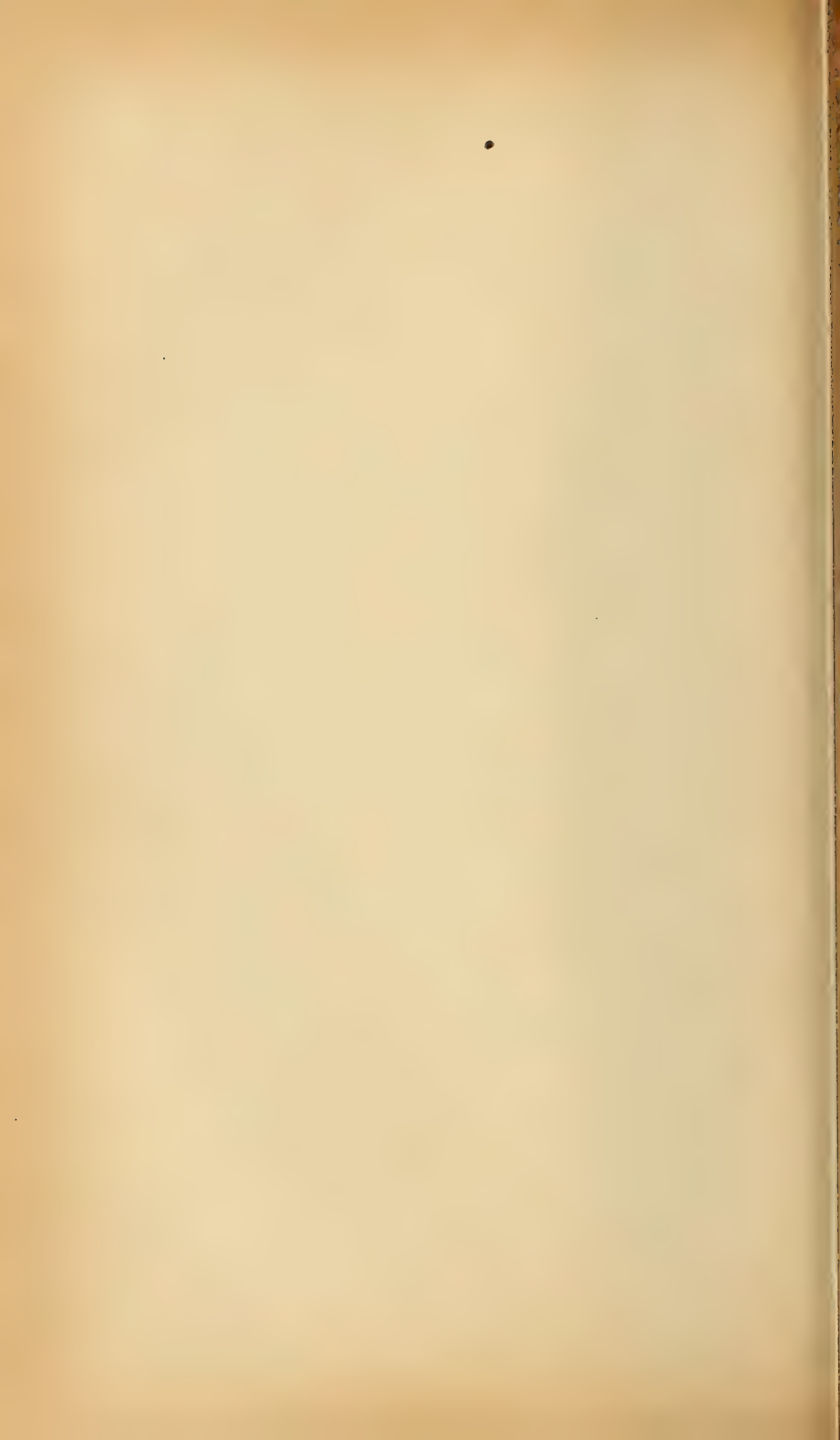
Messieurs et Dames

Monsieur Desreux me charge de vous Remercier  
de votre citation, et de vous témoigner combien  
il y est sensible. Il est bien fâché que sa  
situation ne lui ait pas permis de Revenir  
aupres de M<sup>r</sup> Gal. Bellecour est avec son malade  
en le plus grand soin, et me donne les  
plus flatteuses Espérances. Recevz je vous prie  
les assurances de notre Reconnoissance, et me  
Croyez à jamais Messieurs et Dames Votre Tres  
Humble et tres Obéissante servante.

COMÉDIE  
FRANÇOISE

Bellecour

Ce mardi 12 juin



viés à une assemblée pour prendre un parti à ce sujet. M<sup>me</sup> Bellecour ne put venir, mais, dans une lettre adressée à Boutet de Monvel<sup>1</sup>, elle donnait fort nettement son avis :

Il m'est impossible, mon cher camarade, d'aller à l'assemblée de ce matin, mais si c'est au sujet de la tragédie d'hier, voici mon sentiment :

La pièce est tombée, et, sans le courage de M<sup>lle</sup> Vestris<sup>2</sup>, elle restait à la fin du quatrième acte. Au cinquième, M. Lekain a eu la même fermeté et, enfin, elle a été jusqu'au bout. Mais, depuis l'éternel troisième acte, l'on ne peut se dissimuler l'humeur du public, humeur bien juste, bien méritée, et qui nous assure de son absence, si l'on ose rejouer la pièce. Vous me direz peut-être que *Roméo*<sup>3</sup> a eu le plus grand succès après les corrections. mais les quatre premiers actes étaient en situation, et, comme ils intéressaient et qu'il ne pouvait y avoir au cinquième que la mort des deux amants, cela pouvait se refaire.

1. Boutet de Monvel avait été reçu en 1772, deux ans après son début, pour les seconds rôles tragiques.

2. M<sup>lle</sup> Vestris avait été reçue en 1769.

3. La pièce avait été représentée en 1772. « Sans doute, disait le bon Ducis dans sa préface, il est dangereux de donner au théâtre l'exemple du suicide, mais j'avais à peindre les effets des haines héréditaires, et c'est sur cet objet seulement que j'ai voulu fixer l'attention du spectateur. Je crois inutile de m'étendre ici sur les obligations que j'ai à Shakespeare. »



Les *Druides* n'ont réussi que par le bruit que la prétraille<sup>1</sup> avait fait autour. La preuve, c'est que, à la deuxième et à la troisième représentation, il n'y avait personne ; cependant les corrections étaient faites. Pour celle-cy, je ne crois pas que l'on puisse exciter la curiosité de ceux qui n'étaient pas au spectacle ni faire changer d'opinion ceux qui y étaient. Il n'y a point de scènes à transposer, point de changement à faire qui puisse être avantageux, même point de longueur à supprimer qui puisse restituer un intérêt qui ne s'y trouve pas. Voilà ce que je pense sur l'ouvrage, sans penser à celui qui l'a fait. Je suis juste et distingue toujours la personne que je n'aime point d'avec l'ouvrage qui me plairait, s'il était bon. Je vous prie, mon cher camarade, de lire ma lettre à l'assemblée, n'agissant jamais en cachette, et croyant mon sentiment trop bien fondé pour ne pas le

1. Les *Druides*, tragédie de Le Blanc (1772). L'opposition du clergé à cet ouvrage finit par déterminer une curiosité dont il profita. On sait que l'archevêque de Reims, M. de la Roche-Aymon, fut un des adversaires les plus déterminés des *Druides*, et il parvint à obtenir du roi la promesse que la pièce terminerait sa carrière avec la clôture de Pâques. Avant que l'influence du duc d'Orléans levât les obstacles à la représentation, Condorcet écrivait à Turgot : « On ne veut pas permettre une tragédie des *Druides* parce qu'on s'y élève contre les sacrifices de sang humain, ce qui choquerait les assassins de La Barre... Les théologiens que M. de Sartine consulte sur la comédie trouvent très mauvais que l'auteur n'ait pas mis des chrétiens dans les Gaules au temps de César et qu'on n'oppose que la raison au fanatisme des Druides. Quand on raisonne si mal, on est sûr d'avoir raison. »

dire hautement. Je suis votre servante. — De Bellecour<sup>1</sup>.

La soubrette, transformée en juge littéraire, montre là son caractère, qui n'est point porté aux atermoiements. On la voit aussi décidée dans les questions matérielles. L'affaire de la construction de la nouvelle salle traîne depuis longtemps; l'exécution de l'arrêt du Conseil de 1771, qui a accordé trois cent mille livres aux comédiens, est remise en question; les compétitions empêchent les projets d'aboutir, et, moins on agit, plus ces projets (chacun d'eux est soutenu par une haute influence et M<sup>me</sup> du Barry, elle aussi, intervient) se multiplient. On risque de s'éterniser à la salle des Tuileries. M<sup>me</sup> Bellecour donne expertement son avis sur des ventes et des achats de terrains. Elle est, avec Lekain, l'instigatrice du mémoire remis au maréchal de Richelieu contre le droit d'entrée gratuite au spectacle que s'arrogent les officiers de mousquetaires (où est le temps où elle avait plus d'indulgence pour les militaires!). Elle est mêlée à toutes les discussions qui causent alors tant de tiraillements dans les affaires de la Comédie;

1. Arch. de la Comédie-Française.

elle prend parti contre Molé qui suscite bien des embarras à ses camarades, contre la rentrée de M<sup>lle</sup> Dubois, réclame contre les conditions des voyages à Fontainebleau, reçoit néanmoins une gratification extraordinaire de deux mille livres. Comme elle se préoccupe de tout ce qui concerne le théâtre, elle intrigue, avec les Préville, soutenus par l'avocat Coqueley de Chaussepierre, leur intime ami, pour faire retirer son privilège à Lefuel de Mericourt, le fondateur du *Journal des Spectacles*, pour faire substituer à ce journaliste frondeur le gendre de Préville : coup droit porté à la faction Molé, toujours en querelle avec l'autre. Ce journaliste-là sera docile, prodiguera la louange à ses amis, et M<sup>me</sup> Bellecour tient à avoir pour elle ce qui représente alors la presse.

Au demeurant, elle ne manque pas une occasion d'affirmer qu'elle est pleine de vigueur et d'entrain, toujours prête à demeurer sur la brèche faisant bonne garde autour de ses rôles, décourageant les impatientes qui guetteraient une défaillance, et si elle est souffrante, par hasard, elle assure que c'est pour se porter trop bien :

Je ne puis aller à l'assemblée, mon cher camarade,

écrit-elle le 23 novembre 1775 à Dallainval, attendu que j'ai eu un étourdissement cette nuit. N'ayant jamais été saignée, je ne puis me résoudre à l'être. Je vais redoubler le remède que l'on m'a fait mardi. Pour en tenir lieu, une douzaine de *procureurs* vont me tenir lieu de bracelet. Il est bien dur d'être malade pour se porter trop bien. Le médecin prétend qu'il me faudrait me fatiguer, mais le temps est si affreux que je ne puis marcher dans mon jardin. Dimanche, je marcherai sur le théâtre, si on ne change pas, ce qui me fera sûrement du bien, surtout le rôle étant bien fatigant<sup>1</sup>. Adieu, mon ami, je suis malade tout en n'ayant aucune douleur, rendant le sang le plus pur, le plus clair et le plus sain, mais voyant tourner, par son excessive quantité, les meubles de ma chambre, et ayant les mains presque engourdies. Ce ne sera rien, ou je prends un parti violent. Bonjour, je peux à peine écrire<sup>2</sup>.

Cela veut dire assez clairement : que les camarades ne conçoivent pas d'espairs prématurés ! Elle reprend nombre de ses anciens rôles, l'*Ambitieux*, la *Réconciliation normande*, le *Faux savant*, l'*Ecole des Bourgeois*, le *Muet*, les *Amazones modernes*, où elle chante dans le divertissement ; elle défend ses soubrettes de Molière<sup>3</sup>.

1. *Les Valets maîtres*, de Boissy.

2. *Arch. de la Comédie-Française*.

3. Le répertoire de Molière ne devait être donné que les dimanches et jeudis.



où elle excelle. Là, ses positions sont solides : mais d'autres soubrettes, plus jeunes qu'elle, d'un peu ou de beaucoup, se sont imposées, M<sup>lles</sup> Luzzi, Fanier, M<sup>lle</sup> Dugazon, la sœur de l'acteur comique. On peut imaginer que M<sup>me</sup> Bellecour ne leur accorde pas toutes les qualités que leur reconnaît le public.

Que reste-t-il de toutes ces comédies jouées à cette époque, devant sans doute avoir quelque motif de plaire, et si profondément oubliées ? C'est l'*Egoïsme*<sup>1</sup>, de Cailhava, où il y a, comme dans le *Misanthrope*, mais à quelle distance ! une scène des portraits : le portier de Philémon lui donne la liste des gens qui sont venus le voir en son absence, et Philémon dessine en quelques mots leurs physionomie. C'est l'*Inconséquent*, de Laujon, l'organisateur des fêtes de Chantilly, qui perdra tout à la Révolution, son logement au Palais-Bourbon, son traitement et ses pensions, mais qui, né philosophe, s'accommodera de

1. M<sup>me</sup> Bellecour joue dans l'*Egoïsme* le rôle de Marton. Il y a, à propos de cette pièce, une anecdote classique. Aux premières représentations, un spectateur applaudit éperdument. Touché de cet enthousiasme, Cailhava veut remercier ce chaleureux admirateur. — « Ne me remerciez pas, dit celui-ci j'ai parié pour dix représentations : je stimule l'ardeur du public pour ne pas perdre mon pari. »



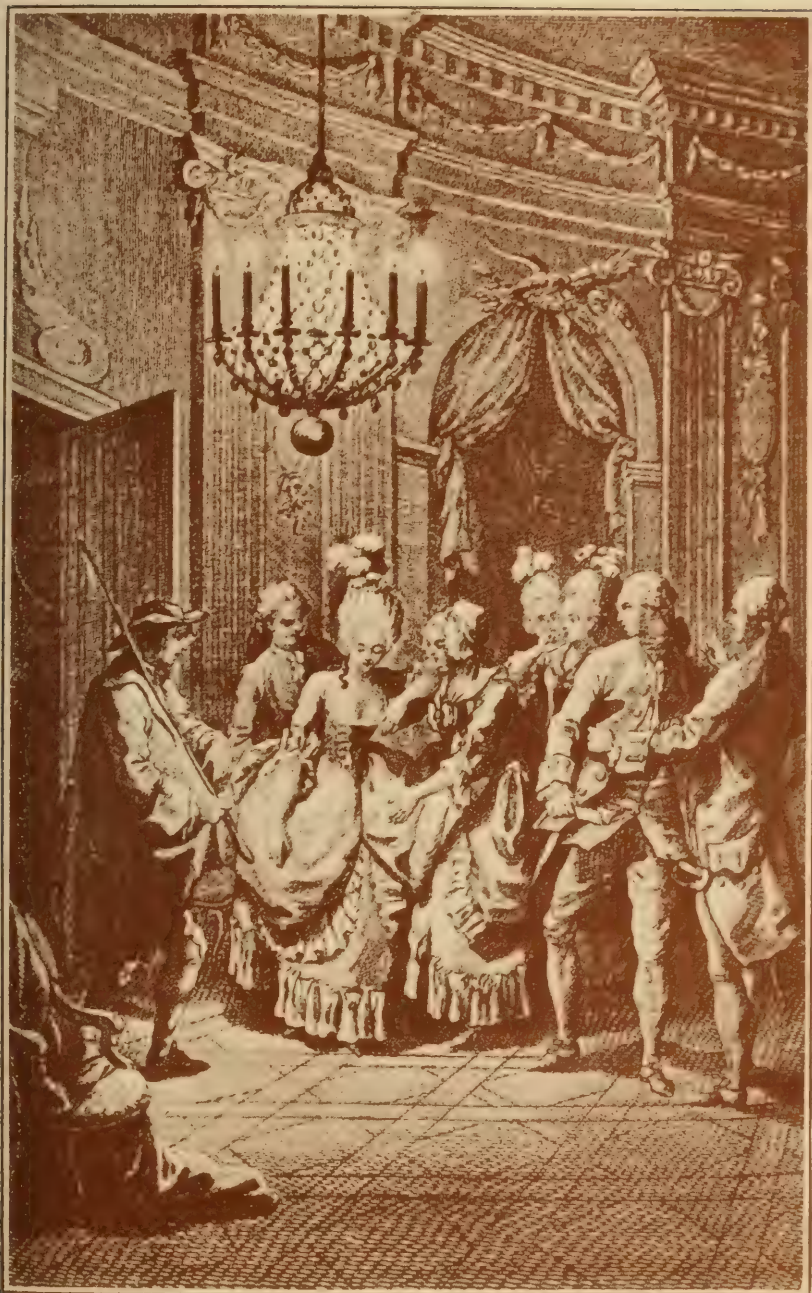
tout, pourvu que se continuent les séances du « Club de midi à quatorze heures », où l'on fait des concours de petits couplets. C'est l'*Aveugle par crédulité*, de Fournel, dont la donnée semble aujourd'hui assez ingénue : Frontin et Lisette (M<sup>me</sup> Bellecour) s'intéressent aux amours de Julie et de Valère, amours contrariées par les prétentions d'Orgon, le tuteur de Julie. Frontin imagine un moyen d'empêcher le mariage : il fait la nuit dans l'appartement d'Orgon, et lui persuade qu'il est devenu aveugle. Quand Orgon, d'abord fort effrayé, découvre le stratagème, il s'avise qu'il était aveugle, en effet, — aveugle de ne pas voir que Julie ne pensait qu'à Valère. On se souvient du titre, au moins, de l'*Amant bourru*, que Monvel <sup>1</sup>, qui ne songe guère alors aux

1. « Lorsque Monvel fit jouer sa comédie de l'*Amant bourru*, M. de La Harpe rédigeait le *Mercure de France* ; il y distribuait l'éloge et la critique, souvent avec partialité. Rencontrant Monvel à la sortie du spectacle, il l'arrête pour lui témoigner combien il est enchanté de sa pièce, l'assure qu'il n'y a qu'une voix là-dessus, que, tout le bien qu'il en pense, il l'écrira dans le *Mercure*, que c'est une tâche facile de faire l'éloge d'un semblable ouvrage, et qu'il ne sera que l'interprète de l'opinion générale. Le lendemain, quelques amis de l'auteur arrivent chez lui, le *Mercure* à la main, et Monvel n'est pas surpris d'y lire la critique la plus amère de son œuvre. Cette perfidie l'indigna avec raison, car, n'ayant point recherché les éloges du rédacteur, il pouvait les croire sin-

*Victimes cloîtrées*, dédiée à Marie-Antoinette. C'est l'*Homme dangereux*, qu'on attend avec une curiosité vive : l'auteur, Palissot, ne s'est pas nommé et, feignant d'être très affecté de ces attaques, a fait courir le bruit que la pièce était une sanglante satire — contre lui. Ce sont les *Journalistes anglais*, de Cailhava (rôle de Cidalise), où le gazetier Discord inspire la terreur avec sa plume, prête, selon ses intérêts, à décerner la louange ou le blâme, mais finit par être confondu et mis dans l'impuissance de nuire<sup>1</sup>. Ce sont les *Aveux difficiles*, de Vigée (rôle de Lisette), où deux amants séparés l'un de l'autre pendant trois ans, et mutuellement inconstants, sont fort embarrassés pour se confesser qu'ils ont été l'un et l'autre très peu fidèles. Ce sont les *Rivaux amis*, de Forgeot (rôle de Lisette), où

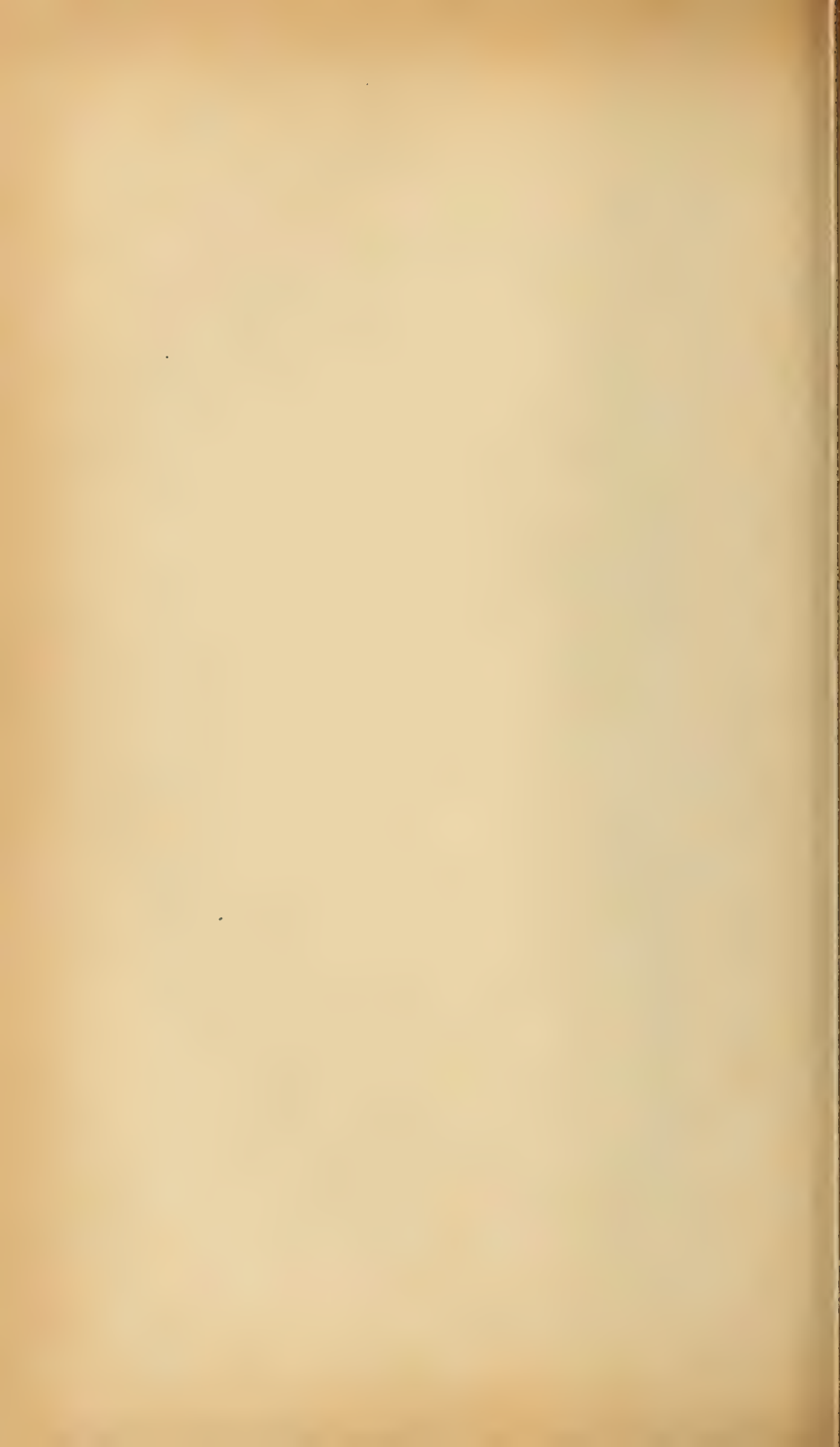
cères. Il fut piqué au vif : amour-propre d'auteur ne se calme pas facilement. Aussi promit-il de saisir la première occasion qui se présenterait de se venger ; elle ne tarda pas à s'offrir. M. de La Harpe fit jouer sa tragédie des *Barmécides*. Cet ouvrage tomba complètement, et Monvel en donna une parodie qui fit courir tout Paris. La pièce finissait par l'enterrement des *Barmécides*, dont le dernier frère jouait la marche funèbre sur la harpe. Lorsqu'ils avaient tous disparu dans un immense trou, il s'y précipitait avec son instrument, et la toile tombait (*Souvenirs d'une actrice*, de Louise Fusil).

1. Dans cette médiocre comédie, Cailhava avait visé La Harpe.



UNE SCÈNE DE « L'ÉCOLE DES MŒURS » (1782)

(Madame Bellecour, rôle de Marton)





un amant frivole et léger s'efface généreusement devant un rival dont les sentiments sont plus profonds que les siens...

Tous ces ouvrages qui ne signifient plus rien ont cependant représenté des efforts, des espoirs, des compétitions, des polémiques, des triomphes et des blessures d'amour-propre.

L'*École des mœurs*, où M<sup>me</sup> Bellecour joue le rôle de Marton, rappelle les démêlés violents d'un auteur avec les comédiens. La pièce, sous son premier titre, les *Courtisanes*, a été reçue en 1775 : sept ans s'écouleront, toutefois, avant sa représentation. Les comédiens ont eu des scrupules ; l'indécence de l'ouvrage, dans son esprit, sinon dans sa forme, leur est apparue, ils hésitent à le donner. Mais Palissot, qui a déjà prouvé qu'il ne craignait pas le tapage avec sa comédie des *Philosophes*, à bec et ongles ; il ne se borne pas à se défendre, il attaque. La vertu des comédiennes est-elle d'une telle essence qu'elle se scandalise aussi facilement ? Et des couplets courent Paris. Ce sont les courtisanes qui sont censées envoyer aux actrices ce compliment :

Mettez, pour vous mieux signaler,  
Votre pudeur à vous défendre,



Et nous mettrons, pour vous le rendre,  
Notre gloire à vous ressembler.

Palissot, pour se faire jouer, emploie tous les moyens, pamphlets, mémoires agressifs, sommations, et même cajoleries en vue d'une réconciliation.

Après la première représentation, à laquelle assistèrent — donnant le signal des applaudissements, — les belles « impures » du temps, M<sup>lles</sup> Duthé, Dervieux, Cléophile, Quincy, Miré, tout en faisant sa paix avec les comédiens, Palissot exhalera ses rancœurs, en protestant contre leur tyrannie :

Si quelque chose pouvait avilir aux yeux de la nation les gens de lettres qui se sont dévoués à la carrière généreuse du théâtre, ce serait, sans contredit, l'espèce de correspondance forcée qui s'est établie entre eux et les comédiens. Autant cette correspondance était honorable pour ces derniers, autant elle est devenue injurieuse pour les autres.

... Qui ne serait pas choqué de la gravité burlesque de cet aréopage? qui ne serait pas humilié de voir les auteurs soumis à cet humiliant despotisme? L'espèce de possession où la troupe est de prononcer despotiquement sur le mérite et le sort des productions dramatiques est la honte de la littérature...

M<sup>me</sup> Bellecour, dans les manèges de Marton,

insidieuse conseillère de la courtisane Rosalie, qui prend dans ses filets le naïf Germance, pensait-elle au modèle qu'elle avait eu jadis sous les yeux, au temps où elle était elle-même un peu Rosalie, et où la Desaignes remplissait auprès d'elle l'emploi qu'elle tenait dans cette comédie?

## XIV

Mais M<sup>me</sup> Bellecour était toujours occupée d'affaires de cœur. Elle avait eu trop l'habitude de l'amour pour y pouvoir renoncer, même après la jeunesse passée.

L'amour, il avait pris chez elle toutes les formes ; il avait été la curiosité et le goût du plaisir, puis il avait été impétueux, puis libertin et intéressé ; puis il avait, de nouveau, atteint la passion, avec mille jalousies et une manière d'abnégation à la fois ; puis il s'était confondu avec l'amitié. Elle en avait parcouru toute la gamme, et, dans le temps même où elle exerçait une sorte de royauté de la mode et où elle édi-

fait sa fortune, le contraste s'était présenté de moments accordés à la seule sensibilité, à laquelle elle avait toujours reconnu ses droits. Son dernier attachement devait être fait d'un reste d'emportement, d'inquiétudes dans la défense d'un lien qu'elle sentait fragile, puis d'indulgente résignation et de sollicitude.

A la Comédie fréquentait un homme, de manières élégantes, bien qu'un peu bizarres parfois, non ennemi, en effet, de quelque affectation, jusque dans son costume; ainsi le voyait-on mêler la contradiction d'un habit brodé et de bottes. Son caractère était aussi plein de contrastes : il passait de l'amabilité d'un esprit cultivé à une certaine brusquerie, et, dans le moment qu'il venait de se montrer séduisant, il lançait soudain de rudes coups de boutoir. Il était, d'aventure, serviable dans ses actes et désobligeant dans ses propos : peut-être un désir de se singulariser dominait-il chez lui. Quand il ne s'appliquait pas à se donner une attitude et demeurait dans l'intimité d'un cercle d'amis, il avait de la gaieté et de la verve. Une notice contemporaine indique assez ces anomalies, en faisant se rencontrer des expressions qui ne laissent pas de se heurter : « Quoique



défiant, son cœur était ouvert à l'amitié<sup>1</sup>. » Au demeurant, il était d'assez belle prestance; son visage était expressif, agréable quand il ne se donnait point des airs de misanthrope (sa misanthropie ne l'empêchait pas d'avoir un goût très vif pour les femmes); il était extrêmement soigné de sa personne.

Il y avait du mystère autour de lui, et il se plaisait à l'entretenir. On ne savait point sa nationalité exacte; il passait pour avoir une origine princière et semblait ne porter qu'un nom d'emprunt. Il y a encore une légende sur son compte, et des obscurités, que cette étude dissipera au moins sur certains points. On raconte que, conduit à Paris tout enfant, confié aux soins d'un précepteur qui s'était appliqué à lui donner une éducation brillante, son adolescence et sa première jeunesse s'étaient passées dans la plus large aisance. Une main inconnue lui faisait tenir, par l'intermédiaire d'un notaire, une pension de 25.000 livres, sous la condition qu'il ne chercherait pas à percer le secret de sa naissance. Mais, malgré cette défense, le jeune homme entreprit des

1. *Les Spectacles de Paris*, 1792.

démarches, qui, si elles n'aboutirent point, furent expiées par la suppression des libéralités dont il vivait. J'ai dit que c'était une légende.

Ce personnage, fort capable de l'avoir créée lui-même, ou, tout au moins, d'avoir mis un peu plus de roman qu'il n'y en avait dans son histoire, était le compositeur Dezède. Doué d'un certain entregent, qui, à la vérité, ne le mena pas bien loin dans la conduite de sa vie, parce qu'elle restait assez désordonnée, il était homme à exploiter son illégitimité et à la parer de quelque prestige. Un talent musical, facile et gracieux, avait plus de chances de se produire (les choses ont-elles beaucoup changé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle?) s'il passait pour l'aimable distraction d'un homme du monde que s'il demandait au théâtre les ressources de l'existence. Dezède s'était lié avec Monvel, et il n'avait pas tardé à travailler avec lui; c'était Monvel qui l'avait introduit au foyer de la Comédie, où il était devenu assidu, vivant dans la familiarité des comédiens. Le premier fruit de la collaboration de Monvel et du musicien avait été un opéra-comique, *Julie*, représenté aux Italiens. L'idée pouvait en paraître ingénieuse : M. de Marsange, seigneur de village, veut,

contre le gré de sa fille Julie, la donner à un vieux comte fort riche, mais qui, bossu, sourd et bègue, est l'homme le plus disgracié du monde. Julie aime le jeune Saint-Albe et entend n'être qu'à lui. Comment fléchir la volonté de M. de Marsange? Par un stratagème et par la complicité du bon paysan Michaud, qui feint de contraindre sa fille Cateau à un odieux mariage et, pour vaincre ses résistances, invoque l'autorité de son seigneur. Cateau joue fort bien cette comédie; elle est éloquente, dans son prétendu malheur; elle attendrit si bien sur son cas M. de Marsange, en plaidant la cause de la jeunesse et de l'amour, qu'il comprend qu'on ne saurait contrarier les sentiments de la nature et ne s'oppose plus aux vœux de Julie.

Grimm, qui n'aima jamais Dezède, fut le seul à le traiter assez sévèrement; mais en le qualifiant d' « amateur », il est vraisemblable qu'il ne lui causait aucun déplaisir :

M. Monvel a jugé à propos de donner la musique à un M. Dezède, Allemand, amateur, à ce qu'on prétend, et cet amateur a assez de facilité dans le style; mais il ne pense à rien, il n'a point d'idées, il ne sait pas donner de l'étendue à ses chants, et ses airs sont découpés dans le même carton écourté. Il méri-

terait d'être placé entre M. Dauvergne, surnommé l'ennuyeux et le plat, et M. de la Borde, dit le baroque; mais, entre Grétry et Philidor, M. l'amateur ne fera jamais rien <sup>1</sup>.

Rien de plus injuste que ce hautain jugement. La musique de Dezède, qui ne devait pas écrire moins de dix-sept ouvrages, ne laissa pas d'être appréciée. Aujourd'hui encore, elle ne paraît pas indifférente, et on reconnaît à l'ouverture de *Julie*, notamment, « un mouvement serré, un rythme précis et net » <sup>2</sup>.

En 1773, Boutet de Monvel et Dezède donnaient, toujours à la Comédie-Italienne, *l'Erreur d'un moment*. Grimm reprochait encore à Dezède « de n'avoir pas d'idées », mais il était bien forcé de convenir du succès : « Le ton général de la pièce a paru un peu trop sérieux, mais les tableaux en sont si touchants, ils sont si parfaitement rendus par Clairval et M<sup>me</sup> Trial, qu'on rejette toute espèce de critique pour se livrer à l'attendrissement <sup>3</sup>. »

1. Lundi 22 septembre 1772.

2. A. Pougin. *Revue et Gazette musicale*, 1862.

3. 14 juin 1773. *L'Erreur d'un moment* est la suite de *Julie*. Saint-Albe, après avoir épousé Julie, ne lui garde pas une extrême constance, et il s'attache à séduire la paysanne Cateau, qui, précisément, par son adresse, aida tant au



La même année, ce fut le *Stratagème découvert* <sup>1</sup>, qui tomba. « La présence de M. le Dauphin et de M<sup>me</sup> la Dauphine, disent les *Mémoires secrets*, ont contenu le parterre qui, sans cet obstacle, aurait sifflé la pièce d'importance. » Mais, avec des fortunes diverses et des applaudissements le dédommageant de ses échecs, Dezède allait poursuivre sa carrière.

Il avait quelque dix ans de moins que M<sup>me</sup> Bellecour, qui, même avec ses bizarreries de caractère, le trouva fort séduisant. Elle

mariage auquel s'opposait M. de Marsange. Cateau, qui a de la vertu, prévient Julie des galantes entreprises de Saint-Albe, et, avec le secours de cette alliée adroite, Julie les déjoue. Saint-Albe, repentant, tombe aux pieds de sa femme. et, après « l'erreur d'un moment », s'appliquera à être désormais le mari le plus tendre. Cette suite à *Julie*, moins souriante que la première pièce, inspira ce couplet :

Monvel renonce à faire rire,  
Il donne dans le larmoyant,  
Fasse le ciel que ce délire  
Ne soit que l'erreur d'un moment.

1. Géronte veut donner la main de sa fille Isabelle à son vieil ami Timante, mais Isabelle ne souscrit point à cet arrangement, et préfère Valère. Creispin, valet de Valère, imagine de prendre la figure de Timante, que Géronte n'a pas vu depuis longtemps, et, sous cet aspect, de déclarer qu'il renonce à la main d'Isabelle. Mais ce stratagème est découvert : au reste, il a réussi, en ce sens que Géronte et Timante lui-même, qui est survenu, se rendent aux vœux des deux jeunes gens.





PORTRAIT DU COMPOSITEUR DEZEIDE

Dessin de Chevignard,

d'après le portrait original conservé dans le cabinet de M. Gilbert, membre de la  
Société Impériale des antiquaires de France (*Magasin Pittoresque*, année 1854)



retrouva ses ardeurs qui semblaient s'être apaisées, et recommença, à quarante-cinq ans, un roman sentimental, dont les premiers chapitres furent sans doute bâtis sur le thème de quelque orgueil d'inspirer encore un attachement et sur cet autre, de jalousies traversant ce bonheur. A ces transports succéda un accommodement fondé sur une amitié attendrie de la part de la comédienne, sur un mutuel dévouement éprouvé, sur l'habitude, sur l'espèce de confortable que Dezède trouvait dans cette liaison, sur des services rendus. Cet accord dura jusqu'à la mort de Dezède. Dans les incomplètes et fantaisistes notices qui concernent ce compositeur, où il est dit qu'on ne sait même pas son prénom (ce qui indique de bien insuffisantes recherches, car il s'appelait Alexandre), on l'accuse bien cavalièrement d'avoir abusé de l'affection de M<sup>me</sup> Bellecour et de l'avoir ruinée. On verra que cette imputation ne repose nullement sur des faits : M<sup>me</sup> Bellecour ne fut jamais ruinée et même, à travers des temps difficiles, qui furent ceux de sa vieillesse, garda toujours de l'aisance. Au moment de la mort de Dezède, on trouva chez lui une reconnaissance d'un prêt de 1.100 livres, fait par son amie, dans des

formes très régulières. Lui-même, il laissa de quoi rembourser au moins ses créanciers, pour des sommes relativement peu importantes, il est vrai. En fait, la maison de M<sup>me</sup> Bellecour, bien pourvue, ordonnée à présent, lui était agréable : on l'y choyait, elle était devenue un peu la sienne et finit par l'être tout à fait. Dans cette camaraderie, qui avait des souvenirs de tendresse, la comédienne, ombrageuse à l'égard des talents plus jeunes que le sien, et le compositeur, homme de théâtre, assez apte aux intrigues, avisé, bien informé, se concertaient, supputaient leurs chances d'occuper l'opinion, édifiaient des projets, se contaient de menues historiettes, qu'ils embellissaient sans doute un peu, en gens d'imagination. Ils avaient beau jeu, l'un et l'autre, sans se croire toujours entièrement, à développer leurs aventures, car tous deux en avaient eu beaucoup. Ils finirent par composer une pièce, de compagnie.

De son côté, Bellecour, qui avait encore des succès à la scène, avait, lui aussi, un roman, mais un roman qui devait lui coûter assez cher, sous les apparences du sentiment. Pouvait-il renoncer, à cinquante ans, à clore la liste de ses conquêtes ? Au demeurant, il était toujours

sémillant à la scène. C'est précisément au moment où il achevait son demi-siècle qu'il avait joué, avec infiniment de grâce, Almaviva du *Barbier de Séville*, un rôle qu'il n'avait pourtant pas apprécié tout d'abord, ce qui prouve que les gens d'expérience, au théâtre, sont loin d'être infaillibles. Il est vrai que Clairval, quand la pièce avait été présentée à la Comédie-Italienne, avait eu la même mauvaise opinion. Il est vrai encore que, entre la réception et la représentation, Beaumarchais, emprisonné, à la suite de son affaire fameuse avec le duc de Chaulnes, puis considéré comme un auteur suspect et qu'il fallait interdire, avait beaucoup remanié son ouvrage. Il l'avait récrit, en attendant de meilleures circonstances, dans un esprit nouveau, avec une verve enflammée, avec une âme de pamphlétaire. Enfin, il faut ajouter à la décharge de Bellecour que, *le Barbier de Séville*, fraîchement accueilli, comme on sait, le premier soir, ne se fût peut-être pas relevé, sans les prompts remaniements qu'y apporta Beaumarchais.

Ce rôle fringant d'Almaviva le dédommageait de celui de Sully, trop raisonnable, qu'il avait joué l'année précédente, en 1774, dans la



*Partie de chasse de Henri IV.* Almaziva prétendait encore plaire à la ville. Il s'éprit d'une jeune fille, son élève, qui avait l'âge de Rosine, M<sup>lle</sup> Vadé, la fille du poète débraillé, à la muse poissarde. Une autre de ses élèves, M<sup>lle</sup> Saint-Germain, l'avait auparavant fort intéressé. Mais M<sup>lle</sup> Vadé lui inspira une passion qui le faisait se croire toujours jeune. Il faut croire, cependant, qu'il n'était pas sans inquiétudes : M<sup>lle</sup> Vadé était fort jolie ; elle avait des caprices qu'il s'appliquait à satisfaire, sans compter, ne se fiant plus à ses seules séductions d'ancien bel homme à succès. Selon Grimm, il lui sacrifiait en même temps les restes de sa fortune et de sa vie. En 1776, il obtenait pour M<sup>lle</sup> Vadé un ordre de début<sup>1</sup>. Il ne semble point que M<sup>me</sup> Bellecour, si hostile habituellement à toutes les nouvelles venues, même quand elles ne tenaient pas l'emploi des soubrettes, ait témoigné de mauvaise humeur à l'égard de celle-ci. Au foyer, ou pendant les répétitions, le couple

1. Dans *Iphigénie en Aulide*, M<sup>lle</sup> Vadé ne resta qu'un an à la Comédie. Elle changea de nom, et M. H. Lyonnet explique ainsi qu'on put croire à sa mort, en pleine jeunesse, en 1784. Dans les *Mémoires* de M<sup>lle</sup> Flore, il est question d'une rencontre de M<sup>lle</sup> Vadé, en 1818 ; elle jouait les duègues dans la troupe de Volange fils.

désuni en était peut-être à l'échange de confidences sur ces dernières amours.

Bellecour, bien qu'il se plaignit souvent de ses camarades, prenait une grande part aux affaires de la Comédie : il rédigeait les Mémoires pour les intérêts de leur Société, il s'occupait du répertoire, il avait les relations officielles avec les auteurs. La mort de Lekain le faisait doyen de la Comédie. C'est lui qui, en cette qualité, avait pour premier devoir d'annoncer à Voltaire arrivant à Paris la mort du tragédien, et, présentant les sociétaires au patriarche, lui disait, avec une brève éloquence : « Voilà, monsieur, ce qui reste de la Comédie. » C'est lui qui, dans la soirée du 30 mars 1778, apothéose du poète, saluait Voltaire, avant le couronnement de son buste.

Mais, ce décanat, Bellecour ne devait pas l'exercer longtemps. M<sup>lle</sup> Vadé aidant, assure-t-on, il s'éteignait le 19 novembre de cette année-là, dans son logis de la rue du Petit-Bourbon <sup>1</sup>. M<sup>me</sup> Bellecour n'avait pas été indifférente à sa fin ; elle avait assisté aux derniers

1. Le décès était déclaré par François-Gilles Colson, peintre, ordonnateur des bâtiments du duché de Bouillon, et Simon de Beauvais, peintre. Belle our fut enterré à Saint-Sulpice.

moments de son mari; elle lui avait donné quelques larmes décentes, son attitude avait été parfaitement convenable. Elle était fort détachée de cet époux qui n'était plus qu'un camarade de théâtre, avec qui elle se trouvait aux assemblées et aux spectacles; mais, à cette heure, elle ne pouvait pas ne pas se souvenir qu'il avait été l'objet de son premier attachement, et mêlé à presque toute sa vie. Elle s'occupa avec son beau-frère des obsèques, qu'elle voulut suffisamment imposantes, et de tous les arrangements devenus nécessaires par cette mort. Dezède l'assistait peut-être dans ces soins, mais elle fit figure de veuve. C'était une lettre de veuve, de veuve tout au moins attendrie en évoquant le passé, qu'elle écrivait aux sociétés pour leur recommander le valet de Bellecour.

23 novembre 1778.

Je vous rappelle, mes chers camarades, les services du pauvre défunt pour vous prier d'accorder à son domestique la survivance de mon poste, en récompense de la fidélité et des soins extrêmes qu'il a eus pour son maître.

Préville prononça son éloge funèbre, qui fut inséré dans le *Mercure*.

Je crois que vous devez cela à la mémoire d'un si bon et si honnête camarade.

Ce fut le dernier mot de M<sup>me</sup> Bellecour, sur son mari, l'amant de jadis, au temps où elle était M<sup>lle</sup> Gogo.

## XV

— Elle est coupable ! dit M<sup>me</sup> Bellecour, toujours emportée et disposée à aller à l'extrême.

— Je ne puis croire qu'on offense ainsi la nature, répond la sensible Louise Contat.

C'est pendant l'entr'acte, au foyer de la Comédie, entre *le Tuteur dupé* et *la Jeune Indienne*. On s'approche ; les comédiens et les hôtes des comédiens se mêlent à la discussion. C'est, en février 1779, la question du jour, celle qui fait tout oublier, même, pour un moment, des rivalités qui ont un grand retentissement au dehors. Les autres sujets de conversation, le projet de substitution de lampes à l'huile de



bœuf aux bougies pour l'éclairage de la salle, les contestations avec les auteurs qui exigent des comptes plus précis, l'affaire des petites loges dont les comédiens trouvent que les gentilshommes de la Chambre disposent jusqu'à l'abus, toutes ces matières à caquets s'effacent. On ne saurait ne pas prendre part dans l'aventure de la Comédie-Italienne qui divise Paris en deux camps.

Le dépit des succès de sa cadette a-t-il poussé Sophie Dufayel, qui joue si aimablement Betzy dans *le Roi et le Fermier*, à empoisonner sa sœur Augustine après les débuts de celle-ci ? On l'assure, et, à la vérité, il y a des présomptions assez sérieuses. Peut-on admettre, cependant, une action aussi noire de la part d'une jeune femme qui a tant de grâces ? — Sans doute, riposte-t-on, mais Augustine a plus de grâces qu'elle encore, et la façon dont elle venait d'être accueillie risquait d'enlever à son aînée la faveur du public. — On ne tue pas pour cela. — Oh, oh ! dit Dugazon en riant, j'ai vu ici même certaines de nos camarades s'assassiner des yeux. Et il regarde, dans le même temps, M<sup>me</sup> Bellecour et M<sup>lle</sup> La Chassigne. — Des yeux, ce qui ne tue pas, observe le bon Brisard, mais avec

du poison! — Mieux vaudrait le poignard! s'écrie M<sup>lle</sup> La Chassigne qui, jouant les confidentes tragiques, a l'habitude de toutes les catastrophes passionnelles. — N'avez-vous jamais vu se produire d'injustes préventions? reprend Brisard, stoïque à la scène au milieu des plus violentes péripéties, mais le meilleur des hommes à la ville.

L'histoire, qui a pu élucider tant de problèmes plus graves, n'a pas éclairci celui-là. Le fait est que M<sup>lle</sup> Dufayel l'aînée succomba sous des colères que rien n'apaisa, tant qu'elle se défendit, mais il serait d'un esprit peu philosophique de voir, dans la retraite prématurée à laquelle elle fut contrainte, la preuve de sa culpabilité. Il y a des courants d'idées d'autant plus forts qu'ils ne s'appuient que sur des suppositions.

Sophie Dufayel avait débuté en 1774 dans Lucile de *Silvain*, de Marmontel et Grétry. Puis elle avait joué Perrette dans *les Chasseurs et la Laitière*, Jeannette dans *le Déserteur*, Annette dans *Annette et Lubin*. Son aimable visage n'avait pas peu contribué à l'accueil favorable qu'elle avait reçu. Le 3 février 1779, sa sœur Augustine se produisait à son tour à la Comédie-Ita-

lienne. Elle n'avait guère plus de quatorze ans. Elle parut charmante dans Agathe de *l'Ami de la maison*; on la trouva délicieuse dans *Zémire et Azor*. « Il est très rare, disait *le Journal de Paris*, de voir un aussi jeune sujet posséder autant d'avantages : figure intéressante, intelligence précieuse, organe plein de sensibilité; nous invitons la demoiselle Dufayel cadette à se rendre digne, de plus en plus, des suffrages du public. » En ce temps-là, la première récompense d'une comédienne était dans de petits vers galants; ils ne firent pas défaut, et même sous la forme de conseils. Ce siècle, qui ne pratiquait guère la vertu, avait pour la vertu de soudains attendrissements :

L'estime du public fut toujours le salaire  
De la sagesse unie à la beauté  
Conservez de vos mœurs la touchante innocence.

On saluait avec une manière d'enthousiasme cette petite étoile qui se levait. L'émotion fut donc grande quand on apprit qu'Augustine Dufayel était gravement malade. Après quelques jours d'anxiété, on put se rassurer. Paris reverrait cette actrice qu'il avait tout de suite adoptée et fêtée.

Cependant, on voulut savoir de quel mal elle avait souffert, et l'on n'apprit rien de précis, sinon que ce mal avait commencé par une inexplicable langueur suivie de crises violentes. C'est alors que des rumeurs coururent, d'abord repoussées avec horreur, puis elles se fortifièrent. On raconta que, ayant ressenti une profonde jalousie des rapides triomphes de sa sœur, Sophie Dufayel avait essayé de l'empoisonner, en versant une substance toxique dans un verre d'eau sucrée. C'était une bien terrible accusation contre laquelle protestèrent ses amis; mais ils eurent bientôt à engager une lutte difficile contre ceux qui soutenaient la vraisemblance de ce crime.

Sophie n'avait jamais témoigné d'affection pour Augustine; on assurait qu'elle l'avait dissuadée d'entrer au théâtre et que, n'ayant pu réussir, à l'en éloigner, elle avait mis tout en œuvre pour que la débutante n'abordât point des rôles importants. On se souvenait encore de son attitude, le soir qu'Augustine avait affronté le public: elle avait affecté d'applaudir d'une façon inopportune. Il y avait des témoins d'une sorte d'altercation entre les deux sœurs, pendant un entr'acte, dans la loge de la cadette. De ces



menus faits, on forma un faisceau redoutable. Sophie voulut d'abord braver ces clameurs; on lui prouva durement, à l'une de ses représentations, combien l'opinion était déchaînée contre elle; on ne la laissa point jouer son rôle et elle dut se retirer. Ses adversaires sommaient le lieutenant-criminel d'intervenir. Celui-ci ne pouvait guère agir, cependant : la malade, guérie, n'avait point porté de plainte. Comment retrouver, dès lors, des indices d'empoisonnement? Les amis de Sophie ripostaient d'ailleurs qu'ils seraient bien aises qu'on leur désignât le poison employé. Mais l'agitation était à son comble, et, comme il arrive toujours, les plus acharnés étaient ceux qui n'avaient aucun élément d'information personnelle.

Sophie Dufayel se décida à répondre par un Mémoire justificatif<sup>1</sup> qui repoussait, point par point, les chefs d'accusation. Dans l'ordre matériel, d'abord. Le soir des seconds débuts d'Augustine, dans *Zémire et Azor*, elle s'empresait auprès de sa sœur, et, comme celle-ci éprouvait quelque fatigue, elle envoya chercher, pour

1. Aujourd'hui fort rare. Il ne laisse pas que d'être assez agréablement écrit, pour véhément qu'il soit. La bibliothèque de la Comédie-Française en possède un exemplaire.



la lui faire prendre, une bavaroise, bientôt apportée par un garçon de café. Mais, dans le même temps, M<sup>me</sup> Dufayel, la mère, offrait à Augustine une tasse de bouillon qui fut préférée. Où donc était le verre d'eau sucrée où elle aurait jeté du poison?

Puis, des défenses d'ordre moral : sans doute, elle n'avait point vécu jusqu'alors sur le pied d'une grande intimité avec Augustine, mais il n'y avait point entre elles d'inimitié. Si elle lui conseillait de ne pas débiter dans des rôles où il était impossible d'imiter la perfection de M<sup>me</sup> Trial, c'était pure sollicitude, préoccupation de lui éviter une épreuve dangereuse. Pendant la représentation, loin de penser à une rivalité, elle s'inquiétait aux passages qui décident du succès : « J'étais dans une loge louée par des personnages qui veulent bien avoir des bontés pour moi ; ils savent si mon visage et mon maintien respiraient le crime ! » Il est vrai qu'Augustine, qu'elle complimentait, se montra froide à son égard, mais c'est de quoi elle souffrit, surtout quand, après avoir cru que l'orgueil de sa gloire nouvelle la rendait dédaigneuse, elle comprit qu'il fallait attribuer son injustice à la malignité de certains : « Ces soupçons de

jalousie me piquèrent et me jetèrent dans une sorte d'indifférence envers elle qui fut le parti auquel je m'arrêtai. » Sophie terminait par la publication de deux pièces destinées, selon elle à dissiper les derniers doutes, un certificat du médecin Guinot « que la maladie de M<sup>lle</sup> Augustine Dufayel n'avait été causée par aucun poison », et une lettre d'Augustine elle-même : « Sophie, les chagrins que tu éprouves me pénètrent et je dis à tout le monde que j'ai bien de la peine à entendre les calomnies qui se répandent. Va, Sophie, mon cœur ne t'a jamais soupçonnée. Sois bien raisonnable. Aimons-nous bien, adieu, je t'embrasse et suis pour la vie ta petite sœur. » C'était du dernier touchant, et c'était vraisemblablement le mot de la fin le meilleur pour cette plaidoirie.

Mais le Mémoire ne suffit pas à désarmer les accusateurs : on exalta la générosité d'Augustine, on trouva le certificat du médecin Guinot bien sommaire ; l'histoire de la bavaroise et du bol de bouillon ne parut invoquée que pour établir une confusion, et, au demeurant, il était acquis que Sophie et Augustine, au moment des débuts de celle-ci, étaient manifestement en mauvaise intelligence. Cette justification ne

réussit donc pas à modifier l'opinion, dont les colères continuaient à gronder.

Était-elle à ce point prévenue qu'elle ne voulait rien entendre? Avait-elle de plus fortes raisons que celles qui nous sont parvenues de croire à un geste criminel? La comédienne accusée connut-elle, au contraire, d'injustes rigueurs?

Toujours est-il que Sophie Dufayel fut obligée, à dix-huit ans, de quitter définitivement la scène et Paris, où elle avait sa maison, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, pour longtemps. Une note narquoise des *Mémoires secrets* indique le ton où on était monté contre elle. Bien avant qu'elle se résolût à l'exil, cette note était censée annoncer sa vente — mobilier, berline anglaise, chevaux et équipages — pour cause de départ. « — Et où va-t-elle donc? — Mais où on l'attend : à la Salpêtrière. »

Les comédiens français et les comédiens italiens ne vivaient pas toujours en parfaite intelligence, et les premiers, bien qu'il s'en fallût que tous acceptassent la culpabilité de Sophie Dufayel, n'étaient peut-être pas (d'autant que, après tout, il n'y avait personne de mort) très fâchés d'un scandale qui atteignait une maison

avec laquelle ils se trouvaient parfois en rivalité<sup>1</sup>.

1. Aux temps difficiles, les relations entre les deux théâtres devaient être beaucoup meilleures. On sait qu'en juillet 1791, ils s'associaient pour des représentations d'*Athalie* avec les chœurs écrits par Gossec. La Comédie-Française était représentée par M<sup>lles</sup> Raucourt, Sainval, Ribou, et par Vanhove, Saint-Preux, Naudet, tandis que les chœurs étaient chantés par M<sup>mes</sup> Dugazon, Crétu, Desbrosses, Carline, Saint-Aubin, et par Clairval, Caillot, Trial, Michu, Chenard, etc. « Nous nous associâmes pour un temps, disent les *Mémoires de Fleury*, messieurs de la Comédie-Italienne; ils vinrent chanter sur le Théâtre-Français et nous allâmes jouer sur le Théâtre-Italien. Ces voyages d'*Athalie*, promenant tour à tour sa puissance et ses terreurs sur les deux rives, attirèrent les curieux; nous nous trouvâmes parfaitement bien de cette collaboration inouïe. » La première recette (1<sup>er</sup> juillet) fut de 5.003 livres.

## XVI

On constate que le talent de M<sup>me</sup> Bellecour est toujours goûté du public. Le *Mercur*e déclare « qu'il n'est guère possible de jouer les soubrettes avec plus de gaiété, d'intelligence, de naturel et de comique » qu'elle ne le fait. Il répète, en le variant, le compliment en septembre et en octobre 1777, en février et en août 1778, en septembre et en octobre 1779.

En 1778, le 9 mai, M<sup>me</sup> Bellecour avait abordé la scène comme auteur, avec un opéra-comique-féerie, dont Dezède avait écrit la musique, *Zuliska*. Ce nom de *Zuliska* parut-il un peu trop dur? Aux représentations suivantes, il



s'adoucit, devint *Zulima*. M<sup>me</sup> Bellecour s'était inspirée d'une comédie de La Noue.

Dezède, l'année précédente, avait pris sa revanche de la chute du *Stratagème* avec les *Trois fermiers* dont le succès avait été éclatant : c'est une de ses meilleures partitions, bien conçue au point de vue scénique et où sa musique a le plus de grâce. Il avait été moins heureux avec *Fatmé* ou le *Langage des fleurs*, opéra-comique donné à peu de temps de distance à Fontainebleau. Sa collaboration avec Monvel s'était interrompue, et le marquis de Saint-Marc était un homme de théâtre moins expert que le comédien. *Zuliska* ou *Zulima* dut réussir ou recevoir, au moins, un accueil suffisamment honorable, puisque la pièce fut reprise plusieurs fois.

M<sup>me</sup> Bellecour (dit Grimm), qui joue avec tant de naturel les rôles de soubrettes à la Comédie-Française, a eu la plus grande part à cet ouvrage. La musique est de son ami M. Dezède. L'idée principale est assez ingénieuse, et les détails ne manquent ni de finesse ni d'esprit. *Zulima* est aimée de deux princes, protégés chacun par une fée : l'un a dans son pouvoir tous les enchantements du monde ; l'autre, aux simples charmes de la nature et d'un cœur sensible, réunit encore l'heureux secret de faire disparaître à

sa volonté tous les prestiges de son rival. On ne demande point lequel doit l'emporter sur l'autre, on le sait d'avance, et cette certitude ôte à la marche du drame l'intérêt dont il aurait pu être susceptible.

Il ne paraît pas que M<sup>me</sup> Bellecour ait fait une autre tentative de ce genre, à moins qu'elle n'ait eu une part discrète dans l'arrangement de *Cécile*<sup>1</sup>, autre opéra-comique dont Dezède avait emprunté le sujet à un roman de M<sup>me</sup> Riccoboni, les *Lettres de Juliette Catesby*. C'est avec Sauvigny qu'il devait travailler pour *A trompeur, trompeur et demi*<sup>2</sup> et pour *Péronne sauvée*<sup>3</sup>, — ce dernier ouvrage représenté à l'Opéra, — collaboration malheureuse, d'ailleurs. Dezède n'allait retrouver le succès qu'en revenant à Monvel, et ce sera alors l'heureuse destinée de *Blaise et Babet* et d'*Alexis et Justine*.

Les événements, dans la vie de M<sup>me</sup> Bellecour, telle qu'elle se l'est arrangée et telle que l'ancienneté de ses services à la Comédie la lui a faite, deviennent rares. En considération de ses services, une pension de mille livres lui est accordée

1. 26 janvier 1780.

2. 3 mars 1780.

3. 27 mai 1783.

sur les dépenses extraordinaires des Menus-plaisirs <sup>1</sup>. On constate qu'elle a encore quelques violences de caractère. On l'a déjà vue se quereller avec M<sup>lle</sup> La Chassigne <sup>2</sup>; cette animosité se traduit par des scènes violentes qui se renouvellent. Grimod de la Reynière, le futur auteur de l'*Almanach gourmand*, est mêlé à l'une de ces scènes, et, « exposant qu'il a été traité de brutal, de malhonnête et de drôle, apostrophé par b... et par f... », porte plainte contre M<sup>me</sup> Bellecour, ces propos, dit-il, l'atteignant dans sa qualité d'avocat au Parlement et de membre de l'Académie des Arcades de Rome. Mais sait-on jamais quand Grimod de la Reynière est sérieux? C'est le temps de ses plus grandes folies, où il donne son fameux souper des funérailles, dans une salle tendue de noir, où les convives s'essuient les mains à la chevelure de belles filles brunes, où il introduit dans le fastueux hôtel de son père, le fermier général, cette manière de palais de la place Louis XV, la société singulière dont il s'entoure, où il se fait

1. Décision du 20 juin 1778.

2. Débute en janvier 1766 dans *Phèdre*; reçue en 1769. Retirée en 1805.

3. 27 novembre 1779. Campardon: les *Comédiens du Roi*.

une réputation d'excentricité, et, chaque jour, la chronique raconte une de ses fantaisies, comme l'aventure de l'hôtel paternel miné par un tonneau de poudre : « Monsieur, dit-il à l'auteur de ses jours (qui n'est guère moins fou que lui), je vous préviens que votre maison est minée ; il m'a bien fallu prendre ce parti extrême puisque vous me refusez les cent mille livres dont j'ai besoin ! » Le fermier général, effrayé, se décide à donner la somme, et l'on découvre que la poudre n'est que de la poudre à poudrer. Ce père n'est guère sévère, cependant ; il admire même ce fils qui, en fait de gastronomie, au moins, le dépasse, depuis l'histoire des sept dindes. On connaît cette anecdote : le financier, voyageant, entre dans une auberge de campagne et demande à souper. On lui répond qu'on ne saurait plus rien lui donner. « — Comment, s'écrie-t-il, et ces sept dindes qui sont en train de rôtir ? — Elles sont retenues par un monsieur de Paris — Un monsieur tout seul ? — Tout seul ! — Quel est donc ce gargantua ? » Le dîneur, jugeant que les volailles doivent être à point, arrive, et, en lui, La Reynière reconnaît son fils « — Eh quoi lui dit-il, il vous faut sept dindes pour votre souper ? — Hélas, monsieur,



il n'y avait que cela dans la maison ! — Mais quel appétit ! Sept dindes ! — Fi, monsieur, je n'entends manger que les sot-l'y-laisse ! » Il n'est sorte de plaisanteries auxquelles ne se livre Grimod de la Reynière, même contre les siens. Il est bien possible que la plainte recueillie par l'huissier Le Seigneur contre M<sup>me</sup> Bellecour ne soit qu'une des facéties dont il est coutumier.

Cependant, après ces éclats, ce sont des lettres fort raisonnables, où M<sup>me</sup> Bellecour proteste qu'elle place l'intérêt de la Comédie au-dessus de tout.

« Vous savez, écrit-elle au semainier, tout ce que M<sup>lle</sup> La Chassaigne se permet depuis trois mois vis-à-vis de moi. Je vous demande en grâce de garder sur cela le même silence que je me suis imposé. La Comédie a besoin d'union pour ses affaires actuelles et, quoique notre union ne soit qu'apparente, elle est nécessaire à conserver <sup>1</sup>. »

Les disputes sont d'ailleurs fréquentes, alors, à la Comédie, et l'« apparence » même de l'union est chose bien difficile. La querelle de M<sup>les</sup> Sainval et Vestris fait grand bruit, occupe et divise Paris. M<sup>lle</sup> Sainval, en rentrant de tournées triomphales où elle a reçu les hom-

1. *Arch. de la Comédie-Française.*



mages les plus éclatants qui se soient jamais adressés à une comédienne. — à Montpellier, un détracteur, s'étant rencontré par hasard, a été obligé de lui faire des excuses sur la scène, et sa malencontreuse satire a été brûlée solennellement dans une urne, avec une pompe expiatoire, — M<sup>lle</sup> Sainval trouve, au théâtre, une hostilité déclarée. On a intrigué contre elle, on lui a retiré ses rôles pour les donner à M<sup>lle</sup> Vestris, et le lieutenant de police lui vient faire défense, sous peine d'une incarcération au For-l'Évêque, de jouer les tragédies où elle a le plus brillé.

Je mets tous mes talents en dépôt dans ton cœur, lui avait dit Voltaire, mais Voltaire est mort. Au demeurant, M<sup>lle</sup> Sainval a bec et ongles pour se défendre : elle fait répandre de mordantes satires contre M<sup>lle</sup> Vestris et les gentils-hommes de la Chambre, protecteurs de sa rivale ; Molé a pris son parti, mais Prévile est à la tête de l'irréductible opposition qui s'est formée contre elle. Il n'est personne qui ne prenne position dans la lutte, et l'on connaît l'amusant factum reproduit dans les Mémoires de Fleury :

1. *Mém. de Fleury*, t. I.

qui parut sous la forme d'un imaginaire supplément à la *Gazette de France* ? « La division s'est mise dans les flottes combinées des reines Vénus (M<sup>lle</sup> Vestris) et Melpomène (M<sup>lle</sup> Sainval). La jalousie est le principe du désordre. » Et c'est, en cette plaisanterie, l'état de la troupe du Théâtre-Français, divisée en « escadre blanche » et en « escadre rouge », chacun des comédiens étant censé commander un vaisseau. M<sup>lle</sup> Vestris commande le *Duras*, du nom du duc de Duras, qui la soutient; Brisard commande l'*Intérêt*; Préville, le *Courtisan*; Desesarts, le *Balourd*; La Rive, le *Bellâtre*; Nanteuil, l'*Inutile*; Vanhove, le *Tartuffe* (il a changé de parti); Courville, le *Ridicule*; Bouret, l'*Honnête*; Dugazon, l'*Intrigant*; M<sup>me</sup> Préville, la *Vengeance*... Dans cette satire, M<sup>me</sup> Bellecour est assez durement traitée: on lui fait commander le *Profond*, « pesant voilier ne pouvant plus armer en guerre », et elle est qualifiée de « vieille actrice, fort aimante en son temps, d'après l'histoire ancienne ». Les traits piquants ne manquent d'ailleurs contre aucun ou aucune; après les grands vaisseaux, voici les navires de moindre importance: M<sup>lle</sup> Luzy commande la *Coquette* « mal radoubée »; M<sup>lle</sup> Dugazon,

*l'Effrayante*, « supérieure sous la voile » ; M<sup>me</sup> Suin, la *Fatigante*.

Dans l'escadre rouge, celle de M<sup>lle</sup> Sainval, commandant le *Talent*, Mouvel commande l'*Ingénieux* ; Augé, l'*Admirable* ; Dazincourt (qui n'est reçu que depuis 1778), le *Neuf* ; Fleury, le *Véridique* ; M<sup>lle</sup> Sainval cadette, la *Sensible* ; M<sup>lle</sup> Doligny, le *Séduisant* ; M<sup>lle</sup> Fanier, le *Prétendant* ; M<sup>lle</sup> La Chassaigne, l'*Insouciante* ; M<sup>lle</sup> Contat, la *Dédaigneuse*.

L'affaire, qui a exaspéré le duc de Duras, finit par l'exil de M<sup>lle</sup> Sainval et par un bon mot de Linguet qui venge la sacrifiée. Comme Linguet continue à la défendre, le duc de Duras s'emporte, s'écrie qu'il fera bâtonner l'insolent. — « M. de Duras, riposte l'écrivain, aura donc fait usage au moins une fois dans sa vie de son bâton de maréchal. »

Avec moins de retentissement, autre querelle entre M<sup>lle</sup> Raucourt et M<sup>lle</sup> Sainval cadette. Puis ce sont les réclamations de Beaumarchais contre les comédiens, outrés de ses prétentions à exiger des comptes plus serrés <sup>1</sup>. Faisant allusion à

1. Voir, sur les séances du Bureau de législation dramatique, le chapitre de l'*Espion anglais* (t. VII). L'Anglais s'adresse à l'académicien Saurin : « Ainsi, M. de Beaumarchais, après vous avoir réunis chez lui, se prévalant de votre déférence,

toutes ces agitations, Papillon de la Ferté écrit mélancoliquement : « Le public n'en est pas mieux servi. »

Cependant, la Comédie prend possession de sa nouvelle salle<sup>1</sup>, qu'on trouve d'abord « trop blafarde » et qu'on ne tarde pas à réchauffer de bleu. L'architecte de Wailly, à qui on n'a pas accordé les crédits qui lui avaient été promis, à dû renoncer à quelques-uns de ses projets de décoration. Du moins, par une innovation très

s'est de lui-même assis arrogamment au premier rang, a levé le masque, et s'est écrié comme Sixte-Quint : « C'est moi qui suis votre chef. » — Saurin : « Non, il s'y est pris avec plus d'adresse et d'honnêteté; le premier jour qu'il nous eut convoqués, quand il s'agit de se ranger autour du tapis vert et d'ouvrir les délibérations : « Messieurs, dit-il, je crois, sans nous flatter, que nous pouvons bien nous assimiler à l'Académie française : ainsi, égalité parfaite, on se placera comme on voudra. Pour moi, qui dois vous rendre compte en détail de l'objet de notre réunion et de tout ce qui s'est passé précédemment, je vais me mettre ici, afin d'être plus à portée de vous tous », et alors, il s'est installé au haut bout comme directeur ou président. » — L'Anglais : « Et personne n'a réclamé. » — Saurin : « Personne; il n'y avait rien à dire, qu'à se retirer. »

1. Pour l'installation des loges d'artistes, il existe un document, datant de cinq ans plus tard. On y voit que M<sup>me</sup> Bellecour, occupe au premier étage, la loge 4, avec cheminée et deux glaces. M<sup>me</sup> Bellecour a pour voisine immédiate M<sup>lle</sup> Vestris (loge 5). Vanhove, Desessarts, M<sup>lle</sup> Contat et La Chassigne ont également leur loge au premier étage. (*Bulletin de la Société de l'Histoire du Théâtre.*)



approuvée, le parterre est-il assis. La salle est inaugurée le mardi 9 avril 1782 par une représentation d'*Iphigénie*, précédée d'un à-propos d'Imbert, l'*Inauguration du Théâtre-Français*, qui est bientôt remplacé par une pièce de circonstance de La Harpe, *Molière à la nouvelle salle*, ou les *Audiences de Thalie*. A la dernière scène, le fond du théâtre s'ouvre ; « on voit les statues des grands auteurs dramatiques : Apollon est entre Melpomène et Thalie. Chacune d'elles conduit les acteurs de son genre. Les autres Muses ont aussi leur suite, qui porte des guirlandes de fleurs et des couronnes de laurier. Molière se range à côté de Thalie, et les autres personnages de la pièce sont autour d'elle. Apollon salue les images des grands hommes, convie les poètes à suivre leur exemple, mais en ayant aussi toutes les initiatives :

La nouveauté, voilà surtout ce qu'on souhaite.  
 Le théâtre eut toujours besoin de son appui.  
 Le génie embellit tous les genres qu'il traite  
 Et les élève jusqu'à lui.

Cet air solennel de la fête cède, cependant, devant une cordiale proposition de Molière lui-même :



Mais pour rendre à la fois tous les goûts satisfaits,  
Surtout pour contenter monsieur du Vaudeville,  
Nous chanterons quelques couplets.

Et Molière, bravement, donne l'exemple :

(Air : *Chansons, chansons.*)

Mes amis, un couplet de fête  
Peut, sans voix, sans art qui l'apprête,  
Etre chanté,  
On ne s'y rend pas difficile,  
Tout ce qu'il faut au Vaudeville  
C'est la gaieté...

Le signal étant donné par un tel maître, qui  
montre là un aimable sans-façon, Melpomène  
elle-même chante son couplet.

Parler aux cœurs est une science,  
Emouvoir, voilà ma puissance  
Et ma beauté.  
Mais quand ma sœur sèche vos larmes,  
Vous n'en sentez que mieux les charmes  
De la gaieté.

On peut ou s'étonner du ton familier de la fin  
de cette pièce improvisée pour un hommage aux  
maîtres de la scène française, qui a commencé  
gravement, mais le premier à-propos, celui  
d'Imbert, avait ennuyé le public, et il ne fallait  
pas retomber dans la même faute.

En 1783, M<sup>me</sup> Bellecour, qui est venue loger à

la porte même du théâtre, au pavillon Corneille, reçoit, par faveur, le privilège de disposer de quelques-unes des boutiques à construire sous les arcades de la Comédie — l'Odéon actuel — et de les louer. Le comte d'Angivillier, administrateur des bâtiments du roi, lui annonce en termes bienveillants cet avantage qui lui est octroyé :

Vous trouverez ci-joint, Madame, le titre que je viens de vous faire expédier sur le droit de boutiques que S. M. a bien voulu vous accorder àux huit emplacements sous la galerie publique de la Comédie et pour en jouir selon les conditions exprimées audit titre. Son expédition n'a été différée que pour laisser à la Comédie le temps de s'asseoir et de n'avoir plus, comme dans les premiers temps, le besoin d'amonceler les décorations dans la galerie ; je préviens MM. Peyre et de Wailly pour qu'ils aient à diriger et à inspecter la construction de vos boutiques. Ainsi, le commencement de votre jouissance dépendra désormais de vos diligences. Je serai enchanté que cette jouissance puisse répondre aux vues qu'a eues S. M. en vous gratifiant Je suis bien véritablement, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

D'ANGEVILLIER<sup>1</sup>.

1. Les lettres expédiées au nom de M. d'Angivillier portent l'énumération de ses titres, qui indiquent un homme bien

pourvu : — « Charles-Claude de Flahaut de la Billardrie, comte d'Angevillier, conseiller du roi en ses conseils, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, chevalier commandeur des ordres royaux militaires et hospitaliers de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel, intendant du Jardin-Royal des plantes, pensionnaire-vétérane de l'Académie royale des Sciences, directeur et ordonnateur général des bâtiments du roi, jardins, arts, académies et manufactures royales, et conservateur administrateur pour S. M. du Théâtre-Français tant au titre de notre direction générale des bâtiments du Roi qu'en vertu des pouvoirs qui nous sont spécialement attribués par l'arrêt rendu en Conseil d'État le 13 février 1782.

Déclarons et certifions, en exécution de la décision de S. M., déposée dans les bureaux de notre administration,

Que S. M., usant du droit qu'elle s'est réservé par l'article 8 du dit arrêt de gratifier ceux de ses comédiens qu'elle jugerait à propos de la jouissance usufruituaire des façades intérieures et latérales propres à recevoir de petites boutiques sur les galeries extérieures de l'édifice de la Comédie,

Et voulant donner à D<sup>lle</sup> Rose-Perrine de la Corbinaye, veuve du S<sup>r</sup> Colson de Bellecour, actrice du Théâtre-Français des témoignages de sa satisfaction et de ses bontés,

Elle lui accorde le droit et faculté de faire construire et ériger selon les formes et mesures arrêtées par les plans que nous en ont présentés les sieurs Peyre et de Wailly, architectes du roi et auteurs de l'édifice le nombre de huit boutiques dont six sous la galerie régnant sur la rue de Molière et deux sous la galerie en retour par la rue de Vaugirard, l'emplacement desquelles boutiques appliquées sur le gros mur de l'édifice et restreint à une saillie qui ne puisse ni obstruer les galeries ni en interrompre le cours sera pris dans le renfoncement des arcades qui ne présente qu'un mur plein, sans aucune baie ni ouverture, 15 avril 1783. (*Arch. de la Comédie-Française.*)

## XVII

La « nouveauté » souhaitée dans le prologue d'inauguration de la nouvelle salle, la Comédie va l'avoir, et quelle nouveauté, celle-là ! C'est cet étincelant *Mariage de Figaro*, qui va être une merveilleuse machine de guerre.

Jamais, sans doute, M<sup>me</sup> Bellecour n'a autant regretté sa jeunesse qu'en cette assemblée du 19 septembre 1781, qui s'est tenue encore au foyer de la salle des Tuileries<sup>1</sup>, où la pièce de

1. Assemblée du vendredi 19 septembre 1781 pour la lecture du *Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes, en prose, de M. de Beaumarchais.

Présents : MM. Prévile, Brisard, Molé, Auger, Bouret, Dugazon, Courville pour M. des Essarts, Florence, premier

Beaumarchais a été lue. En d'autres temps, l'adorable rôle de Suzanne eût été pour elle; maintenant, c'est celui de Marceline qui lui revient, « costume des duègues espagnoles, un bonnet noir sur la tête ».

Imaginons la comédienne vieillie pendant cette lecture. D'abord, une grande curiosité, car il y a longtemps qu'on parle de la pièce que l'auteur a fait connaître par fragments, ou dans son entier dans des maisons où il est reçu, en choisissant bien son terrain. Mais les comédiens soupçonnent-ils sa portée? Ils ne s'attachent qu'à son mouvement; chacun d'eux s'intéresse surtout au rôle qui pourrait lui être destiné. M<sup>me</sup> Bellecour, qui sait qu'elle jouera Marceline, est sans doute entraînée par l'irrésistible verve des deux premiers actes, mais elle trouve que son personnage ne laisse pas que de tarder à entrer en scène. Cette Marceline, elle l'étonne un peu; c'est que, dans la version première, Marceline raisonné fort sérieusement! Dans la pensée de Beaumarchais, « elle dirige l'atten-

semainier; Derival pour M. Dazincourt, Fleury pour l'auteur.

M<sup>mes</sup> Bellecour, Prévile, Doligny, Dugazon, La Chassaingne.

La pièce du *Mariage de Figaro* a été reçue unanimement le 29 septembre 1784. (Arch. de la Comédie-Française.)



tion publique sur les vrais auteurs du désordre où l'on entraîne toutes les jeunes filles du peuple douées d'une jolie figure ». Le rôle prend un air de solennité : « Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes!... » Mais la scène où Marceline reconnaît que Figaro est son fils lui semble d'un grand effet, et M<sup>me</sup> Bellecour, forcément, n'est pas éloignée de la trouver la scène capitale de la pièce. Sauf à une époque déjà lointaine, quand pour faire ses preuves dans les deux genres, il lui fallait accepter des confidentes de tragédie, elle n'a guère joué que des rôles comiques. La quasi-nouveauté, pour elle, d'un effet d'attendrissement, l'a séduite : « Embrassez-moi, mes deux enfants, j'unis dans vous toutes mes tendresses. » En somme, à ce moment, toute l'attention se porte sur Marceline. De l'émotion ? Eh bien, elle montrera comment, elle aussi, malgré ses succès dans le rire, elle qui a été et reste encore « l'insigne rieuse », elle est capable d'émotion... Elle attend Marceline au quatrième acte. Mais cet acte s'est déroulé presque entier, et point de Marceline. Que fait-elle ? à quoi songe l'auteur de l'oublier ? L'actrice fronce les sourcils. Enfin, à la onzième scène, Marceline

reparaît, mais, après quelques mots pour réparer ses torts envers Suzanne, elle assiste muette à la scène entre Figaro et Fanchette. M<sup>me</sup> Bellecour la trouve un peu longue. Heureusement, dans la scène suivante, elle est bien en action, quoique brièvement. Et puis, elle a le dernier mot de l'acte, et le mot est joli, et, après l'attendrissement, permet de la finesse et de la gaieté : « Ah, quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé contre ce fier, ce terrible (*en riant*)... et un nigaud de sexe masculin? »

M<sup>me</sup> Bellecour ne manquait ni d'esprit ni de culture. Mais elle ne pensait assurément qu'à Marceline au moment où le manuscrit, ce cahier qui contenait en lui une si redoutable force de destruction d'une société, livrait peu à peu ses pages incendiaires. Quelle autre comédienne, dans le moment, eût eu d'autres préoccupations?

Tout a été dit sur les péripéties des laborieuses conditions de représentation du *Mariage de Figaro*, sur les modifications successives de la pièce, plus hardie encore parce que l'action se passait en France, que la Bastille y était propre-

ment appelée la Bastille, que les « officiers d'Église à hausse-col de linon » y étaient mis sur la sellette, et qu'il y était question des pots-de-vin pour obtenir un privilège <sup>1</sup>. On a conté comment Beaumarchais, avec de souples audaces, triompha de tous les obstacles, comment la pièce, un an avant l'une des plus fameuses soirées du théâtre, fut répétée à la Comédie pour être jouée aux Menus-Plaisirs, puis comment, après l'interdiction, au dernier moment, de cette représentation, le *Mariage de Figaro* fut donné chez M. de Vandreuil, en son château de Gennevilliers. Ce fut enfin la représentation publique, avec son succès étourdissant, succès mêlé par moments d'une sorte de stupeur, impression qu'a bien rendue Carrion-Nisas, qui, lui aussi, devait provoquer, plus tard, une soirée agitée, mais infiniment moins glorieuse, au Théâtre-Français <sup>2</sup>. « Médusé par la hardiesse et la tournure d'un style inconnu jusque-là, et pressentant le contre-coup sur les mœurs politiques, le public, tantôt abîmé dans ses réflexions, tantôt soulevé comme par les effets du galvanisme, palpait, trépidait, s'épuisait en bravos

1. Eug. Lintilhac. *La Comédie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 430-437.

2. *Pierre-le-Grand*, tragédie, 1804.

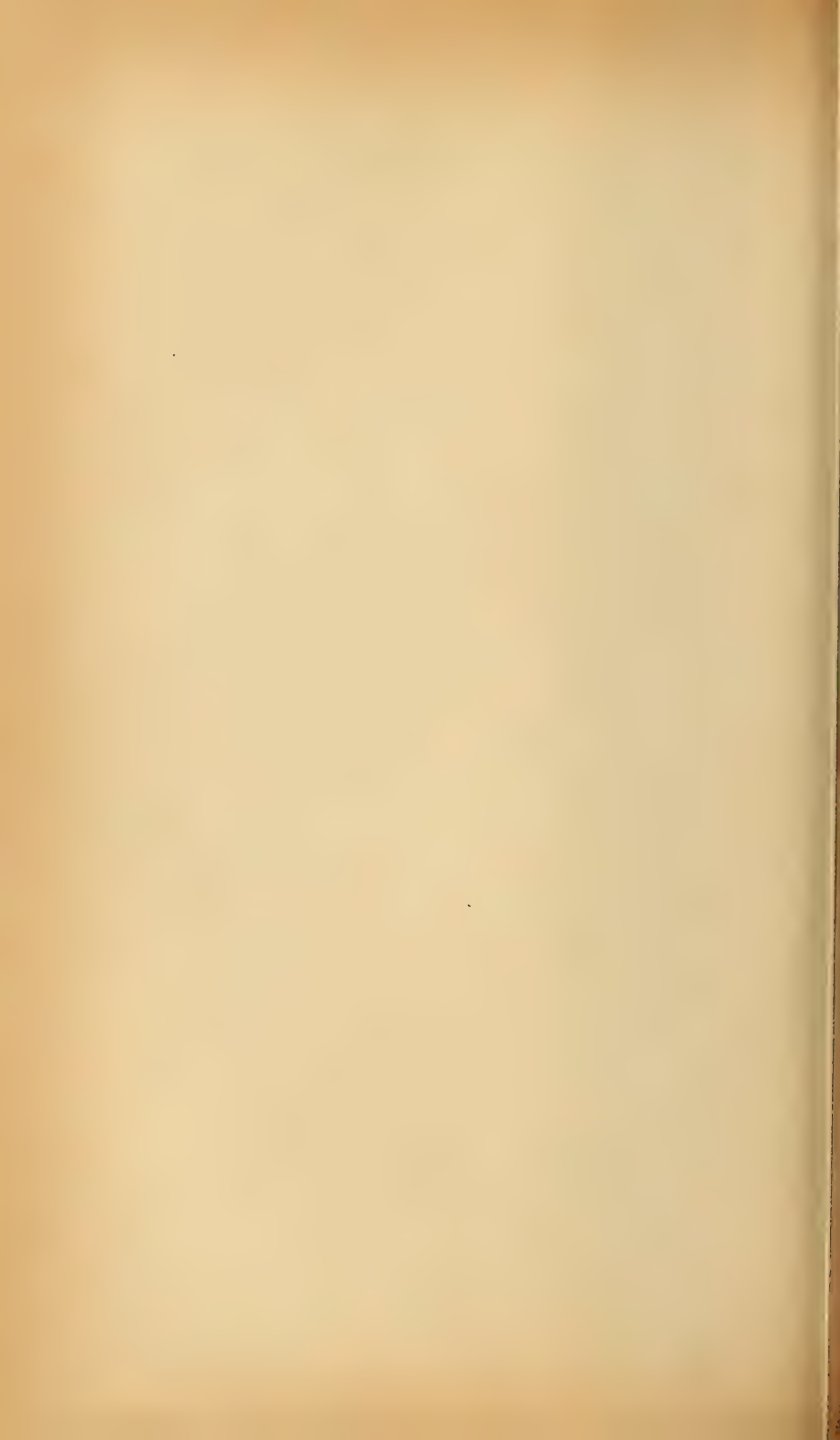


« LE MARIAGE DE FIGARO » (ACTE III)

(Madame Bellecour, rôle de Marceline)

D'après une gravure du temps.







et se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve. »

Mais M<sup>me</sup> Bellecour avait eu une déconvenue. Après en avoir été surprise, elle s'était attachée à la partie déclamatoire de son rôle. Les comédiens obtinrent de Beaumarchais, bien qu'il regrettât ce passage (il l'a dit dans sa préface), une large coupure, comme faisant longueur, portant précisément sur les tirades de Marceline, sur ses considérations sociales relativement au sort des filles pauvres. « Hommes plus qu'ingrats... c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse, vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister!... » Mais il lui restait la scène d'attendrissement, qu'elle joua parfaitement bien.

On sait quel fut l'engouement, allant jusqu'à une sorte de frénésie, pour le *Mariage de Figaro*. On peut dire que, après la soirée du 27 avril 1784, Paris et la France furent pris d'un vertige « figaresque ». Figaro fut partout, connu tous les honneurs, toutes les popularités. De la Comédie-Française, il passa sur toutes les scènes : jamais on ne disposa plus librement de la pensée

d'autrui, car il ne s'agissait pas de parodies, à qui tout est permis, mais d'intrigues édifiées avec les éléments fournis, malgré lui, par le père de Figaro. Beaumarchais ne protestait guère, pourtant : il acceptait les plus singulières imitations comme l'expiation de sa gloire, ou bien, plutôt, comme un hommage rendu au vrai *Figaro*. Dès le mois de mai, l'Ambigu donnait le *Repentir de Figaro*, où l'on voyait Figaro, las de Suzanne, sur le point de se séparer d'elle, où Chérubin obtenait un rendez-vous sérieux de la comtesse, enlevait Fanchette et était enlevé par Marceline... La recette pour faire une suite au *Mariage* était simple. On prenait les personnages, on les dépouillait de leur grâce propre et de leur poésie, et on les lançait dans les aventures les plus arbitraires et les plus absurdes. Mais l'invincible pavillon de Figaro couvrait cette marchandise; telle était la magie qui s'attachait à son nom que les plus pâles pastiches étaient assurés de la faveur du public et que quelques-uns d'entre eux, dans la même période de temps, eurent autant de représentations que le chef-d'œuvre. Aux théâtres de la Foire Saint-Laurent, les Figaros, sous toutes les formes, abondèrent. Il n'y eut guère moins de trente pièces dont un

Figaro, n'en eût-il que le nom, ne fût le héros. Aux « Grands Danseurs du Roi », M. Nicolet, impresario prompt à saisir l'actualité, était arrivé un des premiers en commandant à l'un de ses comédiens, Destival, habile homme en tous genres, un *Voyage de Figaro* qui ne ménageait pas les surprises aux spectateurs, car c'était en Alger que se passait cette suite imprévue, dont tous les personnages se trouvaient être captifs des corsaires barbaresques.

Mais ces imitations se passaient au grand jour. Il y avait aussi les spéculations coupables. Les provinces avaient hâte de connaître cette pièce dont tout le monde parlait, sur des informations plus ou moins précises. Des gens sans scrupules imprimaient, sous le titre et le sous-titre de l'ouvrage, des élucubrations incroyables. Telle de ces brochures prouve nettement que, dans sa hâte, le contrefacteur n'avait même pas pris le temps de voir la pièce. Le nom de Beaumarchais s'étalait cyniquement sur la couverture. Il n'y avait là, cependant, qu'un vague souvenir du *Barbier*, et quel souvenir ! Il n'est guère possible de pousser plus loin la sottise. Figaro, « officier français », est épris de Rosine et chante des sérénades sous ses fenêtres. Mais il a comme

rivaux un Espagnol, don Alonzo, et un baron suisse. Le tuteur (il n'est pas désigné autrement) décide qu'il accordera la main de Rosine à celui des trois soupirants qui aura eu le plus beau rêve, et qui le racontera. L'espagnol déclare que, en songe, il s'est cru en enfer; le baron suisse, au contraire, a rêvé qu'il était au paradis. Et Figaro? Figaro, pendant que les autres rêvaient, a enlevé Rosine, de connivence avec le tuteur, à qui il a promis la moitié de la dot. On conçoit la colère de Beaumarchais, indulgent à ceux qui, sans se cacher, exploitaient le riche filon qu'il avait découvert, devant l'impudence de ces compilateurs de platitudes, données comme son œuvre. La note de la première édition du *Mariage*, en 1785, flétrit énergiquement ces procédés éhontés. Mais, à la vérité, dès la première page, et même dans les pays les plus éloignés, qui pouvait être pris à cette supercherie? La pièce avait mis le feu aux poudres, et le lecteur le plus borné concevait, en parcourant ces fadaises, qu'on s'était joué de sa curiosité et qu'on lui avait extorqué le prix de la brochure.

## XVIII

Cependant, M<sup>me</sup> Bellecour, en des pièces nouvelles, jouait encore des soubrettes, celle de la *Fausse coquette* de Vigée, celle de la *Belle-Mère*, du même auteur<sup>1</sup>, frère de M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, fort assidu à la Comédie par suite de sa liaison avec M<sup>lle</sup> Doligny, celle de l'*Entrevue*<sup>2</sup>, comédie

1. *La Belle-mère* (1788) est la plus importante des comédies, si oubliées, de Vigée. C'était un sujet assez réaliste, affadi par la manière dont il est traité : la lutte d'une femme contre la fille du premier mariage de son mari, ses tentatives pour la dépouiller, pour la faire haïr de son père. La pièce a cinq actes : les premiers sont nourris, les autres sont vides.

2. C'est dans l'*Entrevue* (1788) que se trouve ce vers, parfois cité. Un mari, qui est comme s'il n'était pas marié, s'avise soudain des grâces de celle qu'il a délaissée et s'écrie :

Il est bien malheureux que ce soit là ma femme!



qui est encore de Vigée. Elle avait joué le rôle d'une vieille coquette dans l'*Oncle et les Deux Tantes*<sup>1</sup>, de La Salle d'Offémont, un colonel de la guerre de Sept ans qui sacrifiait désormais aux Muses, et qui devait, quelques années plus tard, reprendre du service, au moment de la Révolution. A quoi bon évoquer ces pièces mortes?

L'été, elle habitait le château du Grand-Gentilly, qui avait appartenu jadis aux Beauvais et aux Villeroy. Elle y avait des voisins aimables, le violoniste Branche, le violoncelliste Dupont, le banquier Tassin, qui ne supposait guère, alors, qu'il dût mourir sur l'échafaud et qu'il pût y avoir un an II qui lui serait funeste. La maison était sans caractère, mais le parc, au fond duquel se trouvait un réservoir dont les eaux venaient de Rungis, était fort beau. Dezède était naturellement l'hôte obligé du château. Le secrétaire de la Comédie, Delaporte, y fréquentait, ainsi que quelques-uns des camarades de M<sup>me</sup> Bellecour, parmi lesquels Naudet, comédien d'une autre génération (il n'était à la Comédie que depuis l'année du *Mariage de Figaro*), lettré,

curieux de souvenirs d'une autre époque, aimant à entendre ceux qui les pouvaient conter, en meublant sa mémoire. Dezède amenait son ami Sauvigny, qui avait été garde du corps de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, poète, auteur dramatique et censeur de la librairie, mais censeur fantaisiste, ne s'alarmant de rien et laissant passer volontiers ce qui l'amusait lui-même, de sorte qu'on avait dû lui retirer cet emploi, dont l'avait fait pourvoir l'amitié de M<sup>me</sup> de Genlis.

En ces soirées de Gentilly, on composait en commun une pièce satirique, le *Véritable Figaro*, dont Dezède improvisait la musique. Ce Figaro-là, c'était Beaumarchais lui-même; chacun apportait son trait narquois, décochait sa flèche contre l'auteur fameux, et la comédie se transformait en pamphlet. Le lieutenant de police Le Noir, qu'attaquait l'avocat Bergasse, à la suite du procès Kornman, en faisant de ce magistrat le complice de Beaumarchais, se garda bien d'autoriser la pièce : le feu était déjà assez aux poudres!

En 1788, Dezède flairait une bonne affaire de théâtre : il s'agissait de cette pièce, les *Deux Pages*, qui eut, en effet, un succès considérable. On connaît le chapitre des *Mémoires de Fleury*,

où le compilateur d'anecdotes qui en est l'auteur a conté la romanesque histoire du baron de Manteuffel. Ce baron de Manteuffel avait vécu à la cour de Russie, au temps de l'impératrice Elisabeth, et il y avait fait très brillante figure, héros d'une foule d'aventures amoureuses, mais il avait pris parti pour le duc de Courlande, dépouillé de son duché par l'impératrice, et, exposé au ressentiment de la souveraine, il n'avait dû son salut qu'à l'intervention de Frédéric II de Prusse. Il avait passé à son service et avait voué un culte au roi-philosophe; puis il s'était venu établir à Paris, se mêlant à la société des écrivains et des artistes. Il s'était plus, un jour, à évoquer en un conte dialogué la physionomie de Frédéric; il avait lu l'ouvrage dans le salon de la comtesse de Lamarck, et cette lecture avait causé dans ce cercle une vive impression. Ce n'était que distraction d'amateur et il ne songeait pas à la représentation.

Selon les *Mémoires de Fleury*, cet essai lui aurait cependant été demandé par la Comédie Italienne. C'est M<sup>lle</sup> Contat, par amitié pour Fleury, qui aurait négocié le retrait des *Deux Pages* de ce théâtre. Cette version semble peu exacte. Il est beaucoup plus probable que Dezède

en homme avisé, ayant eu vent de la lecture et de l'effet d'émotion qu'elle avait produit, alla trouver Manteuffel, et lui proposa de porter à la scène cette comédie sentimentale, qui passait alors pour une comédie historique. Dezède se chargea de la mettre au point et de la faire jouer, après l'avoir ornée de musique. L'ami de M<sup>me</sup> Bellecour ajouta un rôle pour elle. A la vérité Manteuffel ne paraissant pas en nom, Dezède s'habitua à considérer les *Deux Pages* comme son œuvre propre, si bien que, trois ans après la représentation, qui est de 1789, il la vendait en toute propriété aux comédiens et touchait seul le prix de cette vente <sup>1</sup>.

1. « Nous soussignés, comédiens de la Nation, d'une part,  
 « Et Dezède, d'autre part, sommes convenus de ce qui suit :  
 « Moi, Dezède, je vends, cède et transporte aux comédiens du théâtre de la Nation et à leurs successeurs le droit exclusif de représenter et faire représenter la pièce des *Deux Pages*, tant et si longtemps que le droit de représentation appartient à l'auteur, ses représentants ou ayants cause ; je renonce à mon droit sur les paroles et la musique de cette pièce, comme aussi à toute rétribution sur les représentations qui auront lieu par la suite, dans lesquelles je ne saurais avoir plus rien à prétendre, au moyen du paiement de deux mille livres, auquel MM. les comédiens s'engagent envers moi, non plus que pour les représentations passées dont il m'a été compté jusqu'à ce jour.

« Et nous, comédiens, au moyen des cessions et déclarations ci-dessus faites par M. Dezède, nous reconnaissons lui



Manteuffel avait voulu cet anonymat, dont il regretta plus tard l'imprudenc, et il multiplia alors les lettres et les démarches pour faire reconnaître ses droits à lui.

Rien n'avait pu lasser la France du xviii<sup>e</sup> siècle de son admiration pour Frédéric, ni les piquantes révélations de Voltaire, ni les réalités, ni sa politique, ni ses victoires sur nos armées; en ce très grand roi, mais pour d'autres raisons que celles qui séduisaient l'opinion, elle continuait à ne voir que le roi-philosophe, le roi de la liberté de penser (à laquelle il ne fallait pourtant pas trop se fier dans ses États). Rosbach ne diminua guère l'enthousiasme à son égard, et ce fut Soubise que l'on « chansonna ». Cette lettre qu'écrivait alors la femme aimable et distinguée qui correspondait avec M. de Mopinot, capitaine au régiment de Dauphin-cavalerie, est caracté-

devoir et promettons de lui payer la somme de deux mille livres, sur la simple présentation au caissier du présent acte

« Ladite cession ainsi faite pour faire jouer et disposer pour MM. les comédiens et leurs successeurs desdits droits en toute propriété et autre chose à eux appartenant.

« 20 juin 1792. » (*Arch. de la Comédie-Française.*)

Ce contrat, à cette date, était un acte d'amitié des comédiens vis-à-vis de Dezède, car les circonstances politiques rendaient alors impossibles les représentations des *Deux Pages*.



ristique. Pendant que M. de Mopinot se battait, son amie l'instruisait des nouvelles de Paris : « A Paris, le nombre des Prussiens est plus grand que celui des Français; Frédéric est un phœnix... heureux les peuples qui vivent sous sa domination... il mérite d'être maître de l'univers; enfin, ses louanges, les souhaits pour le voir réussir et les paris pour ses heureux succès sont l'entretien des nouvellistes dans les cafés et les promenades. » Moins éblouie que d'autres, en songeant qu'une balle d'un soldat de ce « phœnix » pouvait tuer l'officier chéri par elle, l'informatrice ajoutait, avec quelque colère contre cet engouement : « Il faut une extrême patience pour entendre tranquillement tous les propos indécents qui se tiennent publiquement à ce sujet. »

Les années passèrent; Frédéric ne fut plus que le « vieux Fritz », puis il mourut, et l'on put juger de l'ensemble de son règne, et considérer que sa grandeur ne s'était pas fondée sur la moralité politique. La France, cependant, ne se léسابa point, portée à des comparaisons qui n'étaient pas à l'avantage de ses propres souverains. La légende subsista et grandit, même la veille de la Révolution. L'idée, à la fois

imaginative et sommaire, que l'on se faisait, à Paris, de Frédéric, avec quelque vanité que la France l'eût tant occupé, était celle qu'a exprimée un contemporain : « Frédéric était mieux qu'un roi, c'était un auteur français, un gagneur de batailles, tenant à honneur de nous plaire, rêvant de conquêtes pour arrondir la Prusse et de gloire pour que Paris lui criât bravo ! » Il n'y avait pas à aller contre ce sentiment, qui attestait quelque naïveté chez le peuple le plus raffiné qui fût.

Ainsi s'explique, le 27 mars 1789, ce prodigieux succès des *Deux Pages*, qui nous paraît aujourd'hui tout à fait démesuré, de cette comédie dont la fable est des plus minces. De ces deux pages du roi de Prusse, l'un, Théodore, est un étourdi, l'autre, Auguste, est un sensible adolescent, ne songeant qu'à la situation pénible de sa mère et de sa sœur, ruinées par un injuste procès. Comment leur venir en aide ? S'il avait les deux cents ducats dont l'emploi serait urgent ! Or, cette somme, qu'il portait sur lui, Théodore l'a perdue et, chose singulière, dans le moment même qu'il se plaint de cette perte, Auguste, dans un mouvement qu'il fait, laisse tomber de sa poche un rouleau d'or. On savait le besoin qu'il avait

et argent; les soupçons ne peuvent pas ne pas se tourner contre lui, avec quelque indignation qu'il se défende. Mais combien cette accusation était peu fondée! C'est Frédéric, touché de la détresse du jeune homme, qui a glissé ce rouleau dans sa poche pendant qu'il dormait, car, véritable père de ses sujets, il corrige en leur faveur les disgrâces imméritées du sort. Selon Voltaire, Frédéric manifestait tout autrement sa bienveillance à l'égard de ses pages.

On a peine à concevoir, à présent, par quelle complicité générale cette forte physionomie du roi de Prusse, sous le prétexte de l'embellir, était ainsi dénaturée et affadie : tant de gens étaient là encore qui avaient connu Frédéric, prêts à rendre témoignage, certes, de sa puissante volonté et de son génie, mais pouvant étonner un peu de cette sensibilité et de cette humanité qui lui étaient prêtées, de cette bonté d'un monarque épris de vertu et passant son temps à faire d'heureuses surprises aux plus méritants de ceux qui vivent sous ses lois. Est-ce ainsi que Frédéric, qui avait de l'esprit, eût aimé être loué? Lui, qui avait une forte personnalité, il était transformé en une sorte de « bénisseur ». A ces niaiseries, même

applaudies, il eût encore préféré les malices rancunières de Voltaire, qui le laissaient grand, du moins par tout ce que son ancien ami ne pouvait lui ôter.

Dans le second acte des *Deux Pages*, Frédéric était présenté en un singulier raccourci; une scène lui suffisait pour se montrer sous tous ses aspects; veillant à tout, découvrant la vérité malgré de faux rapports, terrible aux serviteurs négligents de l'État, versant des larmes en apprenant les infortunes d'humbles paysans, soucieux de réparer ses torts envers un de ses fidèles conseillers mal jugé par lui, organisant, décidant, s'occupant de son armée, ne songeant à employer son pouvoir qu'en faveur des opprimés, et même, protégeant l'industrie! Que de choses il accomplissait en peu d'instant, sans oublier de faire quelques allusions à ses œuvres littéraires. Et ce Frédéric II, monarque idéal, paraissait tout naturel aux spectateurs de 1789! C'est que, en fait, au delà de Frédéric, les idées nouvelles le faisaient alors chercher, ce monarque idéal.

Ce Frédéric, tel qu'on se plaisait à se le représenter, avait trouvé, il est vrai, un interprète extrêmement soigneux en Fleury, et ce rôle décida de sa renommée. Il n'y a rien de plus



comique que le récit de Fleury sur sa préparation à ce rôle. A incarner le héros, il s'était senti une excessive responsabilité, et il estimait de bonne foi que le monde, dans l'attente de son apparition sur la scène, avait les yeux fixés sur lui. Fleury voulut être Frédéric lui-même : « Je pensai, a-t-il dit gravement (et c'est cette gravité qui est amusante), que si je pouvais me placer dans la situation habituelle d'esprit de Frédéric, je parviendrais à donner à ma physionomie quelque chose de celle de ce grand homme. » Et on ne le vit plus que rêver de grandes affaires d'État, de sièges et de batailles, parlant à des ministres et à des généraux imaginaires, tandis qu'il s'habituaît au sang-froid dans toutes les circonstances. Il fallait être « un mathématicien sublime ». Tel ami qui le venait visiter devenait, pour lui, l'ambassadeur d'Angleterre, et il lui posait de brèves questions politiques. Il n'était pas à Paris, il était à Potsdam ; il vivait sous l'habit militaire et couchait sur un lit de sangle ; il jouait de la flûte, il composait des vers, apposait sa signature sur des feuilles de papier blanc qui représentaient des décrets, examinait sévèrement la tenue de son domestique, transformé en grenadier. A cet entraîne-



ment qui, avouons-le, nous paraît un peu puéril, il se donna bien l'extériorité de Frédéric. La pièce ne lui permettait de restituer que cet aspect physique d'un roi, dont l'âme complexe était pourtant un peu plus intéressante que sa manière de mettre son chapeau ou de s'appuyer sur sa canne.

Le rôle que Dezède avait ajouté pour M<sup>me</sup> Bellecour était assez bref, mais essentiellement sympathique : ce personnage de la gouvernante Lisbeth, attachée par le plus entier dévouement à la famille du page Auguste, lui donnait l'occasion d'un récit attendrissant, et il ne lui plaisait pas peu, à elle qui, d'habitude, provoquait le rire, de tirer des larmes, par une tirade à effet. Aux côtés de Fleury, c'étaient Dazincourt, les sœurs Contat, M<sup>mes</sup> Petit et Raucourt<sup>1</sup>.

Le succès avait été tel qu'il avait donné à Dezède l'idée de tirer une seconde mouture d'un sujet aussi bien accueilli par le public. A Gen-

1. Dans la distribution des *Deux Pages* se trouvait Talma, jouant le rôle du « garçon anglais » dans la scène où quatre garçons, de nationalités diverses, se présentent pour servir dans l'hôtellerie tenue par Philips. Le rôle se bornait à ces quatre répliques : « Il avait tort. — Quand on a servi en Angleterre, on peut se présenter partout hardiment, je vous assure. — Monsieur, mylord veut payer. — A moi de même. »

tilly, il se mit à l'œuvre, aidé de M<sup>me</sup> Bellecour et de Sauvigny, et, en hâte, on composa, pour la Comédie-Italienne, *Ferdinand*, ou la *Suite des Deux pages*, titre qui devait encore attirer l'attention. Il faut bien confesser que la pièce n'est pas extrêmement ingénieuse ; en 1790, d'ailleurs, il fallait se hâter d'exalter la générosité de Frédéric. Cette fois, il s'agit d'un jeune officier qui, pour voler au secours de sa maîtresse, demande une permission à son colonel, qui est moins son chef que son ennemi. La permission n'est pas octroyée. Ferdinand, qui sait sa présence indispensable ailleurs, quitte cependant sa garnison. Le voici porté déserteur, et, comme tel, exposé à une condamnation capitale. Cependant, en route, Ferdinand sauve un voyageur attaqué par des bandits et fait des prodiges de valeur dont témoigne l'homme qui lui doit son salut, quand le jeune officier est arrêté. Frédéric a d'abord refusé la grâce de Ferdinand, mais il l'accorde quand il est instruit de la haine du colonel et de la bravoure dont a fait preuve le coupable. Les événements allaient abrégier la carrière de cet ouvrage. Puis, Frédéric, ce n'était plus Fleury!

J'ai dit que le baron de Manteuffel chercha à

reconquérir des droits sur l'ouvrage qu'avait assez cavalièrement vendu Dezède. En l'an VIII, il les revendiqua par cette lettre, adressée aux comédiens du Théâtre-Français de la République :

Citoyens, quand je sacrifiai le produit de mon ouvrage à l'amitié, il m'était facile de faire des sacrifices. Aujourd'hui que ma position est bien changée, permettez-moi de vous rappeler les circonstances où Dezède vous a cédé la comédie des *Deux Pages*, que je venais de lui céder à lui-même. Alors que le règne des esprits violents venait d'éclater, les *Deux Pages* étaient proscrits d'avance. Cet ouvrage qui, jusque-là, avait été de quelque utilité aux talents qui en font le sort, frappé de stérilité par les circonstances, vous intéressa encore pour celui qui en représentait l'auteur. Vous vîtes l'homme de lettres privé de son travail, et, sans calculer vos propres intérêts, vous vîntes au secours des siens ; enfin, en achetant une pièce que vous n'aviez plus l'espérance de représenter vous fîtes moins une acquisition qu'une gratification délicate. Le trait était digne de la Comédie-Française et de vous. Maintenant qu'un jour plus consolant semble luire pour la France littéraire, vous êtes rentrés dans tous vos droits et je puis me flatter que je n'aurais pas perdu tous les miens dans une semblable circonstance. L'équité que j'attends de vous n'a pas été tout à fait étrangère à l'administration de Feydeau : comment le serait-elle à une société

d'artistes qui, dans tous les temps, s'est attachée l'estime publique, autant que son enthousiasme? Les grands talents ne s'élèvent pas sans un caractère qui leur réponde. Voilà mon garant près de vous, et ce même public, qui vous a jugé de toutes les manières, m'en est un, à mon tour, du bon effet de ma confiance, que je vous prie d'agréer comme un véritable hommage du plus vrai de vos admirateurs.

ERNEST MANTEUFFEL.

Comment résister à une lettre aussi déférente? Malgré l'acte qui les affranchissait de toute responsabilité à l'égard de Manteuffel, les comédiens consentirent à lui tenir compte, dans une certaine mesure, de droits qu'il avait laissé périmer. Dezède était mort depuis six ans. Manteuffel, par sa courtoise démarche, avait mieux réussi que le fisc, poursuivant la rentrée de tout ce qui constituait la succession du compositeur : il avait suffi, en effet, d'opposer à toutes revendications de l'administration le contrat de cession passé en 1792.

## XIX

Voici le dernier rôle, dans une pièce nouvelle, de la comédienne qui fut M<sup>lle</sup> Gogo, devenue la doyenne du Théâtre-Français. Qu'il est loin, par les idées encore plus que par les années, le temps du théâtre militaire du maréchal de Saxe! Qui eût alors prédit la Révolution!

Cette pièce, le *Couvent*, de Laujon<sup>1</sup>, est encore fort anodine en son action, car il ne s'agit que d'une aventure sentimentale; elle porte, cependant, la marque des temps nouveaux. Pour la première fois, on voit à la scène le parler d'un

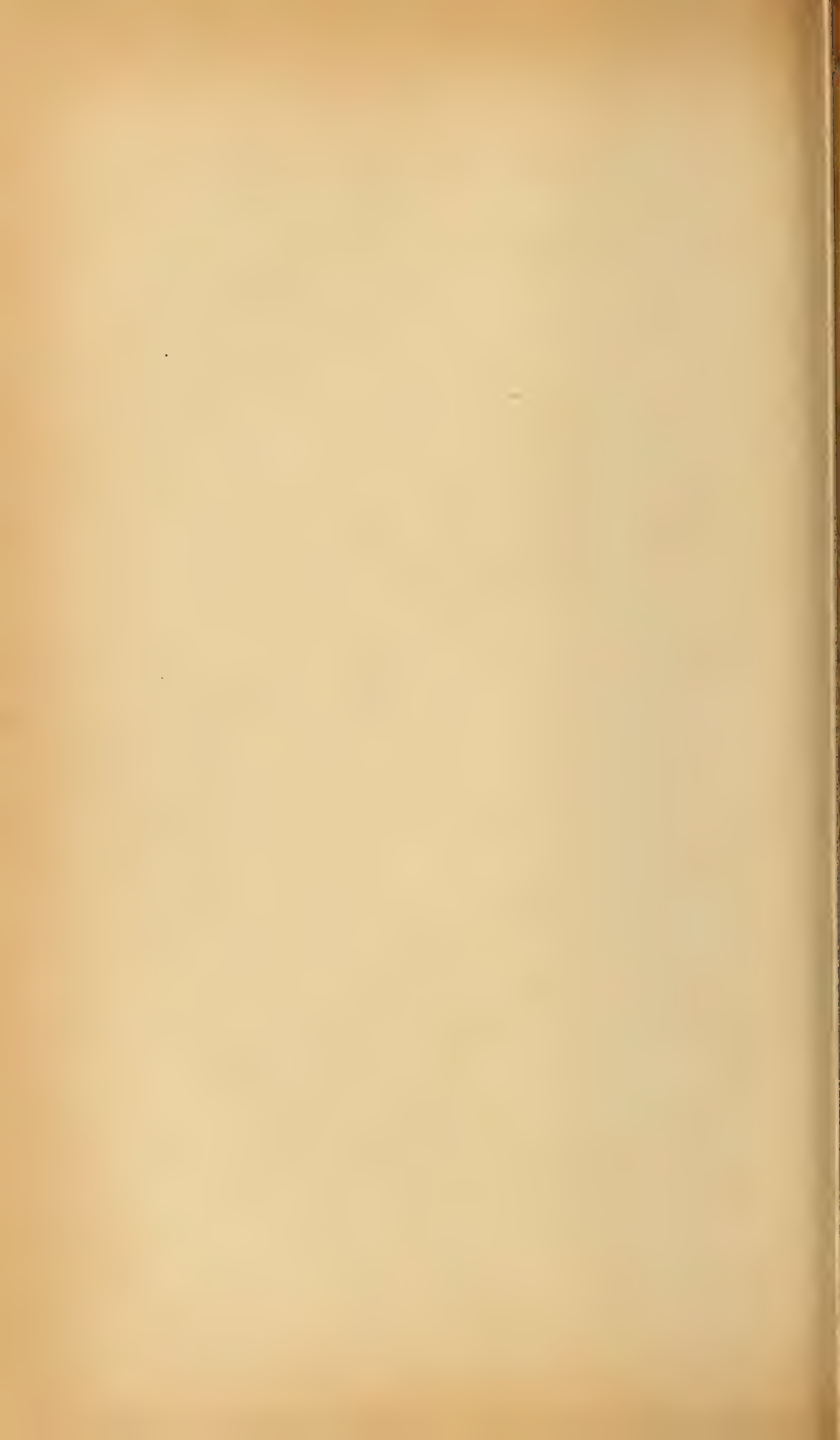
1. 16 janvier 1790.





UNE SCENE DU « COUVENT » (1790)

D'après le frontispice de la brochure de la pièce de Laujon



couvent, les grilles d'un cloître, et déjà ces grilles ne sont plus infranchissables; pour la première fois, l'habit monacal paraît sur le théâtre; la disposition des esprits est telle que la pensée va bien au delà de ce qu'offre cette assez innocente comédie, où la marquise de Sincère, pour éprouver le caractère de la jeune fille que doit épouser son fils, s'introduit dans le couvent dont elle est pensionnaire, en se donnant comme une maîtresse de musique et de dessin. Mais on n'en est qu'à un an des *Victimes cloîtrées*, et, avant même que le texte même de la pièce ne s'y prête, l'effervescence générale fait chercher des allusions à la défense désespérée qu'oppose le clergé à l'abolition de ses privilèges. Les colères qui montent contre les abbayes, les prieurés et les bénéfices commencent à englober tout ce qui touche à l'Église. Les plaisanteries contre le clergé, se refusant à accepter la dépossession de ses biens, font fureur. On s'égayé des évêques qui, atteints dans leurs revenus, se souviennent soudain de leurs serments religieux.

«— Comment, Coco, dit dans le *Serment civique des demoiselles du Palais-Royal*, une de ces vierges folles à l'ecclésiastique qui la protège,

tu parles de religion!... C'est étonnant. Tu te connais en madrigaux, en chansons, en opéra, mais en religion! Je n'en reviens pas...»

Ainsi est-on enclin, sur le seul titre de la pièce, sur le seul aspect des costumes religieux, à donner cours à des instincts frondeurs, même s'ils n'ont guère de prétexte à se manifester. Cependant, la question des vœux perpétuels n'est pas soulevée en cette comédie, ou à peine, car la sœur Saint-Ange, qui aime en secret le fils de la marquise, n'est encore qu'une novice, ne s'est pas entièrement séparée du monde. Mais, bien que discrètement, et ne fût-ce que dans les papotages des jeunes nonnes, on sent là un ton nouveau. M<sup>me</sup> Bellecour jouait dans le *Couvent* le rôle de sœur Bonaventure, une sœur bavarde, curieuse, grossissant les événements, les riens les plus futiles.

En janvier 1790, la Comédie, qui avait pris le titre de Théâtre de la Nation<sup>1</sup>, était déjà divisée

1. Ce changement de titre souleva alors quelques protestations, notamment dans les *Révolutions de Paris* de Prudhomme. « Les comédiens français, disait-il, ont changé sur leurs annonces le titre de Théâtre-Français pour celui de Théâtre de la Nation. Dix à douze journalistes, tant privilégiés que non privilégiés, se sont hâtés de leur allouer ce titre... De quel droit le Théâtre-Français serait-il le *Théâtre de la Nation* ?



par bien des tiraillements intérieurs. Le parti qui adoptait les idées de liberté, composé de Talma, de Dugazon, de Grandmesnil, de Grammont, de M<sup>me</sup> Vestris, appelait l'autre camp le parti des « Noirs ». Ces luttes s'étaient accentuées après les représentations de *Charles IX*, qui devaient provoquer l'incartade fameuse de

Serait-ce parce que les comédiens français, ayant fait une offrande patriotique de 25.000 livres, ils ont fixé le versement de cette somme à une époque où la contre-révolution aurait été opérée, si elle avait dû avoir lieu? Serait-ce parce qu'ils jouent des pièces françaises? Mais quelles pièces jouent donc les comédiens, si mal à propos dits « des Italiens » Et l'Opéra ne joue-t-il pas des pièces françaises? N'a-t-il pas de plus le mérite d'être le berceau de la musique et de la danse françaises?

« Le titre de THÉÂTRE NATIONAL est une grande et belle récompense qu'il faut réserver pour celui des théâtres qui, dans quelques années, aura le mieux favorisé le développement du patriotisme et de l'esprit public... Et nous nous hâterions de le donner sans examen à un sujet sans mérite!

« Les comédiens français, quoi qu'ils fassent, ne doivent point y prétendre tant qu'avec un théâtre si peu dispendieux ils maintiendront, dans le seul objet de tripler leurs parts, les billets d'entrée à un taux excessif, qui chasse les cinq sixièmes de la Nation du théâtre prétendu national. Le prix des places ressemble au décret du marc d'argent : les riches, à qui est réservée l'entrée du spectacle français, et les non riches qui en sont exclus, parce qu'ils n'ont pas les mains pleines d'or. (*Révolutions de Paris*, n° 23.)

Les directeurs des Variétés voulurent s'approprier le titre que venaient de quitter les comédiens français, mais ceux-ci leur firent défense de le prendre.



Talma<sup>1</sup>. Du côté des « rétrogrades », les plus déterminés étaient Naudet, Fleury, Saint-Prix, Dazincourt, M<sup>mes</sup> Contat, Raucourt, Lange, Joly. M<sup>me</sup> Bellecour, près de sa retraite, était parmi les comédiens indécis, mais Dezède, mordant aux idées nouvelles, allait l'entraîner sinon dans le parti des violents, du moins dans celui des « avancés ».

Cependant, les « rétrogrades » eux-mêmes devaient bien satisfaire les goûts du public, qui réclamait des pièces de circonstance. Quelques jours avant la représentation du *Couvent*, la Comédie avait donné la première pièce célébrant la liberté, le *Réveil d'Epiménide*, de Flins-des-Oliviers, qui, plus tard, allait défendre *Othello* à sa façon, en faisant du drame shakespearien l'apologie de l'égalité, car, disait-il, « les hommes du 10 août n'exercent pas au théâtre l'aris-

1. « Nos grandes querelles ne commencèrent pas avec *Charles IX*. Bien avant Talma, bien avant *Charles IX*, et quand Chénier tombait à plat avec *Azémire*, nous nous étions, nous, comédiens, rangés sous différents drapeaux... nous nous disions : Es-tu Calonne ? Es-tu Necker ? Nous blâmions ce que d'autres saluaient, nous portions aux nues ce que d'autres dénigraient. Lisette était en guerre ouverte avec Frontin à cause de l'assemblée des Notables, et Alceste ne voulait pas croire au déficit, malgré les assertions de Célimène. » (*Mém. de Fleury*, tome IV.)

ocratic de la couleur, et trouvent bon qu'une femme blanche aime un homme dont la couleur diffère de la sienne, lorsque cet homme est jeune, beau et passionné ». Mais Flins-des-Oli-viers n'en était encore qu'à l'émerveillement de tant de rapides conquêtes sous l'égide d'un bon roi :

Après quelques moments de trouble et de licence,  
 Son auguste et douce présence  
 Apporte le bonheur à son peuple calmé.  
 ... Au sein de ses enfants, que peut craindre un bon père ?  
 Plus il est vu de près et plus il est aimé.

Il était difficile d'être plus mauvais prophète. Au demeurant, il faisait glorifier la liberté, mot grisant, alors, par Epiménide, témoin de tous les changements survenus dans les mœurs et dans les idées, lui qui s'était réendormi sous le règne de l'autocrate Louis XIV.

Ah, combien j'aime à voir danser les citoyens  
 Sur les débris de la Bastille !  
 Ces prisons, ces cachots qu'habitaient les douleurs  
 Ont été couronnées de verdure et de fleurs !

Puis, c'était le *Journaliste des ombres*, du chevalier Aude, qui, quelques années plus tard, devait exploiter de toutes les façons le person-

nage de M<sup>me</sup> Angot, et, autre pièce de circonstance, les *Trois nocés*, de Dezède, qui, à son tour, jugeait opportun de suivre l'état de l'opinion et célébrait l'œuvre de l'Assemblée constituante.

Cette manière d'à-propos patriotique, Dezède invitait les comédiens à le représenter sans délai. « Il est essentiel, leur disait-il en un billet qu'il leur faisait porter, de lire cette pièce aujourd'hui et de la jouer au plus tard dans huit jours. Je viens de passer quatre nuits, j'ai besoin de prendre l'air, je serai au Luxembourg, et, en voisin, sans façon, vous voudrez bien m'envoyer un garçon de théâtre pour m'indiquer l'heure à laquelle vous serez libres<sup>1</sup>. »

Ce qui explique ce ton cavalier, c'est la familiarité de Dezède avec la plupart des artistes. Il demeurait alors rue de Condé (M<sup>me</sup> Bellecour habitait le pavillon Corneille, c'est-à-dire la même maison, si les entrées étaient différentes), et il passait presque toutes ses soirées au foyer de la Comédie.

Les *Trois nocés*<sup>2</sup>, dont Dezède interrompit

1. J. Claretie. *La Révolution française*, 30<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 11, 14 mai 1911.

2. « L'opéra comique des *Trois nocés* est une espèce de

lui-même les représentations, par une décision dont les auteurs ne sont pas coutumiers, eurent pour interprètes, avec M<sup>me</sup> Bellecour, naturellement, Dazincourt, Talma, Marsy, La Rochelle, Dunant, M<sup>mes</sup> Petit, Devienne, Joly<sup>1</sup>, Lange, La Chassaingne, Fleury, Desgarcins.

Mais au vent d'orage qui soufflait sur la Comédie succède la tempête : c'est l'affaire de l'exclusion de Talma, c'est l'intervention brouillonne de Dugazon, et, après des soirées tumultueuses, la fermeture momentanée du théâtre par la Municipalité. Puis c'est la rentrée imposée de Talma (« quel triomphe pour la philoso-

pastorale qui obtint beaucoup de succès : une comtesse dote trois jeunes filles, mais la fête est troublée par des brigands que repousse la garde nationale. La fille de la comtesse arrivait de Paris ; elle assistait à l'Assemblée nationale où le roi a paru comme un père au milieu de ses enfants ; elle peint des couleurs les plus vives ce beau moment et cite avec attendrissement les traits les plus touchants. L'ivresse s'empare alors de tous les spectateurs, qui couvrent d'applaudissements la pièce et les acteurs... Cette pièce était ornée de danses, d'évolutions militaires, dont l'exécution fut aussi parfaite que le jeu des acteurs. (Etienne et Martainville, *Histoire du Théâtre-Français depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la réunion générale.*)

1. « Ainsi que M<sup>me</sup> Bellecour, avec laquelle cette actrice eut constamment la plus grande analogie, M<sup>me</sup> Joly fut supérieure dans les servantes de Molière. » (Lemazurier, *Galerie historique du Théâtre-Français.*)



phie » ! écrit-il à M. de Coupigny), sa popularité croissante. Ce sont les colères s'exaspérant, rendant le travail difficile, faisant déjà entrevoir la scission des comédiens. On ne monte plus que peu de pièces nouvelles, les distributions devenant difficiles dans cet état d'hostilité, et, au milieu de ces divisions, le titre de l'une de ces pièces, le *Conciliateur*, de Demoustier, paraît assez ironique. Aux querelles d'opinion se mêlent les rivalités, qui se réveillent plus âprement que jamais ; M<sup>lle</sup> Sainval et M<sup>me</sup> Vestris se déchirent, et la première finit par abandonner la partie. M<sup>lles</sup> Raucourt et Louise Contat s'éclipsent, disparaissent. On a peine, souvent, à assurer le répertoire. « Tout est en rumeur au faubourg Saint-Germain, écrit M<sup>me</sup> Fusil à son amie M<sup>me</sup> Lemoine ; des propositions sont faites aux mécontents ; les gens de lettres désirent beaucoup qu'elles aboutissent, parce que cela les affranchirait des entraves pour faire jouer leurs ouvrages. »

M<sup>me</sup> Bellecour n'est plus la batailleuse qu'elle a été : elle décide de se retirer définitivement du théâtre à la clôture de Pâques le 10 avril, clôture mémorable, car elle voit se produire la séparation de la troupe. Dans ces circonstances



difficiles, le règlement de sa pension se trouve différé, mais elle est femme de tête et sait débattre ses intérêts.

Le 4 juillet 1791, après une entrevue qui, quelques jours auparavant, n'a pas donné de résultats positifs, elle écrit aux comédiens :

Messieurs et Dames,

D'après la lettre que vous m'avez fait l'honneur de me faire écrire par votre secrétaire, je me suis rendue à votre assemblée, il y a huit jours, pour terminer nos affaires. Me regardant sans doute comme étant encore votre camarade, vous m'y avez laissé deux heures sans parler de rien. Cette erreur me flatterait infiniment dans une autre circonstance, mais les engagements que j'ai pris, d'accord avec vous, me forcent à vous conjurer de tenir la parole que M. Desessarts m'est venu donner. Il m'a dit que, demain, mardi, on s'assemblerait pour terminer avec moi. Comme je suis sûre qu'il ne m'a dit que ce qu'il était chargé de me dire par sa société, je vous prie de ne point oublier que, demain, je me rendrai à cette dernière invitation. Je suis venue exprès de la campagne et vous êtes, Messieurs et Dames, trop honnêtes et trop justes pour ne pas sentir que celle qui fut votre camarade pendant quarante-deux ans ne doit pas valeter sans cesse pour obtenir ce qui lui appartient.

L'état des pensions est fait, puisque le quartier

est échu du premier de ce mois et qu'elles sont toujours payées exactement. Mes 1.050 livres y sont sûrement comprises, et vous n'avez pas besoin du Conseil pour cet article. Vous n'en avez pas besoin non plus pour me rendre mes fonds, et mes créanciers les attendent. Ce n'est donc que pour la forme de ma retraite? Vous me permettrez de vous représenter que, depuis Pâques, cette forme a dû être décidée et que, ne tenant point à plus ou moins d'éloges sur mes talents et sur la manière dont j'ai fait mon devoir, cette forme, si difficile, peut être remplie par une délibération simple, signée par toute la société.

Songez, Messieurs et Dames, que vous arriverez tous à l'instant de votre retraite, à plus ou moins de distance et qu'alors vous vous trouverez humiliés en éprouvant les dérangements que votre peu de réflexion me fait essayer. Faites-moi savoir l'heure où vous désirez que je me rende demain à votre assemblée, et je m'y rendrai avec exactitude.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs et Dames, avec une parfaite considération, votre très humble et très obéissante servante.

BELLECOUR<sup>1</sup>.

La Comédie s'excuse de ces retards en invoquant les circonstances. Où est déjà le temps du règne des gentilshommes de la Chambre sur les théâtres et de l'arrangement des affaires par

1. *Archives de la Comédie-Française.*

Papillon de la Ferté? Papillon, fort inquiet de l'avenir, n'ayant pas la conscience bien en repos au sujet de la reconstruction de l'Opéra, qui a été pour lui une fructueuse opération sur des terrains lui appartenant<sup>1</sup>, se hâte de multiplier les gages de civisme. Il fait des dons à la nation, il est commandant de la garde nationale de l'île Saint-Denis, il offre à ses frères d'armes un magnifique drapeau, sans pouvoir, cependant, détourner de lui des soupçons d'accaparement de grains et de munitions de guerre, soupçons qui se fortifieront et, trois ans plus tard, le conduiront à l'échafaud, étrange dénouement pour une existence d'organisateur de plaisirs!

Alors, commence un débat sur le chiffre de la pension. La Comédie ne fait pas état des sept années passées par M<sup>lle</sup> Bellecour au théâtre, suivies de son départ en 1756. Elle ne veut compter ses services que de 1761, arrêtant ainsi sa retraite à 3.700 livres, au lieu des 4.200 auxquelles prétend la sociétaire retirée.

M<sup>me</sup> Bellecour ne s'incline pas devant cette décision sans protester quelque peu par une lettre qui atteste son entente dans les questions d'argent.

1. *Un haut fonctionnaire de l'ancien régime*, par René Farge (*Annales révolutionnaires*, n° 1, 1912).

Quand je vous ai parlé de 4.200 livres de pension pour quarante-deux ans de services, c'est que j'étais convaincue qu'elles m'étaient dues, car je vous jure sur mon honneur que je ne suis rentrée à la Comédie que sous la condition que mes sept années effectives et les cinq d'absence me seraient comptées pour ma pension, et c'était pour vous montrer la preuve que je viens de rechercher l'ordre qui devait le constater. Cet ordre est louche. Comme je ne me mêlais de rien, que c'était mon mari qui arrangeait tout ce qui me concernait, il crut que dire que l'on me rétablissait dans la place que j'avais à la Comédie-Française et dans ma jouissance de ma demi-part était une explication suffisante. Vous trouvez qu'il s'est trompé, et je ne puis rendre la vie au maréchal de Richelieu, ni à M. de Fontpertuis<sup>1</sup> pour vous constater la vérité par leur témoignage.

Ainsi, Messieurs, n'ayant d'autre preuve à vous offrir que ma parole d'honneur, si vous jugez n'y point devoir ajouter foi, si mon exactitude à remplir mes devoirs et peut-être mes talents, et surtout ma probité à remplir mes devoirs ne déterminent pas votre conviction, je ne chicanerai point et m'en tiendrai à votre décision.

Quant à mes fonds, je ne vous dissimule point l'embarras affreux où vous me mettez par votre délai; j'ai pris des engagements, qu'il me faut tenir absolument. Il n'y a qu'un moyen de me rendre la

1. M. de Fontpertuis occupait, aux Menns, une des charges que Papillon de la Ferté avait réunies dans son intendance.



tranquillité, et je vous conjure de ne pas vous y refuser. Prenez des temps fixes et faites-moi des mandats portant intérêt, que je puisse donner en paiement; il vous sera plus facile de vous acquitter en trois ou quatre parties et je ne serai plus tourmentée par ceux à qui je dois. Croyez, je vous prie, que je ne vous ai si pressés que parce que je le suis moi-même. Si j'avais pu me passer de mes fonds pour me liquider, je les aurais sûrement trouvés très bien entre vos mains, mais ma situation ne me l'a pas permis. Je reviendrai à Paris vendredi et samedi; vous voudrez bien me faire part des termes que vous aurez pris, mais les plus prochains qu'il vous soit possible, car vous ne payez l'intérêt qu'à 5 et je le paye à 6. J'attends votre réponse, ma position me force à cet empressement<sup>1</sup>.

Cette situation difficile, M<sup>me</sup> Bellecour l'exagérait beaucoup. Elle garda toujours de l'aisance, malgré les pertes qu'elle dut subir pendant la Révolution. Mais elle concevait des inquiétudes sur l'avenir de la Comédie et elle cherchait à réaliser ce qui lui était dû, fort experte à gérer ce qui lui restait de fortune. Tout ce qu'avait jadis reçu M<sup>lle</sup> Gogo n'avait pas fondu entre ses doigts.

1. *Archives de la Comédie-Française.*



## XX

M<sup>lle</sup> Gogo! Où sont maintenant ceux qui, près de cinquante ans auparavant, ont fait fête aux débuts de la petite actrice! Monnet est mort depuis six ans, retiré dans le Soissonnais, en bon bourgeois, loin du Théâtre de la Foire. Favart, octogénaire, ne sortant plus de sa maison de Belleville, écrit parfois quelques billets en petits vers à son ami Goldoni, qui, lui, médite le *Traité de la vieillesse*, du D<sup>r</sup> Robert, mais l'auteur du *Coq du village* traduit maintenant des psaumes.

Heureux qui dans son Dieu met son adversité,  
Qui ne marche jamais dans le sentier du vice,  
Et qui fuit la société  
Des ministres de l'injustice!...

Préville, le camarade des tournées dans les provinces, avec Monnet, Préville n'y voyant plus que d'un œil, ne pensant pas qu'il reparaitrait sur la scène, s'est fait un ermitage à Senlis, où il a pour hôte assidu son curé. Marmontel, dont la destinée, en amour, était de succéder au maréchal de Saxe, Marmontel, qui a connu M<sup>lle</sup> Beauménard toute jeune, a pris en haine la Révolution pour ne pas avoir été élu député à l'Assemblée nationale et se prépare, avec sa femme et ses trois enfants, à gagner sa retraite d'Ableville. Legazetier Chevrier, l'auteur du *Colporteur*, qui a si lestement traité M<sup>lle</sup> Gogo en ses feuilles, est mort misérablement, après une ripaille, dans un hôtel de Rotterdam, ripaille payée par un autre, car il a laissé trois ducats pour tout héritage. Daugny, qui n'est plus qu'un vieillard, cherche à faire oublier son ancienne qualité de fermier général, et va quitter l'hôtel où vécut, dans un train princier, M<sup>lle</sup> Beauménard, cet hôtel dont, maintenant, le cabinet d'histoire naturelle est célèbre, car le financier, qui a tant aimé les femmes de théâtre, a affecté d'avoir la science comme dernière maîtresse. Le brillant marquis de Gamaches, qui fixa, jusqu'à la passion, un cœur frivole, que la comé-

dienne a suivi dans ses campagnes, a disparu prématurément. De ce sobriquet de Gogo, autrefois fameux, qui se souvient, au moment où la Révolution va entrer dans sa phase pathétique?

Et cependant Dezède, qui estime avoir donné une preuve suffisante de civisme avec les *Trois noces*, travaille, au milieu de l'effervescence publique, à un inoffensif opéra-comique, que joue, dans le désorientation où il est, le Théâtre de la Nation, qui n'offrira, cette année-là, comme pièce de circonstance, que l'*Apothéose de Beaurepaire*. Rien de plus anodin que ce dernier ouvrage de Dezède, *Paulin et Clairette* ou les *Deux espiègles*. M<sup>me</sup> Valentin veut faire épouser à sa petite-fille Clairette un niais parfait, bien qu'il s'appelle Subtil. Clairette aime Paulin, qu'elle introduit dans la maison par mille moyens, qu'elle cache partout, dont elle assure la fuite lorsqu'il va être découvert, quitte à le faire rentrer une fois le danger passé<sup>1</sup>. Le public applaudit, ce même public qui, parfois, exige, comme un accessoire inattendu de la comédie la plus anodine, le buste de Voltaire, couronné du bonnet de la Liberté.

1. Il y a dans *Paulin et Clairette* un charmant trio. Cet opéra-comique était joué par M<sup>mes</sup> Joly, Devienne et Mezeray.

Mais Dezède ne verra pas représenter sa *Fête de la cinquantaine*<sup>1</sup>, qu'il vient de terminer; il n'achèvera pas deux opéras commencés, *Amadis* et *Inès de Castro*. L'actif et alerte Dezède, si remuant, si vivant, le cerveau bouillonnant toujours de projets, meurt, emporté en quelques jours, à la suite d'un refroidissement, sans doute contracté au retour d'un séjour à Gentilly, dans son logis de la rue de Condé<sup>2</sup>.

Ce fut un grand déchirement pour M<sup>me</sup> Bellecour : elle perdait l'ami auquel elle était attachée de toute la force des souvenirs d'une dernière liaison, pour lequel elle avait toutes les indulgences, qu'elle entourait de sollicitude, avec qui elle avait, en même temps, bien des affinités, car, en certains points, Dezède avait un caractère féminin : il était frivole et volontaire, brusque et caressant. Il lui était l'indis-

1. D'après une lettre de M<sup>me</sup> Bellecour, Dezède avait déjà été malade au mois de juin 1792 : « A MM. les comédiens français : M. Dezède me charge de vous remercier de votre attention et de vous témoigner combien il y est sensible; il est bien fâché que sa situation ne lui ait pas permis de recevoir M. Saint-Phal. Le médecin est avec son malade et en a le plus grand soin. Il me donne les plus flatteuses espérances. »

2. *La Fête de la Cinquantaine* fut représentée à l'Opéra-Comique en 1796.



pensable compagnon, dont elle s'était faite la confidente, en gardant pour lui un reste de coquetterie. L'un et l'autre avaient le théâtre dans les moelles, leurs préoccupations étaient les mêmes, ils avaient des partialités communes. Ils s'étaient rendu des services, ils se tenaient pas mille liens, devenus solides. C'était pour M<sup>m</sup>c Bellecour un véritable veuvage.

Un singulier destin voulait qu'elle survécût à ceux qu'elle avait aimés. Pour Dezède, l'événement était inattendu ; le compositeur avait alors cinquante-deux ans, et rien n'avait annoncé la gravité de son état. Il n'avait pas eu le temps de prendre des dispositions, et la loi intervenait brutalement pour accentuer cette suprême séparation.

Dezède, dont l'origine était entourée de mystère, était mort sans laisser d'héritiers, et le fisc réclamait ses droits.

Entre sa mort et ces opérations légales, la République avait été proclamée, d'autres formes avaient été adoptées, et un jugement du tribunal du 6<sup>e</sup> arrondissement du département de Paris avait nommé le citoyen Charpentier, notaire, pour faire procéder à l'inventaire du citoyen Alexandre Dezède, natif d'Esclavonie, décédé le



11 septembre 1792, rue de Condé, section de Mucius Scævola<sup>1</sup>.

L'actif de la succession se montait à 2.960 livres, produit par les droits de Dezède sur les représentations de ses ouvrages. Mais il y avait un certain désordre dans ses affaires : il était, notamment, fort en retard pour son loyer, car la propriétaire de la maison, Françoise Gilbert, veuve Pin, réclama 2.043 livres. Puis, ce furent les réclamations du citoyen Boiteux : 54 livres pour fourniture de bonnets de coton ; de Catherine, blanchisseuse, 42 livres ; de Laurent, perruquier, 54 livres, pour deux perruques ; du citoyen Chelle, tailleur d'habits, 328 livres 20 sols, pour fourniture de vêtements ; d'un autre tailleur, Sourniac, 30 livres 12 sols. On a dit, plus haut, que M<sup>me</sup> Bellecour figurait sur la liste des créanciers pour 1.100 livres.

Il y a, aux *Archives de la Seine*, une liasse considérable de papiers qui montre avec quelle persistance l'administration des Domaines poursuivit la rentrée d'une somme de 1.647 fr. 31 c. dont les artistes de l'Opéra-Comique étaient débiteurs envers la succession. De cette somme,

1. *Arch. de la Seine.*

un douzième seulement avait été payé en l'an IX, par suite de divers délais accordés à l'Opéra-Comique.

En 1816, une tardive réclamation se produisait pour ce qui restait à recouvrer de ce théâtre : c'était celle d'une dame veuve Thérée, se disant fille de Dezède, mais sans pouvoir prouver ses titres.

En juillet 1831, l'affaire de cette succession n'était pas close. L'Administration des domaines réclamait encore 34 francs. Elle n'avait eu qu'une satisfaction partielle, puisque, quelques mois plus tard, elle revenait à la charge, et une correspondance énorme s'engageait pour la rentrée de 5 fr. 92. Trente-neuf ans après sa mort, l'État s'acharnait sur les minces dépouilles de Dezède.

M<sup>me</sup> Bellecour quitta bientôt sa maison de Gentilly, où il n'y avait plus, désormais, que de la tristesse pour elle. Elle devait bientôt quitter aussi, à Paris, le pavillon Corneille. Mais elle avait été si peu habituée à la solitude ! Elle se rapprochait de sa famille, de son frère et de sa sœur, et une amie d'ancienne date, M<sup>lle</sup> Le Barben, venait demeurer avec elle. Elle demandait pour cette amie ses entrées à la Comédie, et

cette réponse galante lui était faite au nom des sociétaires :

Vos camarades se souviendront toujours avec plaisir et reconnaissance que vous avez embelli le Théâtre-Français par vos talents. Toutes les fois qu'ils pourront vous donner une preuve du plus vif intérêt, ils la saisiront avec empressement. Je suis chargé de vous remercier de l'occasion que vous leur en fournissez<sup>1</sup>.

Mais que de changements autour d'elle ! Les soirées orageuses qu'elle avait jadis connues, à la Comédie, n'avaient été telles que par suite d'une cabale littéraire ou de factions pour ou contre des comédiens. Maintenant, c'étaient les passions politiques qui déchaînaient la tempête en ce théâtre où s'était passée sa vie ! De ses fenêtres du pavillon Corneille, elle voyait, en janvier 93, pendant les violents incidents des représentations de l'*Ami des Lois*, les troupes mettre en état de siège la Comédie, et Santerre, le « général mousseux », faire rouler ses canons sur la place. Un peu de temps encore, et ce sera l'arrestation de ses anciens camarades, Fleury, Saint-Prix, Dazincourt, Vanhove, Larive, Dupont,

<sup>1</sup> Arch. de la Comédie-Française.

Larochelle, les sœurs Contat, M<sup>lle</sup> Raucourt, M<sup>lle</sup> Lange, M<sup>lle</sup> Devienne, conduits aux Magdelonnettes. Molé resté l'élégant Molé, malgré l'âge, joue chez la Montausier le rôle de Marat dans les *Catilinas modernes*. Dugazon, qui fut de si belle humeur, Dugazon, qui mystifiait si bien le gros Desessarts, compose des pièces révolutionnaires : le *Père Jacobin* et le *Modéré*; Monvel, de la chaire de Saint-Roch, transformée en tribune, prononce des discours patriotiques, où, ne voulant plus se souvenir qu'il a jadis dédié son *Amant bourru* à la Reine, il flétrit l'« altièrè Autrichienne, cette furie qui, la torche à la main, a cherché à embraser sa nouvelle patrie »... Un peu plus tard encore, et M<sup>me</sup> Bellecour lira, dans *Le Courrier de l'Égalité* ou dans quelque autre feuille, la mort, sur l'échafaud, de Papillon de la Ferté, avec lequel elle avait eu de vifs différends, quand il prétendait qu'elle cessât de jouer les soubrettes pour prendre l'emploi des duègnes.

A soixante-trois ans, il eût été permis d'éprouver un grand trouble devant de tels bouleversements. C'était le monde dans lequel avait vécu M<sup>me</sup> Bellecour qui disparaissait, cet « ancien régime » auquel elle avait été mêlée



de près par ses liaisons avec ses représentants les plus significatifs. Il semble cependant, sans être indifférente au sort de ses amis, qu'elle piqua avec assez de philosophie la cocarde nationale sur son bonnet. Elle avait toujours été aventureuse, avec une sorte de bravoure, et, bien qu'elle n'eût guère joué que la comédie, peut-être voyait-elle surtout dans la Révolution une suite de péripéties dramatiques. Vieillesse singulière de comédiennes et de femmes de théâtre, à cette époque! M<sup>lle</sup> Clairon, retirée dans sa maison d'Issy, faisait profession, après la publication de ses *Mémoires*, qui n'attestaient pourtant pas son détachement absolu du passé, de ne plus lire que les maximes d'Épictète dont Frétillon, jadis, s'était bien peu souciée. Sophie Arnould, habitant, à Luzarches, un ancien couvent de moines, se donnait des occupations de fermière, se consolait, avec son esprit, de sa quasi-misère qui allait devenir de la vraie détresse, et elle écrivait ironiquement que, elle qui avait allumé tant de feux, elle n'avait pas un fagot pour le faire flamber. M<sup>lle</sup> Hus, sur le compte de laquelle M<sup>me</sup> Bellecour s'était si librement exprimée, M<sup>lle</sup> Hus, de la fameuse lettre de Diderot contant sa rupture avec Bertin,



M<sup>lle</sup> Hus, qui s'appelait maintenant la citoyenne Lelièvre, donnait des preuves ferventes de civisme par ses dons à la Nation. La Guimard, devenue la citoyenne Despréaux, ne songeant plus à son hôtel fastueux de la Chaussée d'Antin, maniait l'arrosoir dans son petit jardin de la Butte-Montmartre entourant une espèce de chaumière, ayant du moins comme époux un homme d'heureux naturel, qui se consolait par des chansons de la dureté des temps...

M<sup>me</sup> Bellecour quittait le faubourg Saint-Germain d'où la Comédie avait été proscrite. Il lui était vraisemblablement pénible de voir « son » théâtre ou fermé ou occupé par une troupe de hasard. Elle s'allait loger rue Barbette, dans l'ancien hôtel Bourée de Corberon<sup>1</sup>, qui venait d'être acheté, comme bien national, par un nouveau propriétaire. C'était alors une fort belle maison, qui existe encore, mais dont l'aspect s'est bien modifié par la construction de corps de bâtiments à la place de l'avenue de tilleuls qui conduisait à la façade. Elle s'installait au premier étage, auquel on accédait par un majestueux escalier qui se déroulait sur des panneaux

1. Alors n° 473, aujourd'hui n° 8.

de marbre dorés aux encognures. Ce premier étage avait été divisé en deux appartements, et une cloison avait coupé le magnifique salon avec ses cinq portes et fausses portes, naguère décoré des trumeaux de Watteau représentant des groupes de joueurs, le saute-mouton, le cochonnet, les quilles. Des parties de la décoration somptueuse et galante de l'hôtel subsistaient encore. La Révolution, avec ses hasards, offrait à la comédienne vieillie une élégante retraite et, dans le temps où tout se nivelait, où les conditions se trouvaient bouleversées, le dernier logis qu'elle devait occuper lui rappelait, en dépit de quelques dévastations par des travaux hâtifs et maladroits d'utilisation pratique, le décor de luxe de ses jours de jeunesse. Derrière l'hôtel s'étendait un assez vaste jardin, dont la gloire était un superbe catalpa, jadis planté par le maréchal d'Estrées. Dans ce jardin, au moment du grand engouement pour l'extension de la culture de la pomme de terre, on avait fait des essais suivis, avec la « sensibilité » de l'époque : de la plaine des Sablons, Parmentier venait parfois rue Barbette ; il avait été convenu que Bourrée de Corberon aurait le premier morceau de pain fabriqué avec de la farine de

pomme de terre, ce qui était l'utopie du moment.

Au milieu de toutes les difficultés pour conserver dans la dépréciation des biens des restes de fortune, un homme d'affaires avisé, Jacques Lanlaigne, l'aidait de ses conseils. Une servante, Anne Martin, veuve Lecomte, lui donnait ses soins, et le portier Prudhomme, qui se trouvait aimer le théâtre et l'avait vue à la scène, répondait de ses sentiments civiques. De la rue Saint-Pierre-aux-Choux venait parfois son frère, Etienne-François Le Roy de la Corbinaye, qui était en bons termes avec les patriotes et qui, d'aventure, emportait de chez elle (car il était assez besogneux) quelques souvenirs du temps où elle menait grand train. L'ancienne soubrette traversait en sécurité des heures tragiques.

Elle suivait les théâtres qui s'étaient multipliés; peut-être allait-elle voir, au Théâtre du Marais, dont elle n'était pas bien éloignée, *Robert, chef de brigands*, joué par Baptiste aîné, ou, un autre soir, *les Bizarreries de la Fortune*, mais, sûrement, avec un peu d'amertume et de jalousie survivant à sa retraite, elle se rendait au Théâtre de la République, rue de la Loi, cette scène née des dissensions de la Comédie, quand

M<sup>lle</sup> Joly, rendue à la liberté, lui succédait dans Dorine. Elle passait les ponts et venait féliciter ses anciens camarades, délivrés par le 9 thermidor, lorsque ceux-ci essayaient de reprendre possession de leur salle, devenue le Théâtre de l'Égalité, section Marat, où, bien que sa raison fût désormais peu solide et qu'il portât péniblement le poids de l'âge, reparaissait son ami Prévile. Mais les comédiens, rentrés dans leur ancien faubourg Saint-Germain, se décourageaient de la lutte, s'éparpillaient, la plupart d'entre eux passant, cependant, au Théâtre Feydeau, sous la direction de Sageret, homme avisé, mais qui devait être, en fin de compte, ruiné par l'envergure de ses entreprises.

Au Théâtre de la République, où elle comptait aussi d'anciens camarades, M<sup>me</sup> Bellecour assistait à d'autres scènes tumultueuses, mais dans un sens contraire à celles qui s'étaient produites; elle voyait les acteurs qui avaient fait leurs preuves révolutionnaires humiliés, honnis, forcés de chanter *le Réveil du Peuple*, en faisant amende honorable. Aux pièces d'inspiration terroriste succédaient celles qui se livraient à une débauche d'invectives contre les vaincus de Thermidor. Dans *Pausanias*, aspirant à la



tyrannie, la tragédie prétendait peindre Robespierre<sup>1</sup>; et sur la scène où s'était donné *le Jugement dernier des rois*, on jouait le *Tartuffe révolutionnaire*<sup>2</sup>, succédant à *Cange ou le Commissionnaire de Lazare*<sup>3</sup>, qui avait ouvert le feu des ouvrages de réaction : « Le système d'oppression est anéanti, disait le vertueux commissionnaire, les chefs de cet odieux parti ne souillent plus le sol de la liberté. » Qu'était-ce donc dans les autres scènes, aux Variétés, au Vaudeville, au théâtre de la rue Martin, aux Variétés-Amusantes et même à l'Opéra-Comique, où, dans *On respire*, le terroriste Volmar s'entendait ainsi maudire : « La vapeur du sang que tu as fait verser perce tes vêtements et les marque du sceau de l'infamie ! » Et le fougueux Martainville, dans des vaudevilles vraiment furieux, vomissait l'injure contre les Jacobins.

Les comédiens, rivaux ou adversaires, car l'apaisement ne s'était pas fait entre eux, se rencontraient, en un jour de trêve, aux obsèques de M<sup>lle</sup> Dangeville qui, âgée de quatre-vingt-

1. Tragédie de Trouvé. Au Théâtre Feydeau, 8 germinal an III.

2. Théâtre de la République, 22 prairial an III.

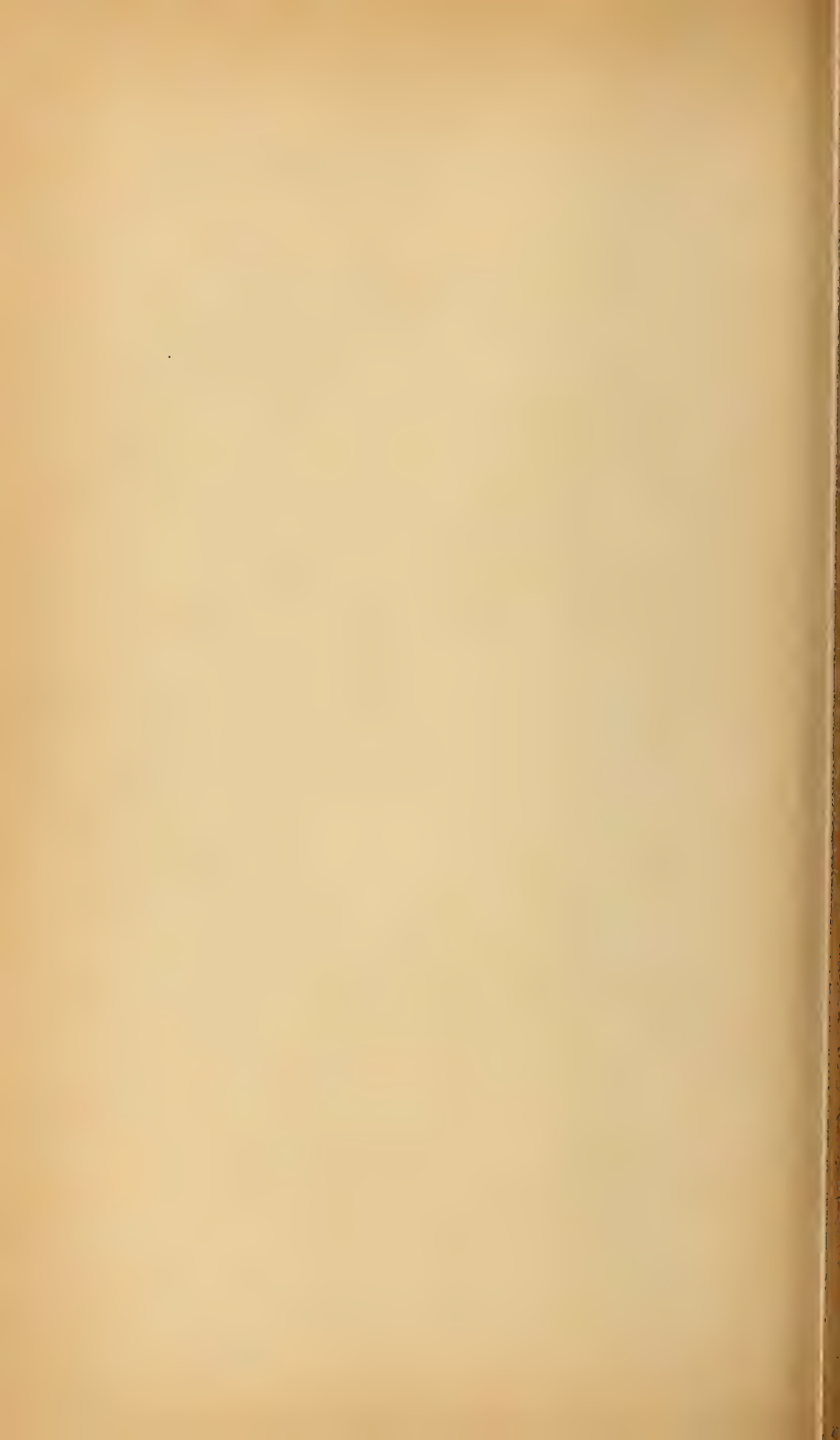
3. Théâtre de la République, 9 brumaire an II.





LA SALIE DU THEATRE DE LA REPUBLIQUE

(Archives de la Comédie-Française)



deux ans, s'éteignait en mars 1796. Il y avait bien longtemps, près de trente-trois années, qu'elle s'était retirée, mais cette survivante incarnait, en quelque sorte, la grande époque de la Comédie et, passés dans des camps différents, quelques-uns de ceux qui avaient, dans leur jeunesse, joué encore à ses côtés évoquaient avec mélancolie, au milieu des difficultés actuelles, ce temps où leur Maison était glorieuse. M<sup>lle</sup> Dangeville était unanimement respectée; après sa retraite, elle avait reçu ses anciens camarades et leurs successeurs dans sa maison de Vaugirard. Deux ans auparavant, à une séance du Lycée des Arts, Molé, qui jadis lui avait donné la réplique, s'était plu à lui assurer une sorte d'apothéose, en prononçant son éloge, tandis que M<sup>lle</sup> Joly couronnait son buste. Les traditions qu'elle avait laissées étaient dans la mémoire de tous; ceux qui avaient débuté bien après son départ avaient été nourris de son souvenir. D'amères réflexions venaient à l'esprit.

C'est après cette rencontre que M<sup>lle</sup> Raucourt avait conçu l'idée de reconstituer la Comédie sur ses bases de jadis. Elle avait entraîné avec elle Larive, Saint-Phal, Naudet, Dupont, M<sup>lles</sup> Fleury et Mézeray, et elle s'était assuré le Théâtre Lou-

vois, conviant les comédiens du Théâtre de la République et ceux de Feydeau à se joindre à ses efforts pour refonder une grande famille<sup>1</sup>. Mais cette « troisième branche d'un arbre jadis si vigoureux » n'avait été que languissante. L'appel, renouvelé dans l'à-propos d'ouverture<sup>2</sup>, *les Deux Sœurs*, de Laya, n'avait pas été entendu. Quelle que fût l'activité de M<sup>lle</sup> Raucourt et de sa troupe, qui jouait particulièrement la tragédie et le drame, *Verneuil et Saint-Elme* ou *les Dangers du soupçon*, *les Trois fils* ou *l'Héroïsme filial*, *Laurence* (de Legouvé), *Geta*, ses efforts avaient été peu récompensés. Elle avait cependant attiré Molé dans son théâtre. La nouvelle scène n'avait pas tardé à sombrer, et s'il est vrai que les ressentiments de Merlin de Douai, qui avait été raillé (ou s'était cru raillé) dans une petite pièce, provoquèrent sa fermeture, le dénouement n'eût été que peu différé. Les ac-

1. « M<sup>lle</sup> Raucourt avait porté l'attention jusqu'à laisser dans la distribution intérieure de son théâtre plusieurs loges d'artistes vides, et sur la porte on lisait les noms des anciens acteurs du Théâtre-Français : ainsi, il y avait au Théâtre Louvois la loge de Talma, celle de Fleury, de Dazincourt, de Dugazon. Que ne sont-ils venus les occuper, alors ! On eût joué plutôt d'une réunion qui fait enfin les délices de l'art dramatique. » (Etienne et Martainville.)

2. 5 nivôse an V.

teurs de Louvois étaient revenus à la salle du faubourg Saint-Germain, à laquelle le passage d'une troupe lyrique avait laissé le nom d'Odéon. De son côté, le Théâtre de la République agonisait<sup>1</sup>.

1. Pendant ce temps, Beaumarchais, vieilli, usé par ses luttes depuis dix ans, se débattait toujours contre des difficultés incessantes. Il avait enfin obtenu la levée du séquestre pesant sur ce qui lui restait de biens. Il avait pu, en juillet 1797, rentrer dans sa belle maison du faubourg Saint-Antoine abandonnée depuis longtemps, où l'herbe folle avait envahi les jardins qu'il avait dessinés. Lui qui avait jeté l'argent par les fenêtres, il manquait presque du nécessaire dans cette demeure princière. Cependant, la restitution qu'on lui avait faite était précaire. Des rumeurs menaçantes arrivaient jusqu'à lui. Fallait-il recommencer à se battre contre le fisc? De là son émotion qui se trahit dans cette lettre adressée à Sapinault, huissier des Domaines :

« 11 Ventôse an VI.

« Le citoyen Beaumarchais ayant appris, hier, avec un grand étonnement, que le bruit général du café de Foy annonçait le rétablissement d'un séquestre sur ses biens et revenus et que cette opération était faite par le citoyen Sapinault, à la requête de l'Administration des domaines, il a passé chez le citoyen Sapinault pour le prier, dans le cas où ce bruit aurait quelque fondement, de vouloir bien lui dénoncer personnellement les différents actes conservatoires qu'on aurait pu lui prescrire à cet effet. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, il s'est transporté chez le ministre des Finances et, de là, vers le Président du Département, qui, tous deux, ignoraient que cet ordre eût été donné.

« Comme il ne peut être que le fait d'une erreur très préjudiciable au citoyen Beaumarchais, lequel est reconnu, par la



C'était alors que Sageret avait eu l'idée audacieuse d'assumer la direction des trois théâtres. Feydeau ne devenait plus que théâtre lyrique, sauf pour quelques représentations littéraires extraordinaires; la troupe dramatique qu'il avait réunie se joignait à celle du Théâtre de la République et à celle de l'Odéon; elle formait un ensemble permettant de donner des représentations brillantes sur la rive gauche et sur la rive droite, avec les mêmes artistes, qui se déplaçaient selon les nécessités du service. Sageret était l'homme des grands desseins, allèrent-ils au delà de ses forces. Il devait accumuler des orages sur sa tête, mais on ne saurait oublier qu'il commença le groupement définitif des forces dispersées. Personne ne déploya plus que lui des ressources d'imagination pour supporter

liquidation d'ordre exprès du ministre, créancier du gouvernement et non son débiteur, il attend, de l'honnêteté connue du citoyen Sapinault, l'acte de justice de cette dénonciation qui devient très indispensable à lui, Beaumarchais, pour connaître les vrais motifs de ces étranges diligences et établir contre elles ses réclamations. Le citoyen Beaumarchais espère que le citoyen Sapinault voudra bien lui répondre à ce sujet un mot qui puisse le tranquilliser, attendu avec impatience par un homme qui en sera très reconnaissant et qui signe :

(*Arch. de la Seine.*)

« CARON-BEAUMARCHAIS. »

On est là assez loin du style étincelant du *Mariage de Figaro*!

le poids de ses conceptions téméraires. Sans doute méritait-il mieux que sa mauvaise fortune.

Une apparence de prospérité s'était d'abord attachée à son entreprise. L'esprit sans cesse en éveil, il cherchait tout ce qui pouvait raviver la curiosité du public.

Un matin de frimaire an VII, il se présentait rue Barbette et demandait à la citoyenne Bellecour un moment d'entretien. Celle-ci, fort surprise, ne le faisait attendre que le temps de passer une douillette de taffetas des Indes et elle le recevait dans son salon, un peu fané à présent, mais garni d'assez beaux meubles; elle lui désignait pour s'asseoir près du feu un canapé de damas cramoisi, abrité contre les courants d'air par un paravent de soie de même nuance, tandis qu'elle-même, écartant son métier à broder, s'asseyait sur un des fauteuils-cabriolets en tapisserie à l'aiguille sur fond blanc<sup>1</sup>.

— Citoyenne, disait Sageret, vous savez quelle tâche j'ai assumée. Je viens faire appel à votre concours.

— A moi ! s'écriait M<sup>me</sup> Bellecour, fort troublée,

1. Inventaire de la succession de M<sup>me</sup> Bellecour. Arch. de M<sup>e</sup> Cremery, notaire.

et que puis-je pour vous, à mon âge et dans ma retraite!

— Les gens de goût, spectateurs du ci-devant Théâtre-Français, se souviennent de vos talents.

— A-t-il fallu pour cela la mort de la citoyenne Joly? répondait l'ancienne soubrette avec un peu d'amertume.

— Ils seraient heureux de vous revoir, poursuivait Sageret. J'ai l'idée de remonter *le Bourgeois gentilhomme* avec une distribution d'élite pour une soirée que je veux éclatante et significative. Reprenez, pour cette soirée, votre rôle de Nicole où vous fûtes inimitable...

— Moi! reparaître après tant d'années sur la scène! Y pensez-vous!

— J'y pense si bien que je ne partirai pas d'ici avant d'avoir votre assentiment. J'entends réunir, ce soir-là, tous ceux qui furent l'honneur et la gloire de la Comédie. Votre présence est donc indispensable.

— De quoi me venez-vous parler!... Quelle épreuve dangereuse ce serait m'imposer!

— Ce n'est là que coquetterie. Le public vous a trop aimée pour ne pas vous saluer avec joie.

Je réponds de son accueil ; il sera ravi d'entendre encore le son de votre rire qui lui est resté dans l'oreille...

M<sup>me</sup> Bellecour se défendait mal, bientôt, contre le tentateur, prise d'une grande émotion, à cette idée de fouler de nouveau les planches qu'elle avait quittées. Elle ne se débattait plus que faiblement et, au bout de quelques instants, elle acceptait la proposition.

La représentation était fixée au 27 frimaire. Ce furent des jours de fièvre que vécut jusque-là M<sup>me</sup> Bellecour, inquiète et ravie. Du coffre où elle avait gardé quelques-uns de ses costumes, la servante Anne Lecomte sortait celui de Nicole. Il fallait un peu l'élargir ; des ouvrières étaient appelées pour le rafraîchir et le réajuster. M<sup>me</sup> Bellecour s'examinait anxieusement devant sa glace. Comment dissimulerait-elle ses soixante-huit ans ! Elle se promenait dans son appartement en répétant son rôle et, comme le citoyen Lanlaigne était venu pour lui parler d'affaires, elle lui mettait de force dans les mains le texte de la comédie, le transformait en M. Jourdain, afin qu'il lui donnât la réplique, et, rassemblant toutes ses forces, essayant sur ce partenaire improvisé sa gaîté de théâtre, elle s'écriait :

— Hi, hi, hi... Comme vous voilà bâti!... Ah, mon Dieu, hi, hi, hi!...<sup>1</sup>

1. Une délibération du Comité du Théâtre Feydeau, que j'ai eue entre les mains, donnerait à penser que, déjà, en l'an V, M<sup>me</sup> Bellecour prit part à une représentation, bien qu'on n'en trouve pas de trace.

« Il sera payé à la caisse du théâtre à la citoyenne Bellecour, sur l'acquit de la citoyenne Contat, la somme de 150 livres pour gratification accordée, à la suite d'une délibération du Conseil d'administration. 1<sup>er</sup> floréal, an V. »

Et, au-dessous de ces lignes, se trouve cette mention : « Bon pour 150 livres en numéraire : Louise Contat. »

Le papier porte comme en-tête : « Théâtre de la rue Feydeau » et en marge : « On paye les decadi, quartidi et octidi de chaque décade. »



## XXI

Le 27 frimaire, l'affiche du Théâtre de la République annonçait donc cette soirée exceptionnelle du *Bourgeois gentilhomme*, avec cette mention : « La citoyenne Bellecour, artiste du Théâtre-Français, reparaitra dans le rôle de Nicole. »

C'était une belle distribution, en effet, ainsi que l'avait promise Sageret :

M. Jourdain . . . . .	Dugazon.
M <sup>me</sup> Jourdain . . . . .	La cit. La Chassigne.
Lucile . . . . .	La cit. Vanhove.
Cléonte . . . . .	Molé.
Dorimène . . . . .	La cit. Contat.

Dorante . . . . .	Fleury.
Nicole . . . . .	La cit. Bellecour.
Covielle . . . . .	Michot.
Le maître de musique. . . . .	Doligny.
Le maître d'armes. . . . .	La Rochelle.
Le maître tailleur . . . . .	Champville.
Le maître à danser . . . . .	Dublin.
Une musicienne. . . . .	La cit. Scio.
Le muphti. . . . .	Vanhove.

Le témoignage de Martainville a fait foi (et Dieu sait s'il est toujours sujet à caution!) sur cette soirée. Il déclare « que le talent de M<sup>me</sup> Bellecour s'était éteint avec sa jeunesse, et que le public fut douloureusement affecté en voyant une artiste de son âge, forcée par la nécessité à compromettre une réputation qu'il est si difficile d'acquérir ».

Or, rien n'est moins exact que ce jugement sommaire. On sait que ce n'était pas la nécessité qui avait poussé M<sup>me</sup> Bellecour à reparaître, mais qu'elle n'y avait consenti que sur les instances de Sageret. Le *Courrier des Spectacles* du lendemain traduisait une impression essentiellement différente. Or, son rédacteur, Lepad, ne se piquait pas d'indulgence en ses brefs comptes rendus. Dans le numéro du *Courrier* du 1<sup>er</sup> frimaire, il avait inséré, pour y répondre vertement, une lettre où on lui reprochait d'être



MADAME BELLECOURT

Rolle de Nicole  
du Bourgeois Gentil homme



trop sévère dans ses critiques « et trop ménagé dans ses expressions quand il s'agissait de dire quelque chose d'agréable aux artistes ». Cette fois, le *Courrier des spectacles* éprouvait une sorte d'émotion, exprimée dans le style du temps :

Quelle réunion ! Quel ensemble ! Qu'il rappelle délicieusement les plus beaux jours de la scène française ! Quel spectacle plus séduisant que celui où Thalie voit reparaître au milieu de ses plus zélés prosélytes les acteurs chers à Melpomène, les Palma, les Baptiste, les Dumas, dont la présence dans la cérémonie turque a encore, s'il se peut, ajouté au plaisant de cette comédie... Les acteurs ont recueilli tous les applaudissements, mais qui peut peindre l'intérêt, l'enthousiasme qu'a excité la citoyenne Bellecour ? Qui peut dire avec quelle vérité elle a rendu la deuxième scène du troisième acte ; le moment, surtout où, suffoquée par le rire, elle tombe à terre, a été frappant, et il n'est aucun spectateur qui, séduit par la vérité du jeu de cette excellente actrice, ait pu se défendre de partager une sensation si bien exprimée...

Voilà qui n'indique guère un insuccès. D'ailleurs, cette soirée qui devait être unique, comme un « gala », eut des lendemains, sur le désir du public. On constate que le *Bourgeois gentil-*



*homme*, avec les mêmes interprètes, fut redonné le 29 frimaire, le 5, le 10 et le 17 nivôse.

Le *Courrier des spectacles*, louant fort Sageret, ajoutait :

Il semble que l'administration voulût présenter tous les talents dans le même moment, puisque le public eut le plaisir d'entendre chanter la citoyenne Scio et le citoyen Jausserand. On exécuta un air de *l'Officier de fortune*<sup>1</sup>.

M<sup>me</sup> Scio, qui devait mourir prématurément, était alors une des gloires de Feydeau. Ce n'était pas seulement une chanteuse, mais une comédienne et une tragédienne lyrique, qu'on pouvait considérer comme l'artiste qui succédait le mieux à M<sup>me</sup> de Saint-Huberty. Jausserand était un chanteur de goût, apprécié du public, qui, par un retour de fortune, alla finir en province.

M<sup>me</sup> Bellecour avait donc eu une joie suprême d'artiste : sept ans après sa retraite, elle avait eu la preuve qu'elle n'était pas oubliée ; elle emportait le bruit des applaudissements comme le meilleur et le plus réconfortant des souvenirs<sup>2</sup>. Elle avait montré qu'elle savait rire

1. Musique de Duni. Feydeau, 1792.

2. Il est peut-être curieux d'indiquer ce qu'on jouait dans

encore, de son rire éclatant. C'était, cette soirée, le vrai couronnement de sa carrière. Peut-être, après la dernière représentation du *Bourgeois gentilhomme*, son appartement de la rue Barbette, bien qu'elle y eût toutes ses aises, lui parût-il un peu silencieux.

Cependant toutes les initiatives de Sageret, bien que suivies souvent de succès, n'avaient pu assurer sa lourde entreprise. Il succombait sous des charges écrasantes, ayant eu à se

les théâtres de Paris en cette soirée du 27 frimaire an VII :

Théâtre de la République et des Arts : Relâche pour la répétition d'*Olympe*.

Théâtre-Français du Faubourg-Saint-Germain (Odéon) : *Périandre*, tragédie.

Favart : *Les Deux tuteurs* et *Gulnare* (Dalayrac).

Feydeau : *Les noms supposés* (Gavaux); *L'Erreur d'un beau-père* (Marsollier).

Vaudeville : *Belle et Bonne*; *Arlequin tout seul*; *Pour et contre*.

Montansier-Variétés : *Jodelet, le Sculpteur, la Servante maîtresse*.

Cité-Variétés : *Frédégilas* ou *Le Démon familial*, pantomime dialoguée.

Émulation : *La Petite-fille du Grand Mogol*.

Ambigu : *L'Héroïne américaine*.

Amis des Arts : *Le Déserteur* (Mercier).

Jeunes Artistes : *Julia*, ou les Souterrains de Mazzini.

Marais : *Honorine*; *La Danse interrompue*.

Sans parler des innombrables petits spectacles qui conviaient aussi le public.

débattre aussi contre des inimitiés et des attaques venues d'où il ne les eût peut-être pas attendues. Parmi les comédiens qu'il avait rassemblés, il n'avait pu faire régner la paix; des motifs de dissentiments subsistaient entre eux, des jalousies animaient les uns contre les autres les acteurs qui, dans la crise, avaient pris des partis différents. Au moment de ses premiers efforts pour une réunion générale, Sageret avait été accusé par les éléments venus du théâtre de la République et de Louvois d'avoir employé pour un autre usage les subsides qui lui auraient été remis pour aider son œuvre de fusion. Sous l'empire de la colère, il avait écrit cette lettre au ministre des Finances :

Citoyen ministre,

La calomnie veut m'atteindre et vous allez m'en garantir.

On a faussement dit que j'avais soustrait et dissipé au profit de Feydeau les sommes que le Gouvernement m'avait fait donner.

Vous savez, citoyen ministre, qu'il ne m'a pas été délivré un écu. Rendez-moi justice et veuillez le déclarer : j'ai besoin d'une justification.

J'attends demain avec la plus vive impatience, car, ou vous consolidez l'opération que j'ai entreprise avec tant de courage sous les yeux du Direc-

toire, ou je remets les engagements des ci-devant comédiens français pour leur rendre la liberté. Je n'aurais plus la douleur d'être en proie aux plus ridicules calomnies quand j'ai sacrifié mon temps et ma fortune pour le rétablissement du premier théâtre de déclamation.

Le temps presse, hâtez-vous, je vous en supplie.

Salut et respect,

SAGERET<sup>1</sup>.

Pendant sa gestion des théâtres de la République et du faubourg Saint-Germain, Sageret, dans une heure d'exaspération, dénonçait l'hostilité des anciens comédiens de la Nation contre ceux de la République.

... Si je ne savais que ma conduite et ma moralité connues appellent quelque estime, je me garderais bien de lutter contre les débris de la ci-devant Comédie-Française, qui, tout simplement, cherchent à se vendre particulièrement et dissimulent leur but, tantôt en supposant ridicule l'espèce de réunion approuvée par le gouvernement, tantôt en menaçant de quitter en payant des dédits (ils n'ont pas le sol) si on les met avec leurs persécuteurs, car c'est ainsi qu'ils appellent les artistes du Théâtre de la République.

Au total, quels sont les détracteurs les plus mar-

1. Bibl. de la Ville de Paris, mss.



quants du plan si raisonnable que j'exécute? Deux invincibles (car, heureusement, j'ai déjà triomphé du reste), deux personnes seulement : la citoyenne Contat et le citoyen Dazincourt, ce dernier avec un talent aimable, mais éclipsé par Dugazon et fortement en danger pour sa réputation entre Larochelle et Michot, qui n'ont chacun que 12.000 livres d'appointements, tandis que lui a trouvé le moyen d'en obtenir 26.000. Dazincourt tremble que dans dix mois je ne lui fasse la loi. Quant à la citoyenne Contat, elle touche par mois en argent sur le pied de 33.000 livres par an. C'est un de ces talents qu'on ne peut trop payer, mais l'école dramatique, qui va être nommée incessamment, et dont je provoque l'établissement, peut permettre son remplacement pour l'avenir. *Inde iræ*, et, avant tout, on veut tirer une somme énorme d'un renouvellement qui ne deviendrait nécessaire que dans treize mois. Vous avez maintenant, citoyen ministre, le secret des grandes colères et des petites intrigues. J'espère que ma franchise me méritera votre confiance.

Et il signalait un petit complot, savamment ourdi :

On vous tend un piège pour décadi, jour où l'on croit que vous viendrez incognito dans la loge du citoyen de Faÿs. On veut donner la *Coquette corrigée*, où jouent ceux qui s'intitulent orgueilleusement artistes français, comme si ceux du théâtre de la République et une partie de ceux de l'Odéon n'a-



vaient pas été longtemps leurs collaborateurs et leurs camarades. Quand on vous aura fait voir cette *Coquette corrigée*, on vous dira : « Voyez la perfection de notre ensemble, voyez comme il serait dommage de ne pas conserver sans entourage un diamant de cette espèce. Faites donc que nous soyons toujours seuls et n'approchez pas de nous ces inutiles talents du théâtre de la République... » Je vous livre cette lettre que je vous prie de me rendre ou de jeter au feu, mais je me dois à moi-même de vous écrire !

Toute la correspondance de Sageret, souvent curieuse, est pleine de ces doléances sur les obstacles intérieurs auxquels il se heurtait. Après cinq mois, à bout de ressources, il abandonnait la partie. Les troupes s'éparpillaient de nouveau. L'incendie de l'Odéon, dans la nuit du 28 au 29 ventôse an VII, deux heures après la première représentation de l'*Envieux*, de Dorvo, achevait la dispersion. Paris, qui avait eu trois Théâtres-Français, n'en avait plus un seul. La réunion générale et définitive ne devait être réalisée, sous les auspices de François de Neufchâteau, que quelques mois plus tard<sup>2</sup>.

1. Bibl. de la Ville de Paris, mss.

2. 11 prairial an VII (30 mai 1799).

## XXII

Peu de temps après la reconstitution de la Maison qu'elle avait servie pendant près d'un demi-siècle, M<sup>m</sup>c Bellecour mourait, le 17 thermidor an VII. Elle avait été emportée par une maladie d'intestins, et le D<sup>r</sup> Decelle, chirurgien, avait vainement tenté une opération.

Et après une vie aventureuse, voici l'heure de l'intervention des notaires, des déclarations légales, des inventaires, du partage de la succession.

Le 20 thermidor, à la requête d'Étienne-François Le Roy de la Corbinaye, demeurant à Paris, rue Saint-Pierre-Pont-aux-Choux, 24, et

de Louise Le Roy de la Corbinaye, veuve Macdonald, demeurant rue Saint-André-des-Arcs, frère et sœur de la défunte, héritiers chacun pour moitié, le notaire Péan procédait à l'inventaire de ce qui se trouvait dans l'appartement de la rue Barbette, n° 473, division de l'indivisibilité.

Et, par ces actes, on voit ce qui restait d'une existence de comédienne qui se terminait au seuil du xix<sup>e</sup> siècle, ayant traversé la Révolution, après avoir été si représentative du frivole, séduisant, remuant et batailleur xviii<sup>e</sup> siècle. Entre M<sup>lle</sup> Gogo et la citoyenne Bellecour, quel abîme de mœurs et d'idées! Souvenirs de guerre, mêlés de galanterie? Les enthousiastes armées républicaines avaient de nouveau foulé le sol où s'étaient établis, avec leurs scènes improvisées, les camps du maréchal de Saxe. Souvenirs des fastueuses folies des fermiers généraux? La plupart d'entre eux avaient été guillotins. Souvenirs de théâtre? Les comédiens s'étaient divisés, s'étaient transformés en adversaires politiques, avaient failli détruire leur illustre héritage! Souvenirs d'amour, de liaisons éphémères ou ennoblies par un peu de sentiment? Les jolis hommes d'antan, qui survivaient, étaient maintenant de

vieux émigrés, inquiets du lendemain, maussades, vivant d'expédients! Dans les tiroirs d'un petit bureau en bois de rose, d'anciennes lettres passionnées voisinaient avec des certificats de résidence, des papiers au cachet de la section, des récépissés du bureau de déclaration des créanciers des condamnés, notamment avec un titre servant à constater une créance sur Laborde. Que de contrastes!

A travers toutes les difficultés de l'époque, l'actif de la succession se montait encore à 64.534 francs. On trouvait, en outre, trois inscriptions au Grand-Livre de la Dette publique viagère; la première, de 2.000 francs, avec jouissance au 1<sup>er</sup> germinal an V; la seconde, de 700, avec jouissance au 1<sup>er</sup> germinal an VI<sup>1</sup>; la troisième, de 330 francs. Sans doute, les récentes mesures financières avaient diminué la valeur de ces titres. Quant au contrat de pension de retraite de la Comédie, il n'était plus, alors, qu'un morceau de papier, mais, enfin, c'était, d'autre part, la vie assurée.

M<sup>me</sup> Bellecour avait conservé des bijoux, que

1. Ces dates indiquent que M<sup>me</sup> Bellecour était devenue titulaire de ces rentes par réversion au décès d'un précédent titulaire. Ces rentes avaient été constituées sur plusieurs têtes.

l'inventaire désigne ainsi : « Dans un coffret garni de charnières, à serrure d'or, deux bagues, ayant chacune un portrait, l'une d'homme, l'autre de femme, avec entourage de perles fines montées en or; une autre bague d'un chiffre en or, avec entourage de perles fines; dans un cabinet d'ivoire avec crochets d'or représentant des lyres, un solitaire, avec entourage de perles fines, une boîte à mouches de galuchat garnie d'une brosse montée sur or, un médaillon en or, une tabatière d'écaille garnie d'un entourage de portraits encadrés d'or, une lorgnette de spectacle, ivoire et or. »

Du luxe d'autrefois, il restait d'assez précieuses épaves qui se mêlaient à des objets beaucoup plus simples. Une riche garniture de toilette, s'accommodant d'une bouilloire de tôle peinte; des dentelles d'« ancienne Angleterre » étaient rangées dans un tiroir à côté de tabliers de toile; une pendule de cheminée « garnie de magots de porcelaine » était entourée de chandeliers de cuivre; un service de table en vermeil, des assiettes de Sèvres et de Saxe, dans une armoire en noyer, dominaient la planche où se trouvaient de simples assiettes en faïence blanche. Dans une autre armoire était soigneusement repliée



une courtépointe « avec des broderies chinoises ».

La chambre à coucher était demeurée confortable et même élégante : la cheminée, avec une grande glace ovale et son cadre sculpté et doré, supportait une autre pendule de porcelaine, « dans sa boîte de cuivre doré ». L'inventaire note : un paravent « à la chinoise », un petit rouet à filer, un bureau de bois de rose plaqué, couvert de peau noire, avec ornements de cuivre doré; un chiffonnier en bois de placage, six fauteuils cabriolet, dix autres fauteuils « d'ancien satin broché fond blanc », une bergère de velours d'Utrecht, un miroir de toilette, douze dessins à la gouache sur verre dans leur bordure de bois doré. Le lit, auquel le tapissier Chatcas fit pour 72 livres de réparations, est, par un retour philosophique des choses, un lit « à une seule personne », en forme de chaire à prêcher, garni de son ciel, pente, dossiers et bonnes grâces de Damas. »

Dans une pièce, à côté de la chambre à coucher, une armoire de bois de chêne, deux grands fauteuils cabriolet, un corps de bibliothèque en acajou, contenant d'assez nombreux volumes, dont l'inventaire a été fait en gros : cinquante-sept volumes de différents formats, cinquante-

huit in-12, cinquante-six autres in-12, dont *Paméla*; *item*, cinquante volumes in-12, dont *Cécilia*; *item*, cinquante volumes brochés, dont les *Enfants de l'Abbaye*; *item*, cent quarante-huit volumes, dont la *Bibliothèque des Romans*; *item*, cent cinquante-quatre volumes in-8 et in-12, dont les *Voyages imaginaires*; vingt-trois in-8, abrégé de l'*Histoire générale des voyages*; *item*, vingt-neuf, dont les *Cent nouvelles nouvelles*; *item*, cinquante-quatre volumes de différents formats, dont *Polixandre*; *item*, trente volumes, dont le *Grand Cyrus*; *item*, trente et un volumes in-12, dont les *OEuvres de Ville-dieu*<sup>1</sup>; *item*, onze volumes, dont *Maison rustique nouvelle*. Ces derniers volumes-là, M<sup>me</sup> Bellecour les avait feuilletés à Gentilly.

Jusqu'au dernier moment, celle qui avait été M<sup>me</sup> Gogo avait gardé quelque coquetterie. Si l'on passe aux énumérations de la garde-robe, on trouve : quatorze peignoirs de toile garnis de mousseline; six coiffes de mousseline; quatre robes de différentes mousselines; six fichus de

1. Il s'agit sans doute des œuvres de M<sup>me</sup> de Villedieu, romancière, morte en 1683, auteur des *Annales galantes*, des *Amours des grands hommes*, du *Portrait des faiblesses humaines*, etc.

batiste; deux robes et leurs jupons de linon broché; six corsets de toile et basin, quatre jupons de taffetas, un jupon de velours ponceau, six tabliers de taffetas gorge de pigeon, une robe de satin rose et son jupon, deux robes et jupons de camelot de soie blanche; une douillette de taffetas des Indes, un manteau de taffetas blanc doublé d'hermine, un manchon d'hermine et un autre de plumes de coq, onze jupons de basin, deux déshabillés en toile de coton garnis de mousseline, vingt-sept chemises, trente-huit mouchoirs, douze paires de bas de soie, cinq paires de souliers, quatre coupons de quatre aunes de mousseline, etc.

La maison était d'ailleurs bien garnie de linge : vingt-quatre serviettes de toile plissée, six douzaines de toile ouvrée, onze nappes de toile ouvrée, douze taies d'oreiller, vingt-cinq draps, douze paires de rideaux de croisée, etc.

De ces objets divers, mentionnés sèchement sur l'inventaire, quelques-uns avaient suivi M<sup>me</sup> Bellecour dans toutes les étapes de sa carrière. Quant aux portraits, dont le notaire Péan n'avait fait qu'une description si sommaire, quels étaient-ils? Ces miniatures, qui lui rappelaient-elles, parmi ceux qu'elle avait aimés? Les

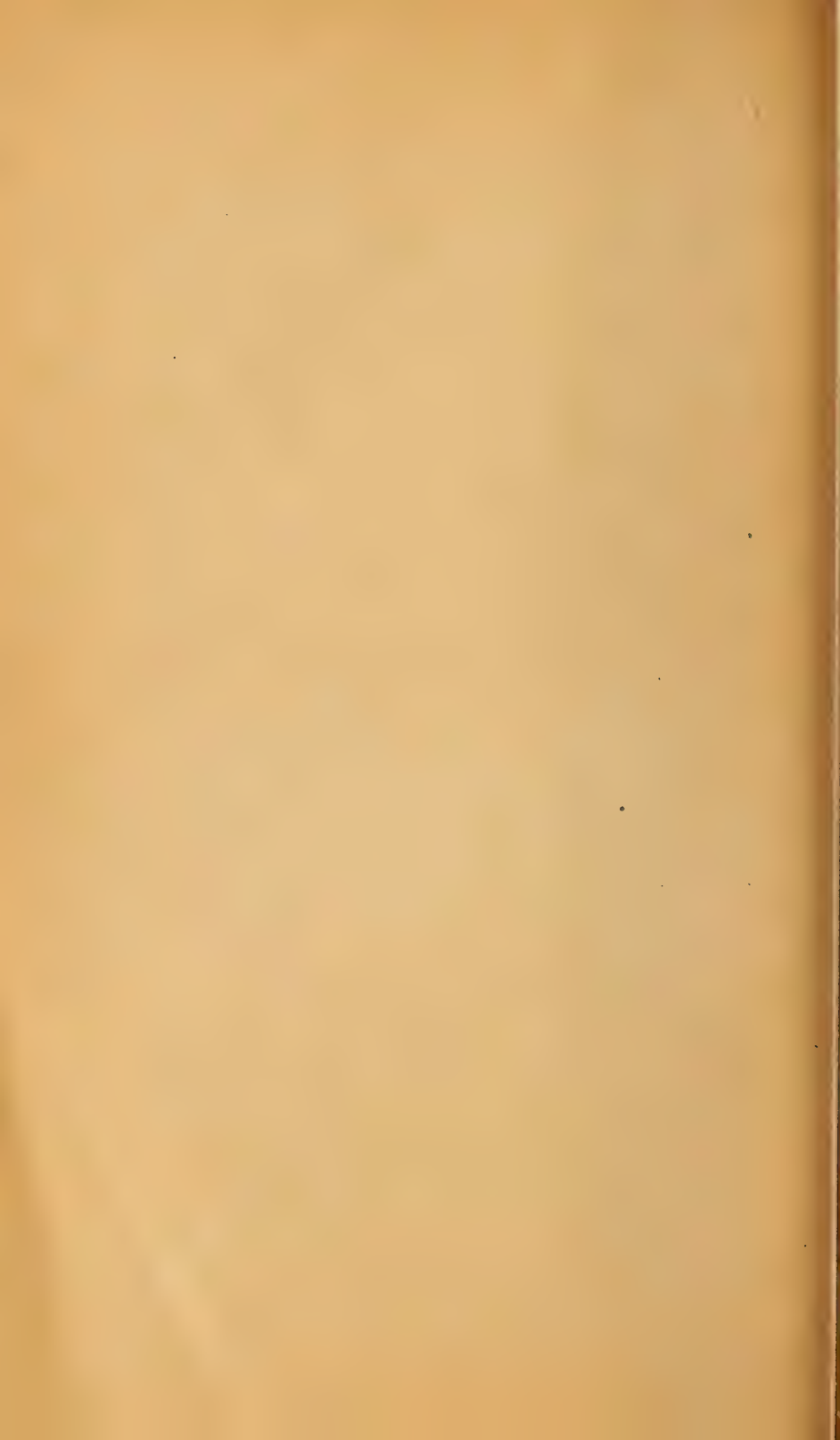
héritiers ne s'intéressèrent guère, sans doute, qu'à leur précieuse monture<sup>1</sup>.

M<sup>me</sup> Bellecour fut vraisemblablement enterrée au cimetière Sainte-Marguerite<sup>2</sup>. L'*Almanach des spectacles* de l'an VIII lui consacrait une notice, qui fut son oraison funèbre. Elle évoquait son rire, son rire éclatant, son rire « électrisant ».

1. La légende de la misère de M<sup>me</sup> Bellecour a été acceptée par tous ceux qui ont parlé d'elle. Lemazurier reprit ce qu'avaient écrit Etienne et Martainville, et ceux qui ont suivi l'ont imité. Ce n'est pas la première fois qu'on constate que, après plus d'un siècle, on est mieux instruit sur certaines particularités que les contemporains. — Sous l'Empire, l'hôtel Bourée de Corberon, où mourut M<sup>me</sup> Bellecour, dépendit quelque temps de la Légion d'honneur. La maison existe toujours.

2. A cette époque, la rue Barbette appartenait au VIII<sup>e</sup> arrondissement. Un arrêté de l'administration du département de la Seine, en date du 22 thermidor an IV, avait spécifié que le VIII<sup>e</sup> arrondissement porterait ses morts au cimetière « Marguerite ». (*Communication de M. Manneville.*)

---





## SOURCES MANUSCRITES

---

Bibliothèque de l'Arsenal, archives de la Bastille, 10.239, 10.240, 10.244.

Bibliothèque de la Ville de Paris, gazetins, 26.700.

Archives de la Comédie-Française. Dossier de M<sup>m</sup>e de Bellecour.

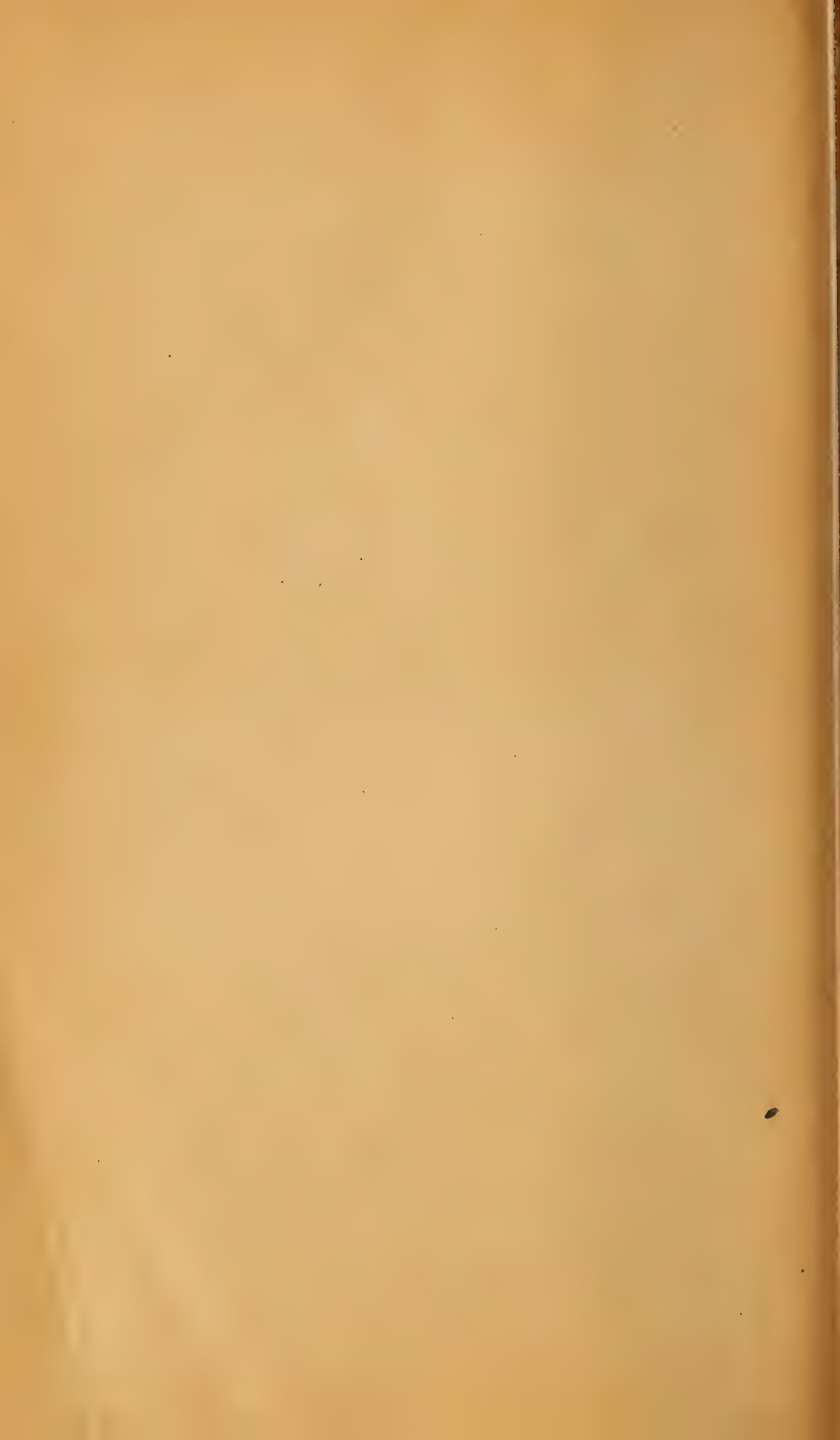
Archives de la Seine, Registres des Insinuations.

Minutes de l'étude de M<sup>e</sup> Cremery.

Minutes de l'étude de M<sup>e</sup> Delapalme.

Archives de la Guerre. Dossier du marquis de Gamaches.

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
CHAPITRE I . . . . .	1
— II. . . . .	23
— III . . . . .	31
— IV . . . . .	52
— V. . . . .	63
— VI . . . . .	74
— VII . . . . .	86
— VIII. . . . .	100
— IX . . . . .	111
— X. . . . .	126
— XI . . . . .	135
— XII . . . . .	152
— XIII. . . . .	163
— XIV. . . . .	176
— XV . . . . .	190
— XVI. . . . .	200
— XVII. . . . .	214
— XVIII. . . . .	223
— XIX. . . . .	238
— XX . . . . .	252
— XXI. . . . .	275
— XXII . . . . .	284

---

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

M <sup>lle</sup> Beauménard, devenue M <sup>me</sup> Bellecour. . . . .	Frontispice
La Foire Saint-Laurent. . . . .	16
Portrait du maréchal de Saxe, d'après Ant. Vangelisti. . . . .	60
Portrait de Bellecour . . . . .	86
Portrait de M <sup>me</sup> Bellecour (foyer de la Comédie-Française). . . . .	134
Autographes de M <sup>lle</sup> Beauménard. . . . .	164
Une scène de l' <i>École des mœurs</i> (1782). . . . .	172
Portrait du compositeur Dezède, dessin de Chevi-gnard. . . . .	182
Le <i>Mariage de Figaro</i> (acte III). . . . .	218
Une scène du <i>Couvent</i> (1790). . . . .	238
La salle du Théâtre de la République. . . . .	266
M <sup>me</sup> Bellecour dans <i>Nicole</i> . . . . .	276

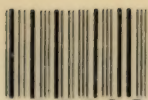




La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date due

--	--	--



a39003



002020203b

CE PN 2638

.B4G5 1913

C00 GINISTY, PAU MADEMOISELLE

ACC# 1211243

